This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

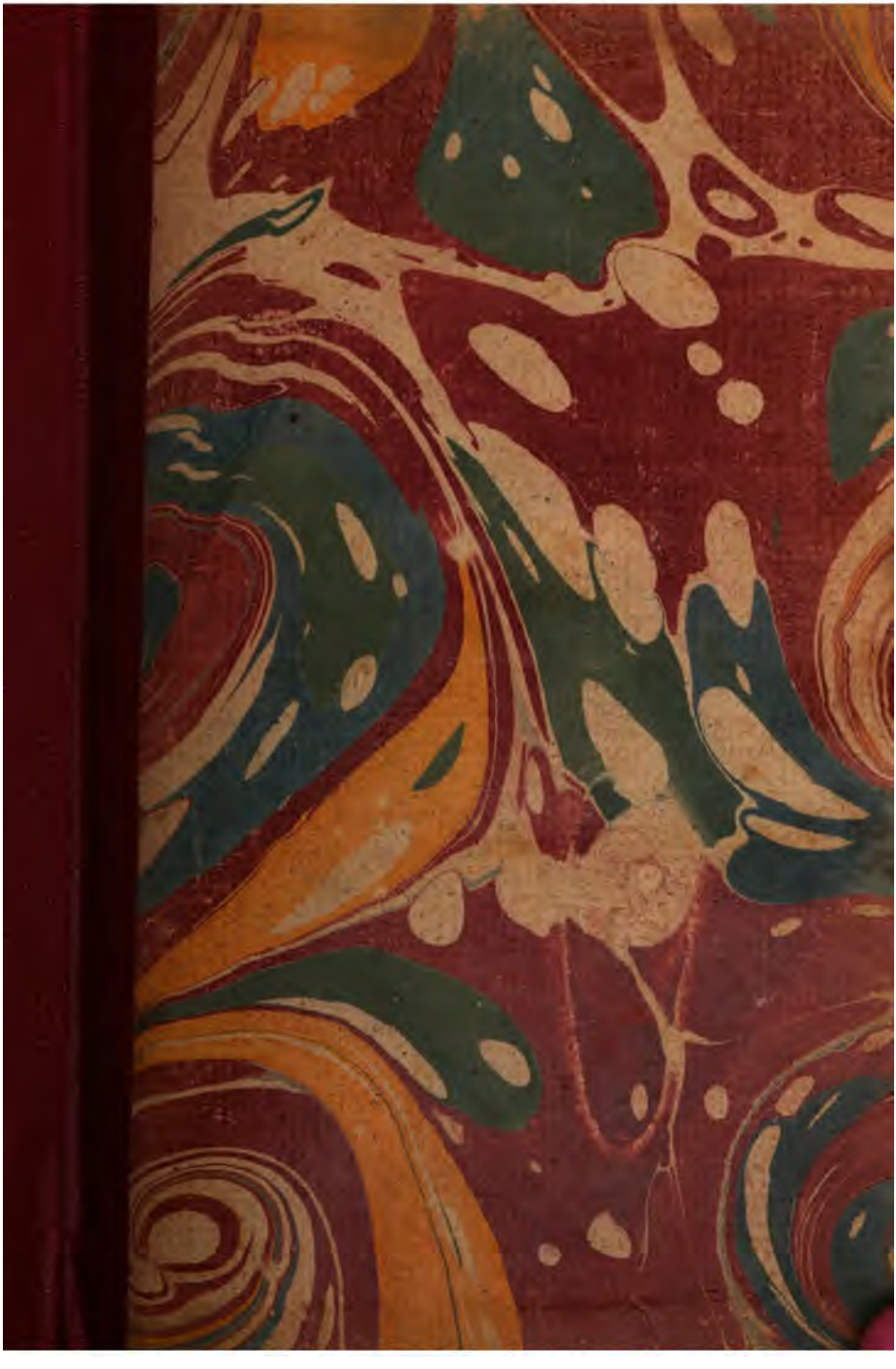
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

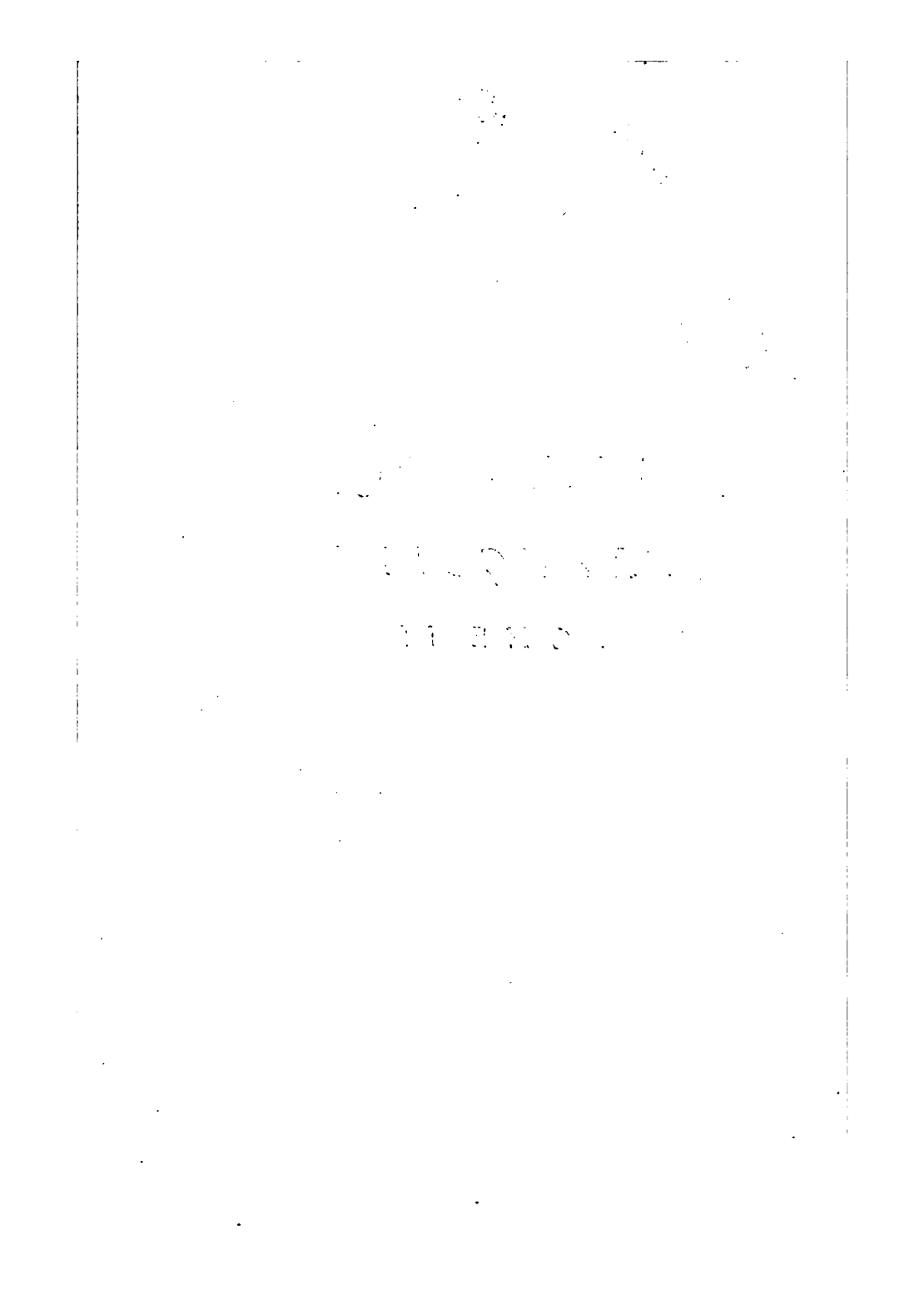
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





ANTHOLOGIE
FRANÇOISE.
TOME II.

ANTHOLOGIE

FRANÇOISE,

OU

CHANSONS CHOISIES,

Depuis le 13e Siècle juſqu'à préſent.

Tantus amor Florum. GEORG. IV.

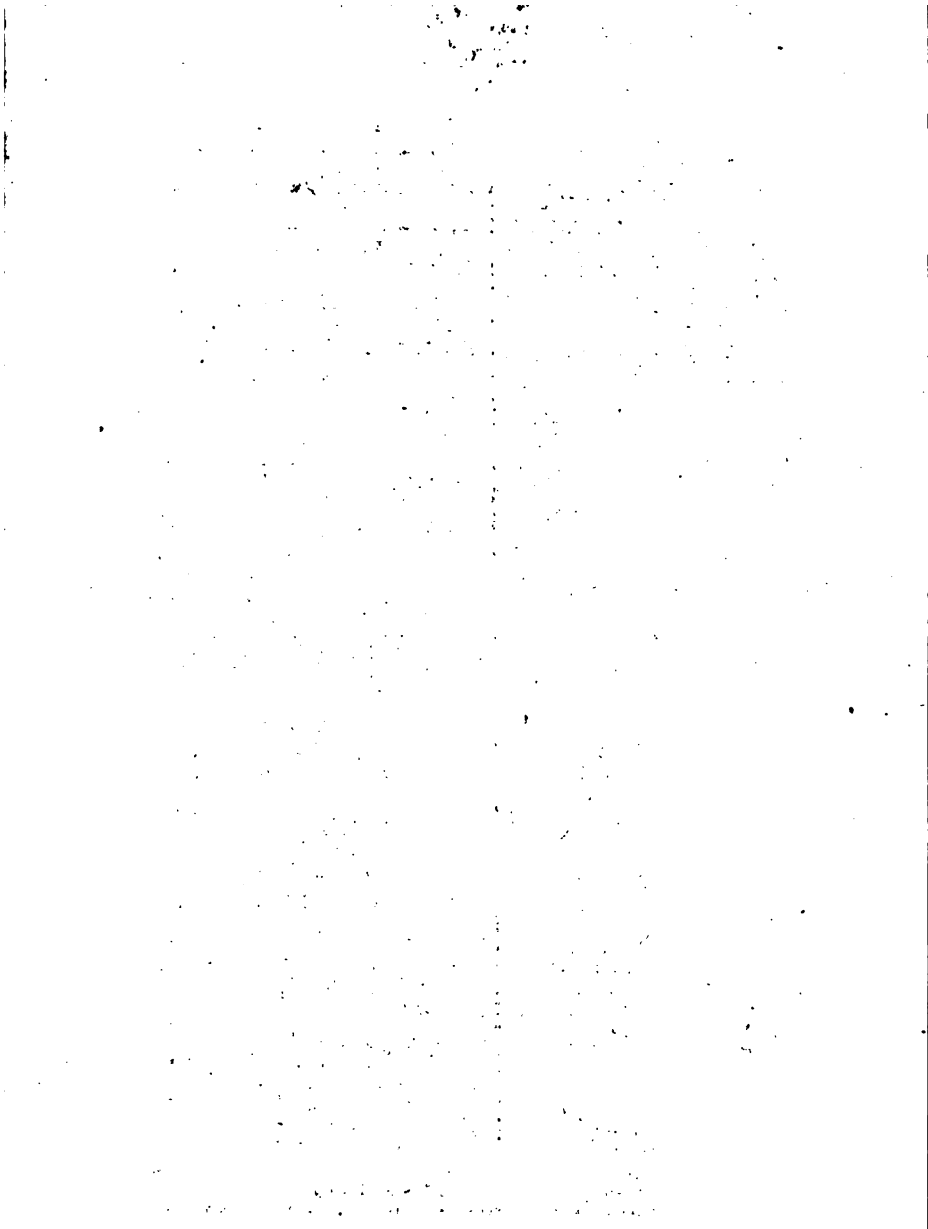
TOME II.

M. D C C. L X V.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 FEB 1952
OF OXFORD

H. Gravelot invent. *N. le Mire Sculp.*

Retenez cette Vérité
Vous qui du gout cherchez les traces,
L'Esprit, les Talens, la Beauté
Rien ne réussit sans les GRACES.

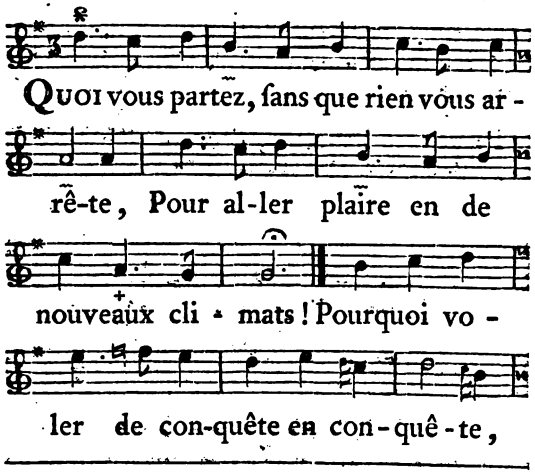


CHANSONS CHOISIES.

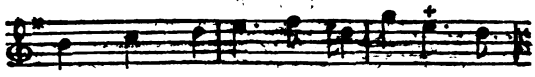
I.

DE M. LE P. H***

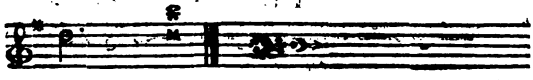
Air : *Il n'ya qu'ſept lieues de Paris à Pont-Oiſe.*



Cette Chanſon fut faite à l'occaſion du voyage de Mme. de G** laquelle étoit allée à Forges prendre les eaux.



Nos cœurs ſoumis ne ſuf- fiſoient-ils

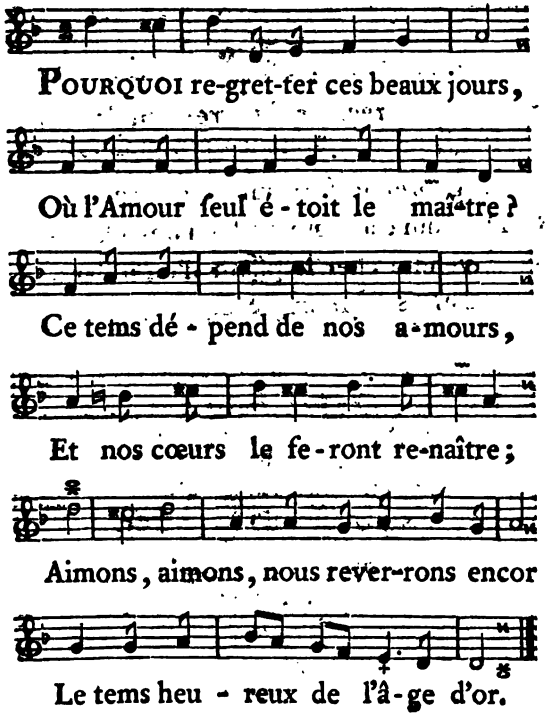


pas ? QUOI, &c.

PEUPLES heureux, qui verrez tant de charmes,
Vous ignorez le ſort qui vous attend.
Le Dieu qui cauſe aujourd'hui nos allarmes,
Vous vendra cher le plaiſir d'un inſtant.
PEUPLES heureux, &c.

II.

Du même.


POURQUOI re-gret-ter ces beaux jours,
Où l'Amour ſeul é-toit le maître ?
Ce tems dé-pend de nos a-mours,
Et nos cœurs le fe-ront re-naître ;
Aimons, aimons, nous rever-rons encor
Le tems heu-reux de l'â-ge d'or.

DANS nos champs nous voyons les fleurs
Auſſi belles qu'au premier âge ;
La Roſe a les mêmes couleurs,
Les Oiſeaux le même ramage.
Aimons, &c.

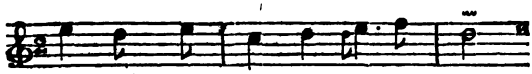
PHILOMELE, encore au Printems,
Chante dans ces plaines fleuries ;
Les Ruiſſeaux, comme aux premiers tems,
Parlent d'amour à nos prairies.
Aimons, &c.

ZÉPHIR, des mêmes feux épris,
Sent pour Flore une ardeur égale ;
Pour careſſer les jeunes Lys,
L'Abeille eſt auſſi matinale.
Aimons, aimons, nous reverrons encor
Le tems heureux de l'âge d'or.

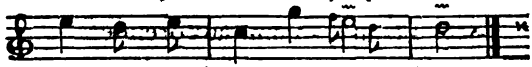
III.

Du même.

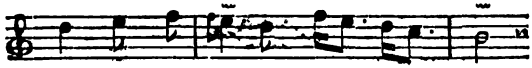
Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*



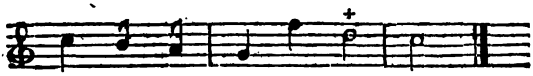
Il faut quand on aime une fois



Aimer toute ſa vie ;



Le bonheur dépend d'un beau choix,



Et j'ai choiſi Silvie.

Vénus fléchiſſez ſa rigueur,
Son Empire eſt le vôtre ;
Ses regards ſont plus ſur un cœur
Que les faveurs d'une autre.

Un cœur qui s'eſt laiſſé charmer,
Goûte un bonheur ſuprême ;
Le plaiſir qu'on ſent à s'aimer
Ajoute à l'amour même.

Tout ce qu'on voit en ces beaux lieux,
Nous vante ſa conſtance ;
Les amours même les plus vieux ;
Ont l'air de l'eſpérance.

Le même rameau tous les ans,
Revoit ſes Tourterelles ;
Le bonheur de vivre conſtans,
N'eſt-il fait que pour elles ?

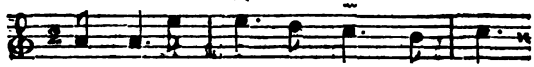
Pour Céphale, on a vu couler
Les larmes de l'Aurore ;
Le tems n'a pu la conſoler,
Elle en répand encore.

Le Ruiſſeau, fidele à ſon cours ;
Arroſe la Prairie ;
Déjà du fruit de leurs amours
Cette épine eſt fleurie.

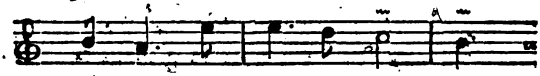
IV.

Du même.

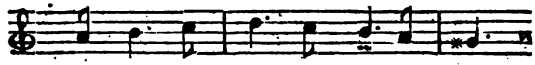
Air : *Amis, ſans regretter Paris.*



J'AI couru chez le pauvre Ab-bé (1)



Il eſt ſur la li-tie-re,



Mar-tyr du fils de Se-me-lé

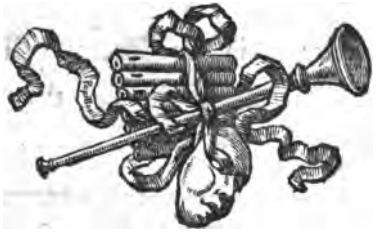
Et du Dieu de Cy-thè-re.

LES Amours auprès, étendus,
Qu'avec lui l'on vit naître,
Diſent ; Nous ne ſervirons plus,
C'eſt notre dernier Maître.

(1) L'Abbé de Chaulieu étoit au lit, malade de la goutte.

L'un lit, pour charmer ſon repos,
Les annales ſacrées,
Où les myſtéres de Paphos
Et ſes loix ſont gravées.

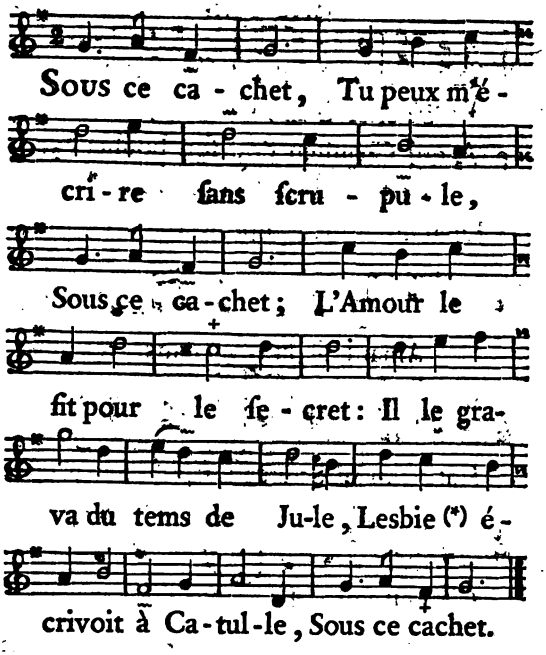
Ils chantent cet art ſéducteur
Si cher à ſa mémoire,
A qui Chaulieu doit ſon bonheur,
Et qui lui doit ſa gloire.



V.

Du même. (1)

Air : *Du haut en bas.*



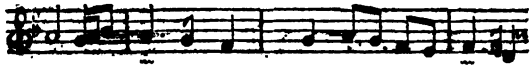
(1) Au ſujet d'une pierre antique, envoyée par l'Auteur, à une Dame.

(*) Lesbie Dame Romaine, Maitreſſe de Catulle.

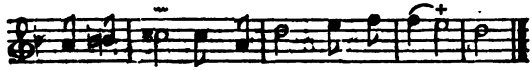
VI.

Du même.

VENGE-moi d'une ingratte Maî-treſ-ſe,
Dieu du vin, j'implore ton y-vreſ-ſe,
Un Amant ſe ſau-ve dans tes bras:
Hâte-toi, j'aime encor, le tems preſſe,
C'en eſt fait, ſi je vois ſes ap-pas.
Que d'attraits! ô Dieux! qu'elle étoit belle!



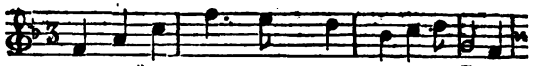
Vole, vole Amour, vole au-près d'elle,



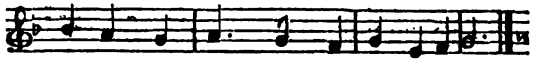
Et ramene a-vec toi l'in-fi-del-le.

VII.

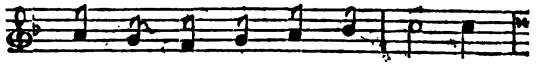
De M. Paradis De Moncrif. (1)



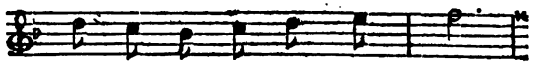
Plus inconſtant que l'onde & le nuage,



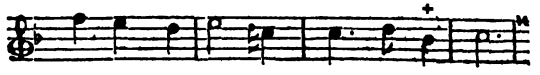
Le tems s'enfuit, pourquoi le regretter ?



Mal-gré la pen-te vo-la-ge



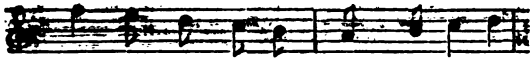
Qui le force à nous quit-ter,



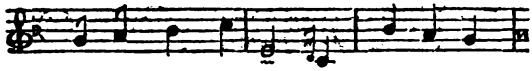
En faire u-ſa-ge, C'eſt l'arrê-ter.

---

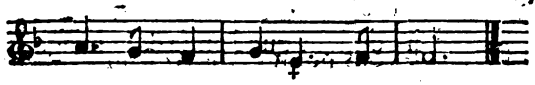
(1) De l'Académie françoiſe, & Lecteur de la Reine, auteur des deux Contes intitulés *Le Rajeuniſſement inutile* & *Les Ames rivales*, de *l'Empire de l'Amour* Ballet héroique, &c, &c, &c.



Sai-ſiſ-ſons ſes fa-veurs, Et ſi la



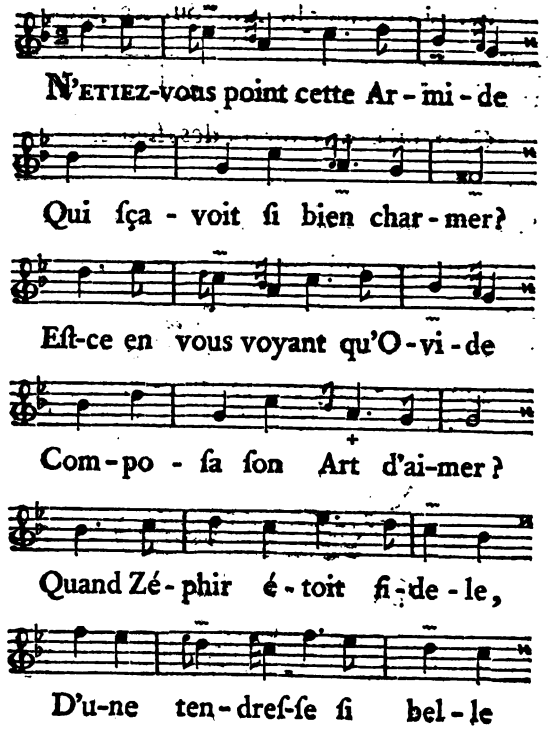
vie eſt un paſ-ſa-ge, Sur ce paſ-

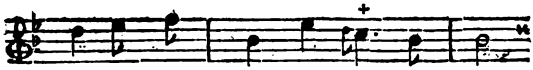


ſage au moins ſémons des fleurs.

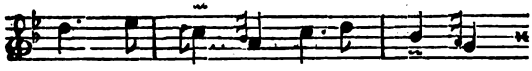
VIII.

Du même.

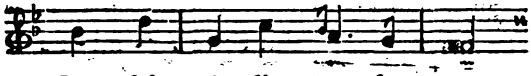

N'ETIEZ-vous point cette Ar-mi-de
Qui ſça-voit ſi bien char-mer?
Eſt-ce en vous voyant qu'O-vi-de
Com-po-ſa ſon Art d'ai-mer?
Quand Zé-phir é-toit fi-de-le,
D'u-ne ten-dreſ-ſe ſi bel-le



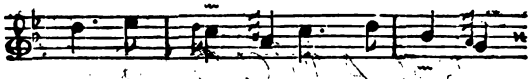
N'étiez-vous pas l'aimable Ob-jet?



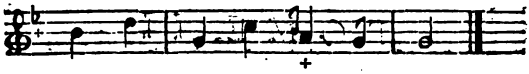
Un en-fant qui ſuit vos tra-ces,



Cent fois m'a dit en ſe-cret,



Tout ce qui te peint les Graces,

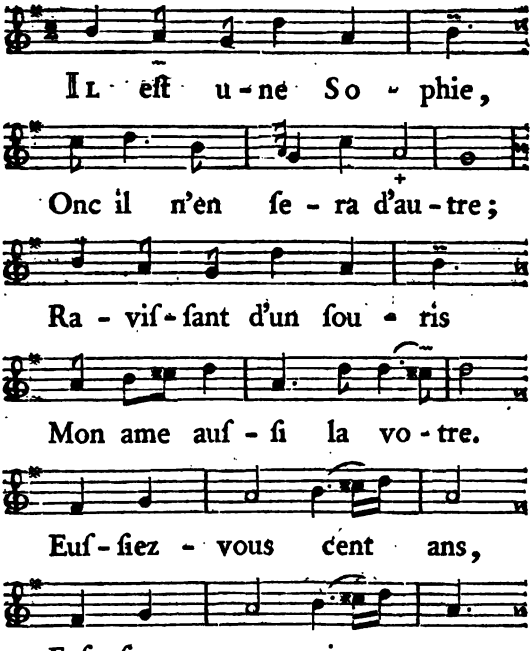


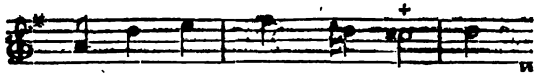
De Thé-mire eſt le por-trait.

IX.

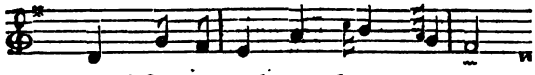
Du même.

Air : *Babet m'a ſçu charmer.*

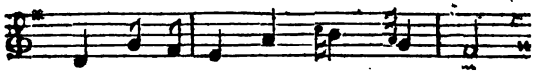




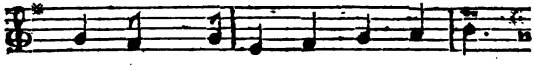
Et tout le monde en-co-re;



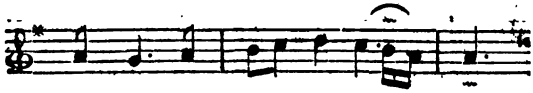
Quand ſon regard tant doux ver-rez,



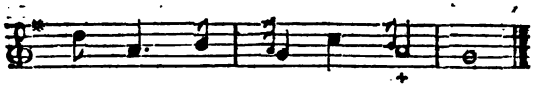
Son parler di-vin en-ten-drez,



De bouche & de cœur lui di-rez:



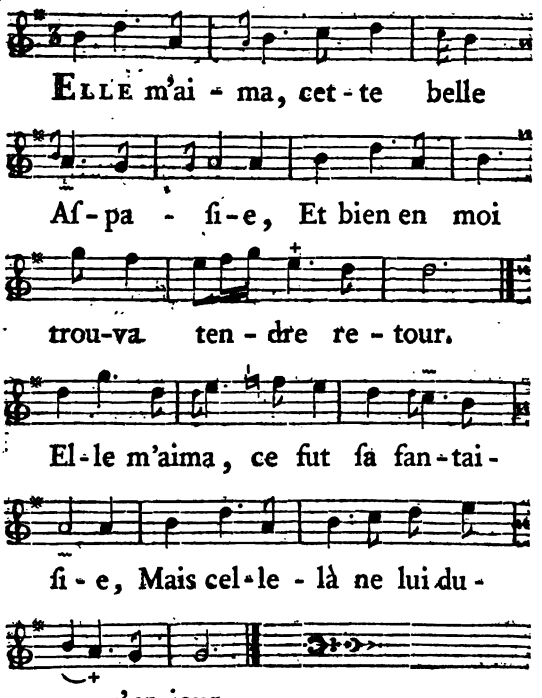
Te-nez, je vous a-do-re,



Te-nez, je vous a-do-re.

X.

Du même.


Elle m'aima, cette belle
Aſpaſie, Et bien en moi
trouva tendre retour.
Elle m'aima, ce fut ſa fantaiſie, Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

LE jour d'après, cette belle Aſpaſie
Entend Mirtil chanter l'Hymne d'Amour;
Elle l'aima, ce fut ſa fantaiſie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

TOUJOURS aimant, cette belle Aſpaſie
A pris, quitté nos Bergers tour à tour:
Ils ſont fâchés, moi je la remercie,
Las! elle fait paſſer un ſi beau jour.

POUR ramener une belle Aſpaſie,
C'eſt grand abus de montrer du courroux;
Si reclamez ſa douce fantaiſie,
Elle dira: Que ne l'inſpirez-vous.

J'AI vu depuis cette belle Aſpaſie,
La couronnant de roſes, je lui dis:
Quand reviendra la douce fantaiſie?
Car ce jour-là c'eſt le ſeul où je vis.

LORS j'apperçus cette belle Aſpaſie,
Qu'un doux ſouris coloroit ſes attraits!
Elle reprit ſa douce fantaiſie,
Et me donna même le jour d'après.

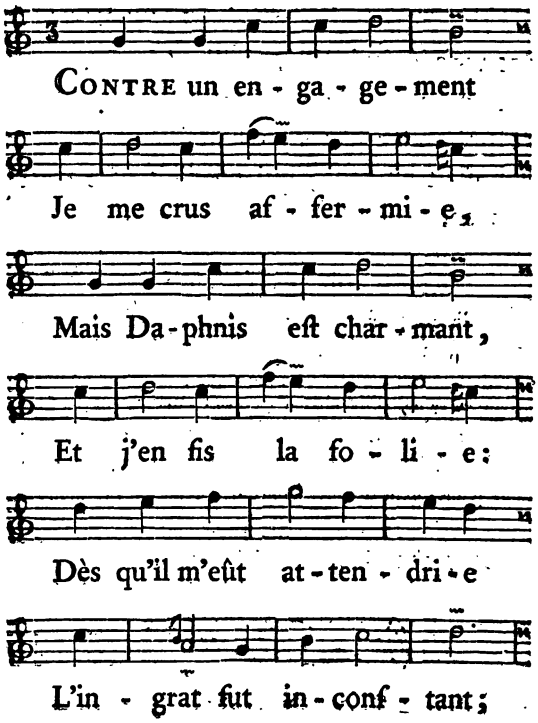
AMANS quittés d'une belle Aſpaſie,
Ayez près d'elle un modeſte maintien;
Ne prétendez gêner ſa fantaiſie:
Qui plaît eſt Roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

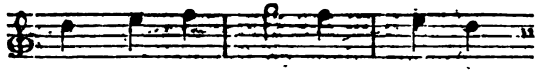
» On peut dire que cette Chanſon eſt pleine de » morale, la mauvaiſe humeur des Amans quittés, leur » indiſcrétion par eſprit de vengeance, le plaiſir honteux » d'outrager ce qu'ils aiment encore; tous ces torts y ſont » combattus avec d'autant plus de ſageſſe qu'on en fait voir » l'inutilité. On ne ſçauroit trop redire cette belle maxime » aux jeunes gens deſtinés à faire de l'éclat dans le monde.

Qui plaît eſt Roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

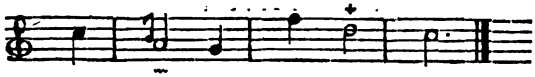
XI.

Du même.


CONTRE un en - ga - ge - ment
Je me crus af - fer - mi - e,
Mais Da - phnis eſt char - mant,
Et j'en fis la fo - li - e:
Dès qu'il m'eût at - ten - dri - e
L'in - grat fut in - conſ - tant;



Le bonheur de ma vi - e

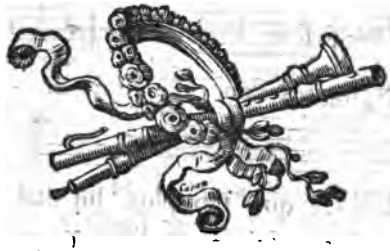


N'a du - ré qu'un inſ - tant.

PLAIRE & ſentir l'ardeur
D'un amour véritable,
A tout autre bonheur
Me ſembloit préférable :
Raiſon peu ſécourable !
Eh ! quoi, tu peux ſouffrir
Qu'un bien ſi peu durable,
Faſſe tant de plaiſir ?

AMANS, votre bonheur
N'eſt enfin qu'un menſonge ;
Mais quelle aimable erreur
Lorſqu'elle ſe prolonge !

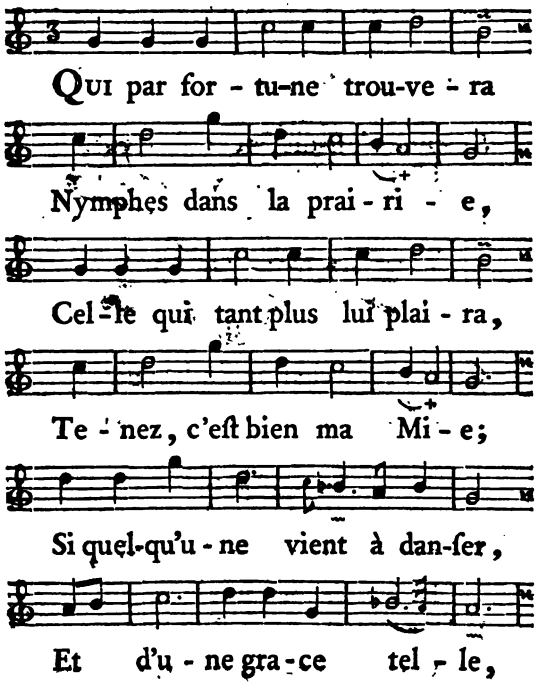
Ah ! ſi tu me replonge,
Amour, dans ce ſommeil ;
Si je fais un beau ſonge,
Sauve-moi du réveil.

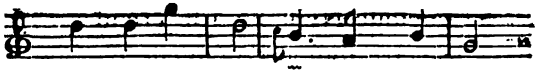


XII.

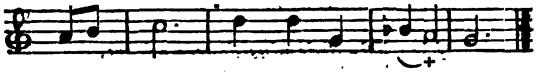
Du même.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs.*





Qu'elle ne fait les fleurs ver-ſer,



Hé bien, c'eſt en-core el-le.

Si quelqu'un dit, avec ſerment,
Je donnerois ma vie,
Pour être aimé rien qu'un moment;
Tenez, c'eſt de ma Mie:
Si quelqu'autre ſuit ſans eſpoir
La Nymphe qu'il adore,
Content du charme de la voir
Hé bien, c'eſt elle encore.

Eglé vint aux jeux de Cérès,
Et fut d'abord ſuivie;
Eglé revint le jour d'après,
On ne vit que ma Mie:

Si quelque Nymphe a le crédit
D'être toujours nouvelle,
A vos yeux comme à votre eſprit;
Tenez, c'eſt toujours elle.

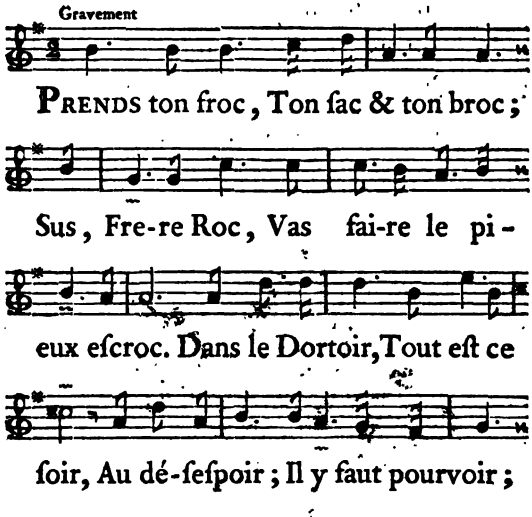
L'autre matin ſous ces buiſſons,
Une Nymphe jolie;
Me dit, j'aime tant vos Chanſons
Je dis, c'eſt pour ma Mie:
Pour célébrer ſes doux attraits,
Fait-on Chanſon nouvelle,
En y ſongeant, l'inſtant d'après
On chante encor pour elle.

Je lui ſçais maint adorateur,
Et n'en ai jalouſie;
Amour a mis tout mon bonheur
Dans celui de ma Mie:
Que ſerviroit de m'allarmer?
La choſe eſt naturelle;
Amour l'a faite pour charmer,
Et nous pour n'aimer qu'elle.

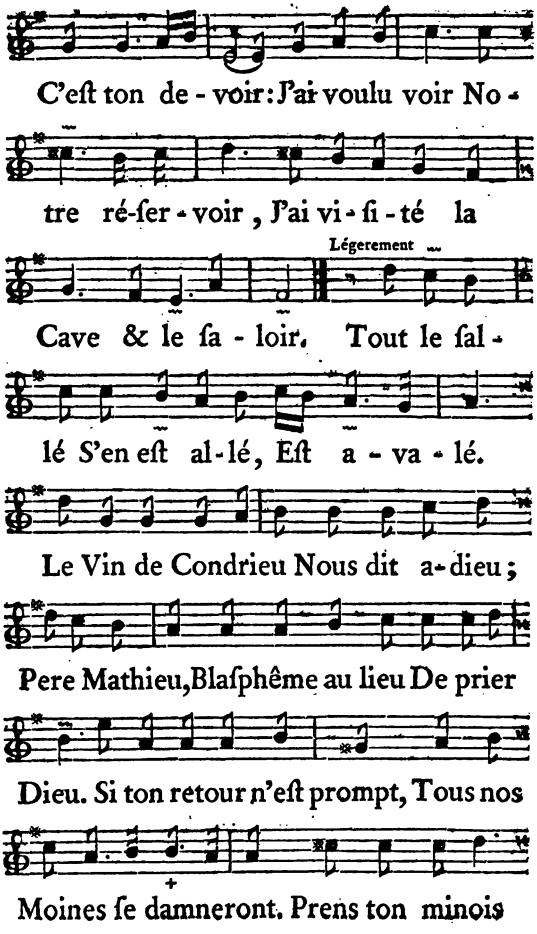
PRENDRE ainſi le doux nom d'Amant,
Flatte ma fantaiſie,
Elle me plaît uniquement,
Je l'appelle ma Mie :
Mais ſi j'étois la Déité
Qui la forma ſi belle,
Je croirois n'avoir mérité
Que d'être enchanté d'elle.

XIII.

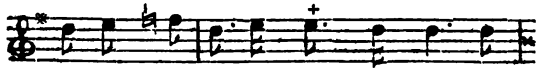
DE M. PIRON. (1)



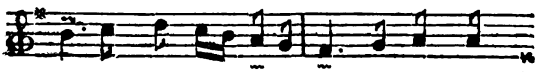
(1) M. Piron, auteur de *la Métromanie*, de pluſieurs autres Piéces de Théatre & de quelques Parodies très-bien faites, eſt principalement caractériſé par le ſtyle mâle & nerveux de ſa Poéſie, par la richeſſe & la ſingularité de ſes Rimes, & par le ſel épigrammatique dont ſes moindres productions ſont aſſaiſonnées.


C'eſt ton de - voir: J'ai voulu voir No -
tre ré-ſer - voir, J'ai vi - ſi - té la
Légerement
Cave & le ſa - loir. Tout le ſal -
lé S'en eſt al - lé, Eſt a - va - lé.
Le Vin de Condrieu Nous dit a - dieu;
Pere Mathieu, Blaſphême au lieu De prier
Dieu. Si ton retour n'eſt prompt, Tous nos
Moines ſe damneront. Prens ton minois

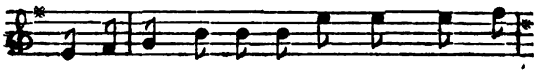
Humble & courtois, Ta doucereuſe voix,



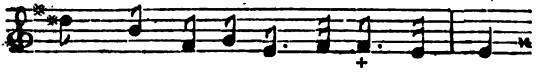
Et le cordon de Saint François. Le



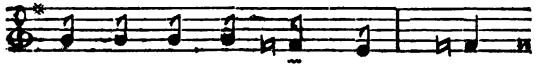
Se-xe plein de chari-té Pour la Com-



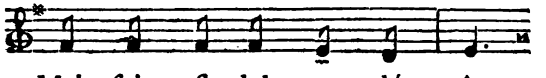
munau-té, Fourni-ra de quoi mettre au



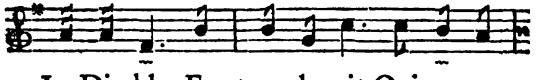
pot ; Tends à propos ton eſ-qui-pot,



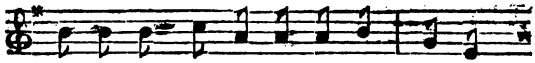
L'af-faire eſt de ton tri-pot:



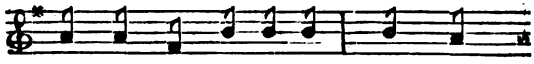
Mais ſois fi-dele au dé-pôt.



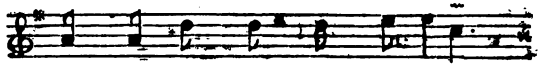
Le Di-able E-trangleroit Qui rogne-



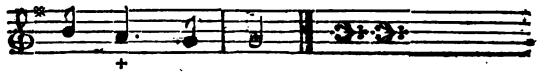
roit Notre Prébende reſ-pec - ta-ble ;



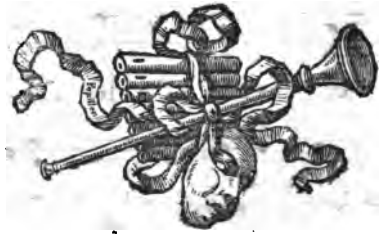
Vas, reviens, Et te ſou - viens Qu'un



bon Fre - re Quê - teur vaut mieux



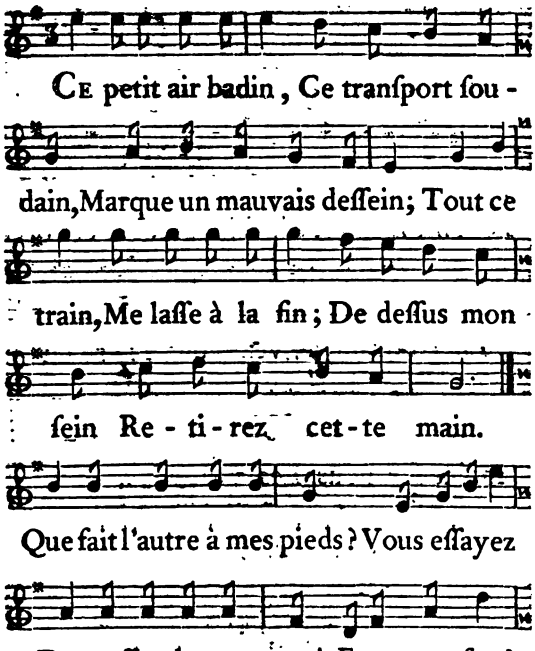
que cent Gar-diens.

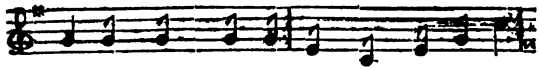


XIV.

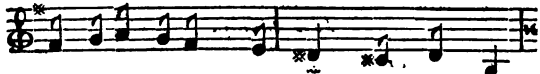
Du même.

Air : *Jupin de grand matin.*

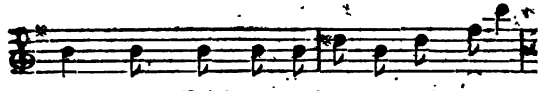




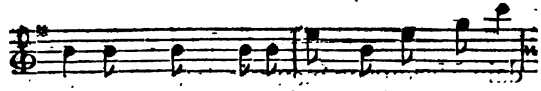
Voulez-vous bien fi-nir, Et vous tenir,



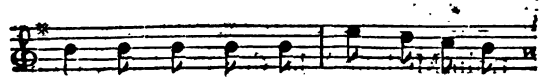
Il ar-ri-vera, Monſieur, Un malheur,



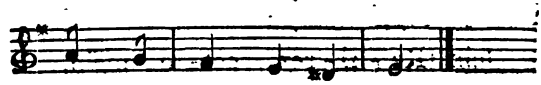
Mais quoi? j'ai beau prier! Je vais crier!



Tout me manque à la fois, & force & voix:



En en-trant, a-vez-vous, Ti-ré du

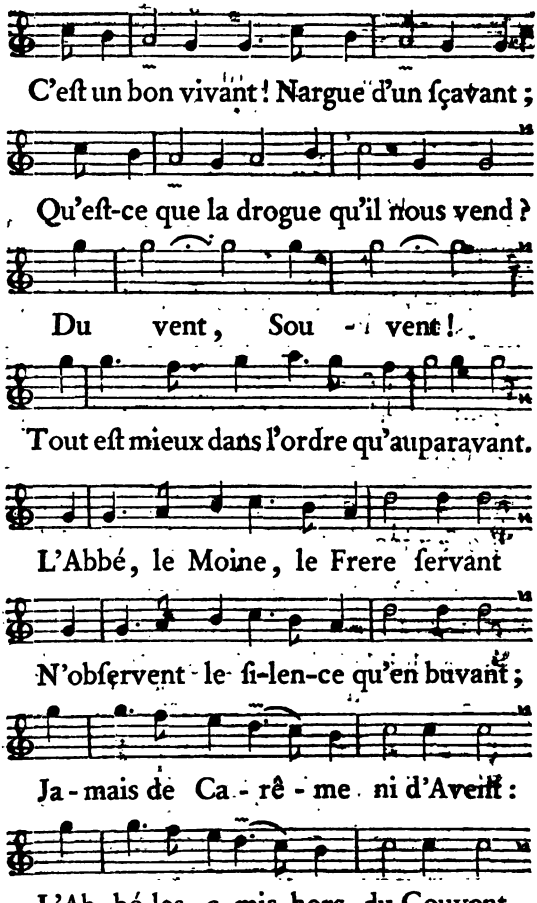


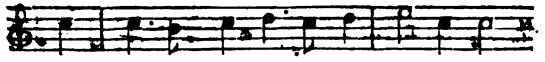
moins ſur nous Les ver-roux.

XV.

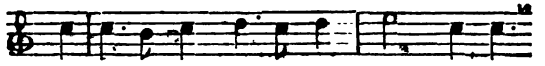
Du même.

VIVE no-tre vé-né-rable Abbé,
Qui ſiége à ta-ble mieux qu'au jubé !
Le ſervice é-toit ma foi bien tombé ;
Sans lui le Ré-fectoire é-toit flambé.
Son dé-vancier par-loit la-tin,
Ce-lui-ci ſe con-noît en vin :

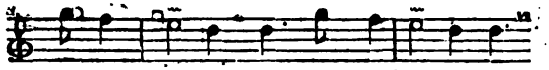

C'eſt un bon vivant ! Nargue d'un ſçavant ;
Qu'eſt-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent, Sou - i vent !
Tout eſt mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'Abbé, le Moine, le Frere ſervant
N'obſervent le ſi-len-ce qu'en buvant ;
Ja - mais de Ca - rê - me ni d'Avent :
L'Ab - bé les a mis hors du Couvent.



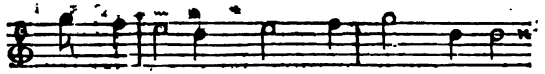
Dans ce bel Inſ-ti-tut de ſon eſ-toc,



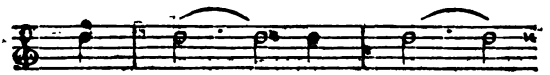
Chacun de nous vit ferme comme un roc,



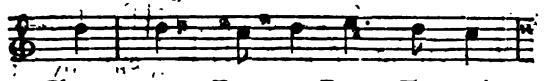
Pas un, de ſon froc, Ne fe-roit le troc



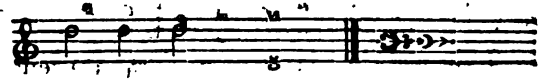
Pour tout l'or du monde, en bloc; Tic, toc,



Chic, choc, Cric, croc;



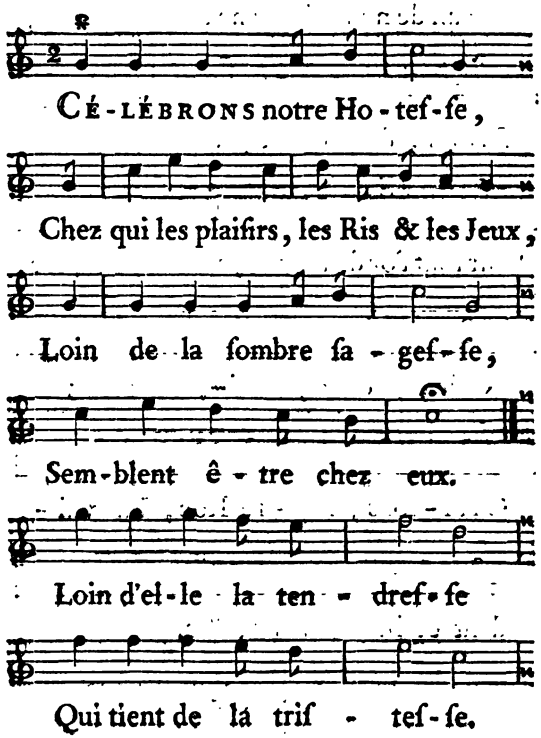
Chan-tons, Fre-re Roc, En vui-

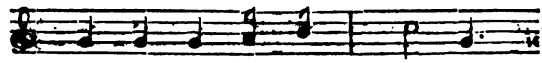


dant ce broc; VIVE, &c.

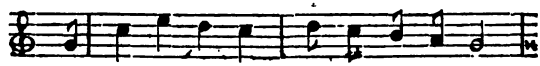
XVI.

Du même.

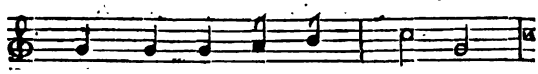

Cé-lébrons notre Ho-teſ-ſe,
Chez qui les plaiſirs, les Ris & les Jeux,
Loin de la ſombre ſa-geſ-ſe,
Sem-blent ê-tre chez eux.
Loin d'elle la ten-dreſ-ſe
Qui tient de la triſ-teſ-ſe.



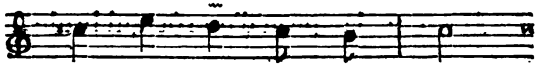
D'un a - mi ſans ca - lot - te,



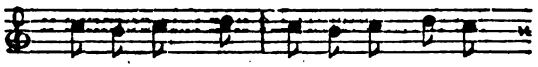
La fol-let-te di - roit du mir-li-rot ;



Gre - lots, & la Ma - rot - te

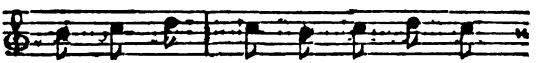


Se - ront ſeuls de l'é - cot.

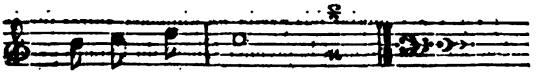


Cher a-mi, qui vas A ce re-pas,

Si tu fais cas De ſes ap - pas,



Ne manque pas D'avoir des rats,

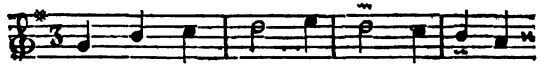


Tu lui plai - ras. CÉLÉBRONS, &c.

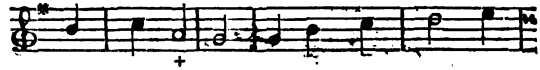
XVII.

Du même. (1)

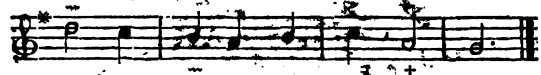
Air : *Quoi ma Voiſine eſt ſi fâchée.*



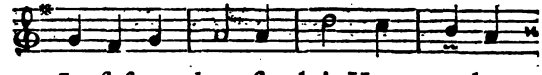
Ils ont la peau d'un rôt qui brule,



Le front cornu; Le nez fait comme u -

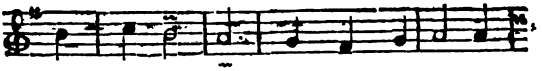


ne vir - gu - le, Le pied four - chu;

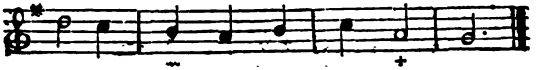


Le fuſeau dont fi - loit Her - cu-le,

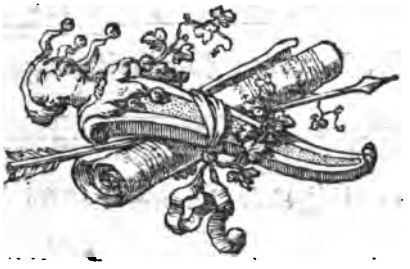
(1) Ce Couplet fait partie de pluſieurs autres ſur le même air, comprenant le premier Chant du Paradis perdu, dont la traduction par M. Dupré de Saint Maur, venoit de paroître. On pourroit l'intituler *le Portrait des Diables.*



Noir & tor-tu ; & pour comble de



ri-di-cu-le, La queue au cu.



DANS ma jeuneſſe,
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
L'on gruge, l'on pille
La Veuve, la Fille,
Mineur & pupille;
Sur tout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.
Et Thémis va
Cahin, caha.

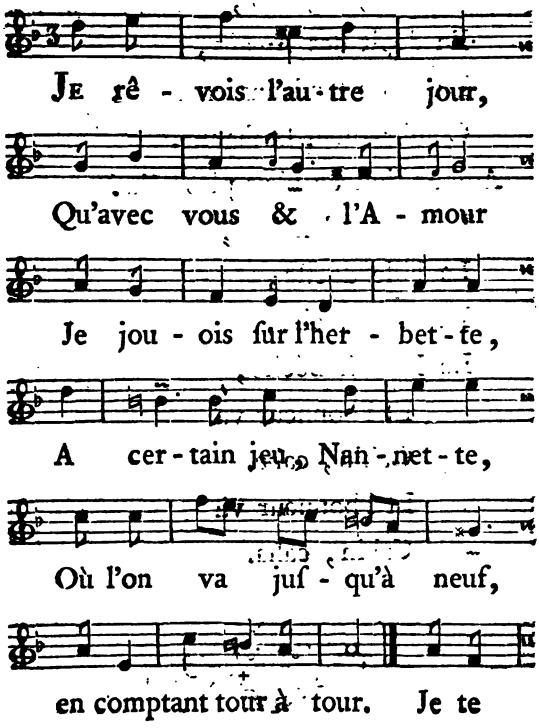
DANS ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux;
De l'Hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

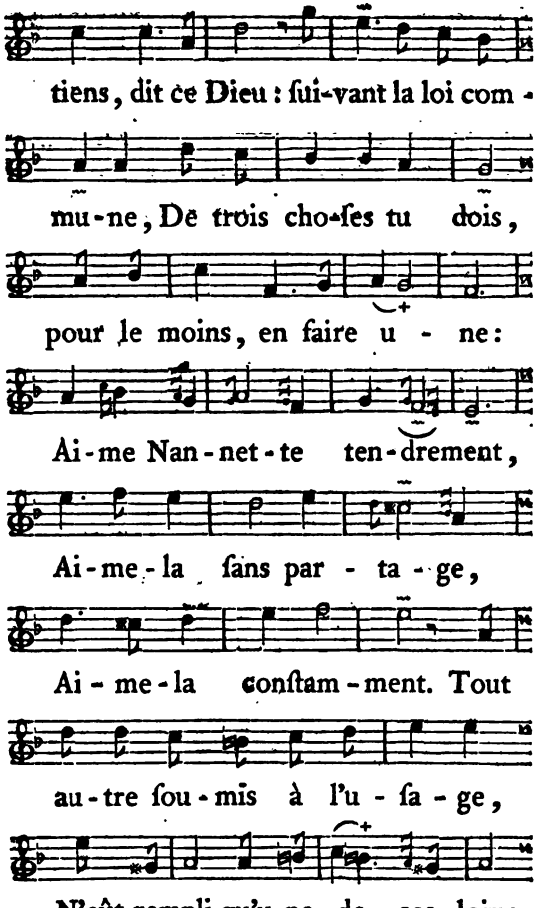
DANS ma jeuneſſe,
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Les Vers aſſoupiſſent,
Les Scènes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent,
Pégaſe va
Cahin, caha.
Pégaſe va
Cahin, caha.

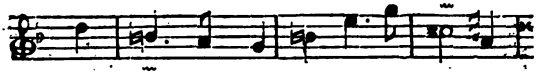
DANS ma jeuneſſe,
Les Papas, les Mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'Amant eſt habile,
La Fille docile,
La Mere facile,
Le Pere imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.
Et l'honneur va
Cahin, caha.

XIX.

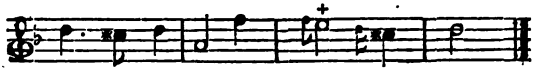
Du même.


Je rê - vois l'au - tre jour,
Qu'avec vous & l'A - mour
Je jou - ois ſur l'her - bet - te,
A cer - tain jeu, Nan - net - te,
Où l'on va juſ - qu'à neuf,
en comptant tour à tour. Je te


tiens, dit ce Dieu : ſui-vant la loi com-
mu-ne, De trois cho-ſes tu dois,
pour le moins, en faire u - ne:
Ai-me Nan-net-te ten-drement,
Ai-me-la ſans par - ta - ge,
Ai-me-la conſtam-ment. Tout
au-tre ſou-mis à l'u - ſa - ge,
N'eût rempli qu'u-ne de ces loix;



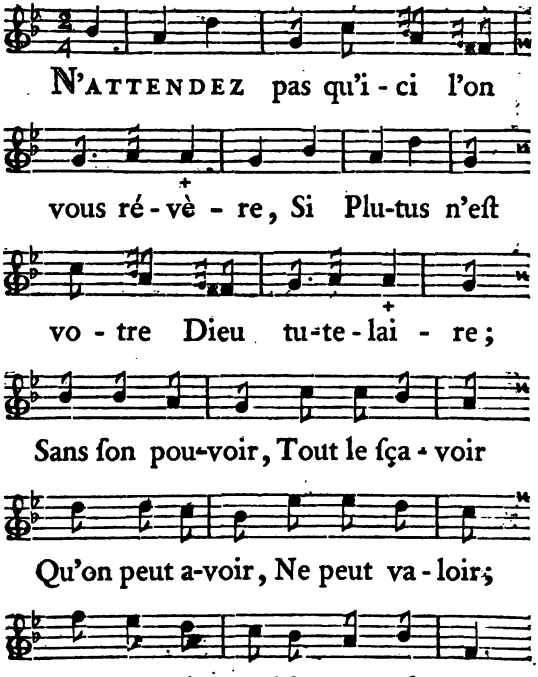
Pour moi, vo-lontiers je m'enga-ge

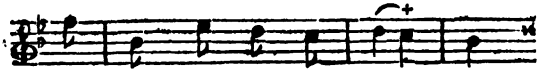


A les accomplir tou-tes trois.

XX.

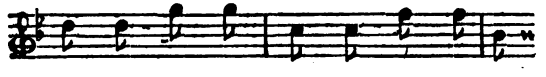
Du même.


N'ATTENDEZ pas qu'i - ci l'on
vous ré - vè - re, Si Plu-tus n'eſt
vo - tre Dieu tu-te-lai - re;
Sans ſon pou-voir, Tout le ſça - voir
Qu'on peut a-voir, Ne peut va - loir;
Rien ne ré - pond à notre eſ - poir:

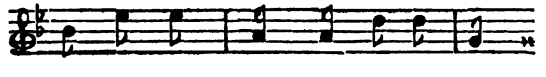


Le temps n'y peut rien fai - re.

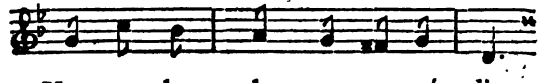
Mais quand on tient ce mé - tal ſa-lu-tai -



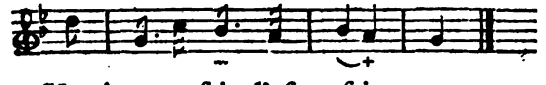
re, Tout ce qu'on dit Charme & ravit,



Chacun nous rit, Tout ré-uſ - ſit;



Veut-on charge, honneur ou cré - dit:

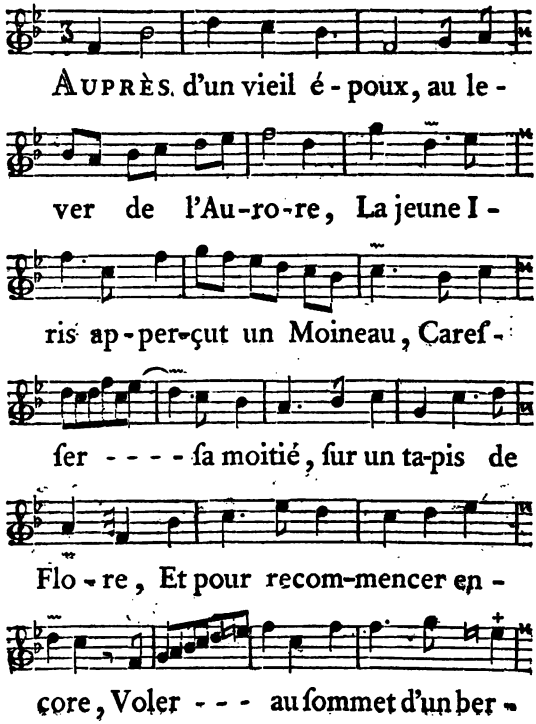


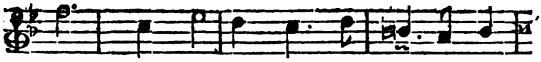
Un jour en fait l'af - fai - re.

SANS dépenſer, c'eſt en vain qu'on eſpere
De s'avancer au pays de Cythère :
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment ſur nous
Grille & verroux ;
Le Chien nous pourſuit comme loups :
Le temps n'y peut rien faire.
Mais ſi Plutus entre dans le myſtère,
Grille & reſſort
S'ouvrent d'abord ;
Le Mari ſort,
Le Chien s'endort,
Femme & Soubrette ſont d'accord :
Un jour finit l'affaire.

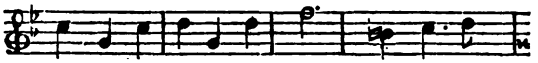
XXI.

Du même.

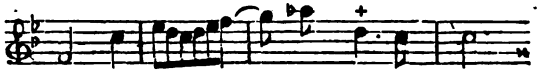

Auprès d'un vieil é-poux, au le-
ver de l'Au-ro-re, La jeune I-
ris ap-per-çut un Moineau, Caref-
ſer ---- ſa moitié, ſur un ta-pis de
Flo-re, Et pour recom-mencer en-
core, Voler --- au ſommet d'un ber-



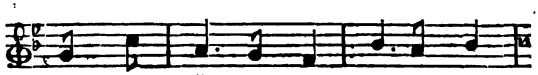
ceau. Pour voir le tendre amour de ce



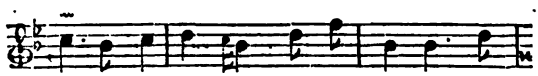
couple fi-de-le, I-ris, en ſou-pi-



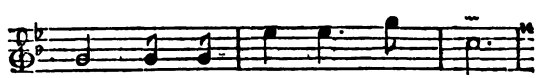
rant, é-veil-----le ſon é-poux.



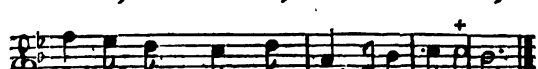
Mais au lieu d'é-cou-ter les dé-



ſirs de la bel-le, Laiſſez-là vos moi-



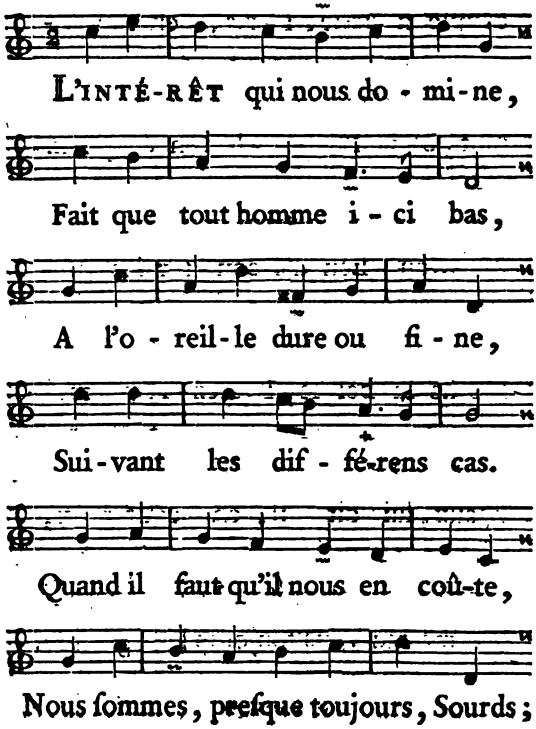
neaux, lui dit-il, en cour-roux,

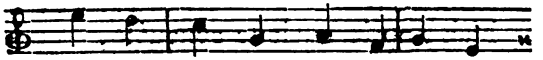


Ai-me-rez-vous toujours la bagatel-le.

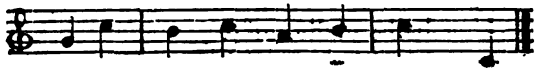
XXII.

Du même.


L'INTÉ-RÊT qui nous do - mi-ne,
Fait que tout homme i - ci bas,
A l'o - reil-le dure ou fi - ne,
Sui-vant les dif - fé-rens cas.
Quand il faut qu'il nous en coû-te,
Nous ſommes, preſque toujours, Sourds;



Mais pour toucher, on é-cou-te,



Et le plus ſourd entend bien, Tien.

TIRCIS, par un doux langage,
Vient m'amuſer chaque jour;
Dois-je accepter ſon hommage?
Repondrai-je à ſon amour?
Si ſon feu, peu légitime
N'a pour but qu'un certain point,
Point:
Si le reſpect & l'eſtime
Réglent les vœux qu'il conçoit,
Soit.

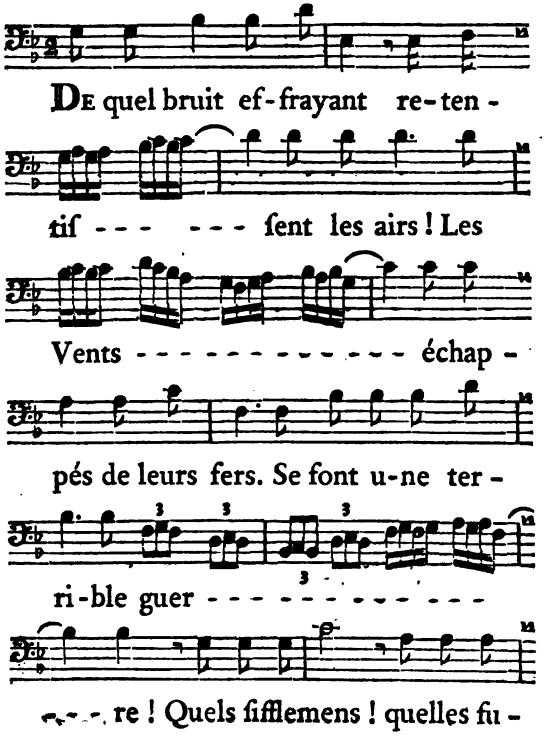
DANS le ſein de la Victoire
Que vous auriez de plaiſir,
Guerriers, ſi de votre gloire
Vous pouviez long-tems jouir!

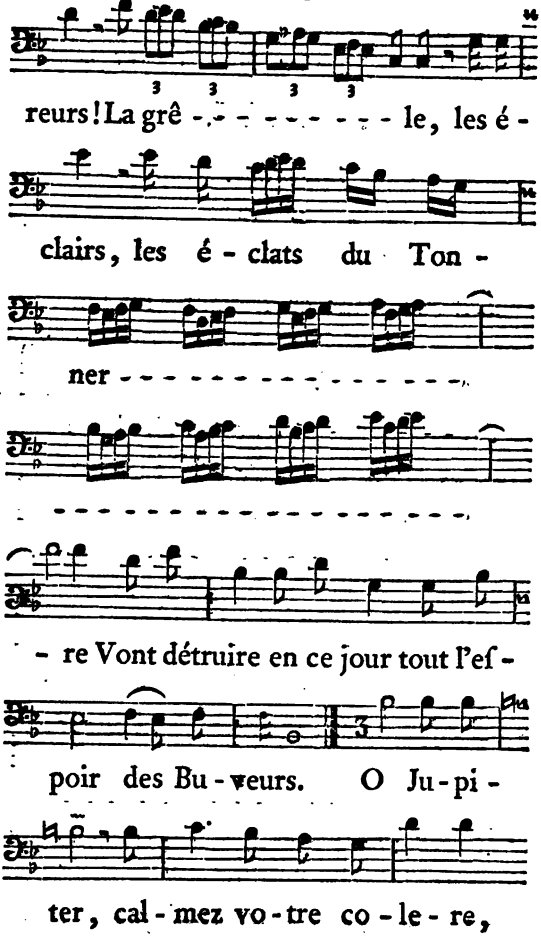
Mais, après quelque conquête,
Il vous vient dans l'eſtomach,
Tac.
Une balle malhonnête,
Qui fait faire, ſans dire ouf,
Pouf.

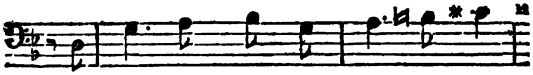
POUR être chéri des Belles,
S'il eſt de puiſſans reſſorts,
A faire agir auprès d'elles,
Ce ſont ceux des coffres-forts.
Tous les charmes qu'on poſſéde,
Sans cela, ſont des tréſors
Morts.
Mais fût-on fait comme un zéde,
L'argent redreſſe les corps
Torts.

XXIII.

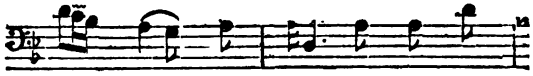
Du même.



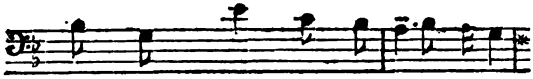

reurs! La grê - - - - - - - - - le, les é -
clairs, les é - clats du Ton -
ner - - - - - - - - - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
- re Vont détruire en ce jour tout l'ef -
poir des Bu - veurs. O Ju - pi -
ter, cal - mez vo - tre co - le - re,



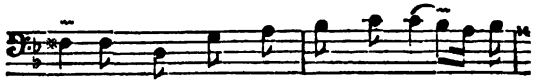
Bacchus, pour vous flé - chir, ſe joint



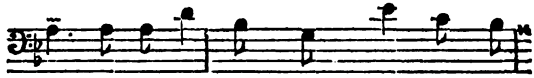
à nos ac - cens. Sou-ve-nez -



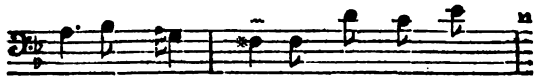
vous, Grand Dieu, que vous êtes ſon



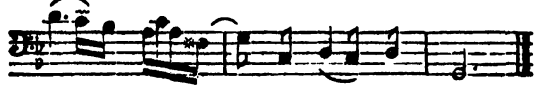
pe-re, Et que nous ſommes ſes en -



fans; Souvenez-vous, Grand Dieu, que vous



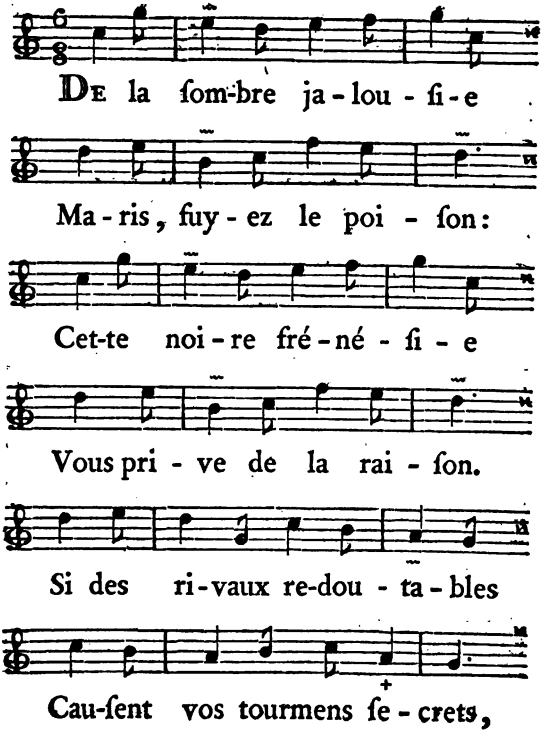
ê - tes ſon pe - re, Et que nous

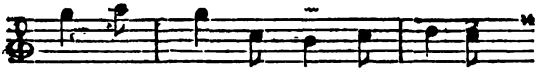


ſom - - - - - - mes ſes en - fans.

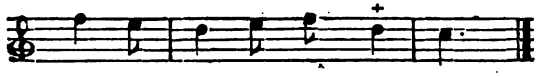
XXIV.

Du même.


De la ſom-bre ja-lou-ſi-e
Ma-ris, fuy-ez le poi-ſon:
Cet-te noi-re fré-né-ſi-e
Vous pri-ve de la rai-ſon.
Si des ri-vaux re-dou-ta-bles
Cau-ſent vos tourmens ſe-crets,



En vous ren-dant plus ai - mables,



Ren-ver - ſez tous leurs pro - jets.

ARGUS, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour;
Malgré ſa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien ſi ſévere
Ne pût rien avec cent yeux;
Hélas ! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux ?

SI votre épouſe eſt fidelle,
A tort vous vous allarmez;
Si l'amour ailleurs l'appelle,
En vain vous vous gendarmez.

Par douceur, vous pourriez être
Excepté du ſort commun;
Mais ſi vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

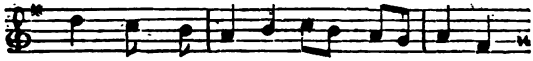
La contrainte dont on uſe
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruſe,
Et les deſirs d'un Amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un ſurveillant.

Pour trop uſer de reméde,
Bien ſouvent on ſe détruit;
De l'erreur qui vous poſſéde,
Jaloux, c'eſt-là tout le fruit.
Vos précautions ſévères
Avancent l'inſtant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réaliſent votre mal.

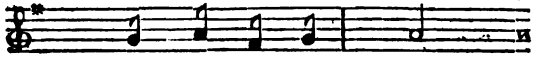
XXV.

Du même.

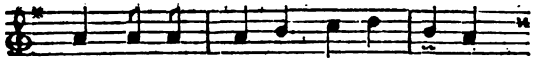
Sexe charmant, dans vo-tre chaîne



Vo-tre puiſſan-ce nous en-traîne;

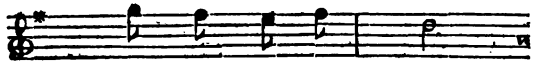


Vous nous bleſſez - là. (1)



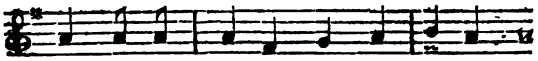
Pour ſa-tis-fai-re vos en-vi-es,

Combien faiſons-nous de fo-li-es!

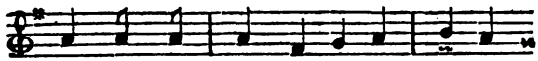


Vous nous timbrez - là. (2)

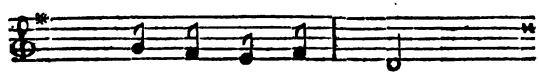
(1) Le cœur. (2) La tête.



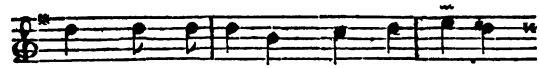
Vo-tre dé-pen-ſe, non bor-né-e,



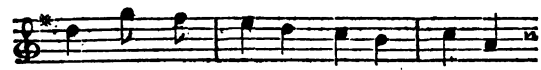
Fait que vingt fois dans la jour-né-e,



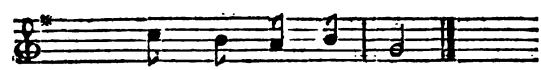
Il faut fouil-ler - là: (3)



Mais, malgré ce qu'il nous en coû-te,



Il vient un ri-val qu'on é-cou-te:



Vous nous plantez - là.

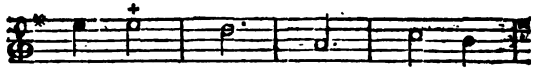
---

(3) Au gouſſet.

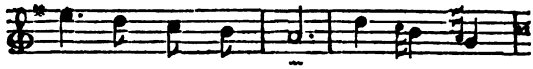
XXVI.

Du même.

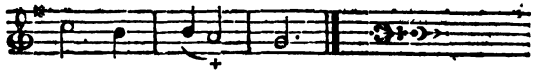
VEUX-tu toujours ê-tre cru - el-le?
Rends-toi, jeune I-ſa - bel-le.
Tiens, tiens: vois-tu ſous ces ormeaux,
Ces deux oi-ſeaux? L'un eſt vif,
l'au-tre peu re-bel - le. Que leur ten-
dreſ-ſe mu-tu - el-le Rend leur deſ-



tin heu - reux ! Viens, viens : il



faut ſui - vre tous deux U - ne le -

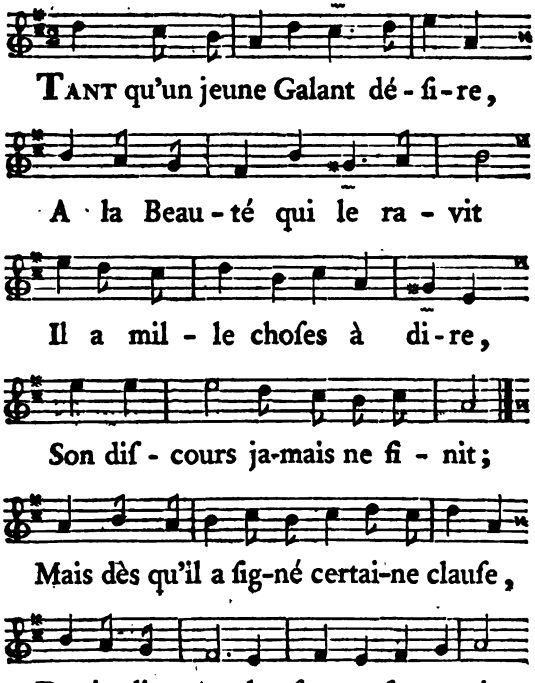


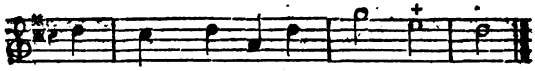
çon ſi bel - le.

VOLONTIERS, lui répondit-elle,
Prenons-les pour modele :
Mais, Ciel ! que vois-je en ce moment ?
Mon cher Amant,
Déja l'un des deux bat de l'aîle ;
Il s'envole, il fuit, l'infidele !
Qu'en penſes-tu ? dis-moi :
Hélas ! j'en jurerois, ma foi,
Ce n'eſt point la femelle.

XXVII.

Du même.





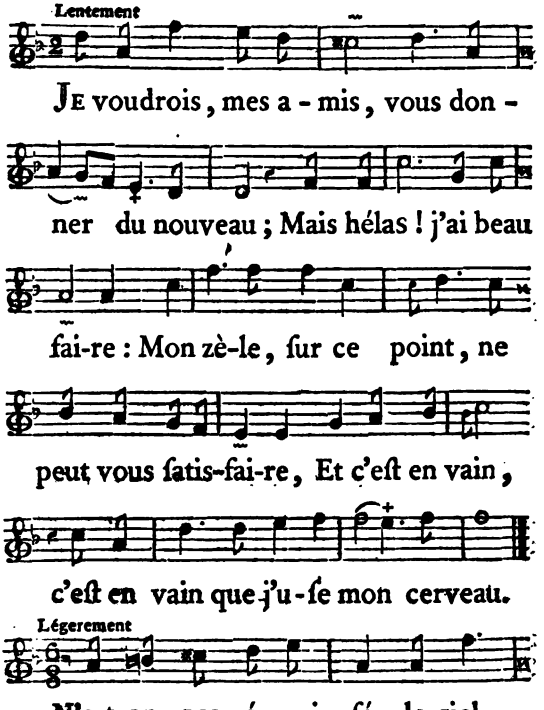
Sa bouche eſt cloſe, Tout eſt dit.

QUAND votre fille devient grande,
Mere, ne la quittez jamais :
C'eſt un ſoin que je recommande
Contre mes propres intérêts.
Craignez qu'Amour près d'elle ne s'arrête,
Jamais ce Dieu n'eſt long dans ſon récit ;
Tournez la tête,
Tout eſt dit.

FILLES qui craignez le dommage
Que les Amans peuvent cauſer,
Réſiſtez au premier langage
Dont ils veulent vous amuſer.
Si vous tardez, votre péril redouble ;
De ſon flambeau l'Amour vous éblouit :
Quand l'œil eſt trouble,
Tout eſt dit.

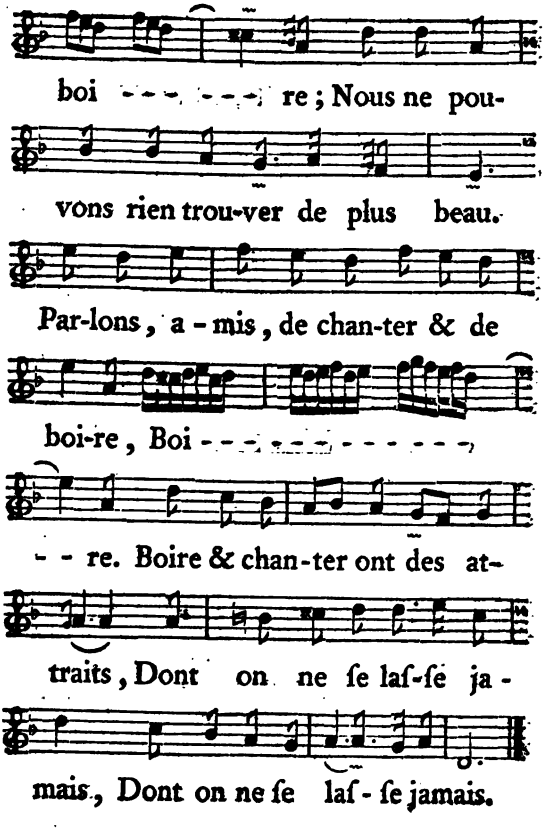
XXVIII.

Du même.



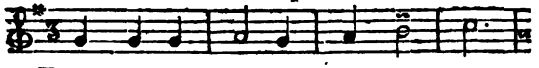
la terre & l'on - - - - - - - - - de ?
Les ruiſſeaux, Les é - chos, Les oiſeaux.
Les or - meaux, Les troupeaux, Les ha -
meaux, Pipeaux Et cha - lu - meaux ; Les
airs, Les é - clairs, Le tonner-re qui
gron - - - - - - - - - de, Sont auſ-ſi
vieux que le Mon - de. Les *Tri-om -*
phez, Re - gnez, Bril - lez, Cou-rez, Vo -

lez, Lancez, Tremblez ; Douceurs, Lan -
gueurs, Re-grets, Se-crets, Ap-pas, Tré -
pas ; Les doux Hé-las ! Gloi - - - re,
Vic - toi-re, Grégoire, Humeur noi-re,
Sont re-bat-tus plus qu'on ne ſçauroit
Lentement
- croi - re. Ah ! puiſque ſous les
Légérement
cieux, il n'eſt rien de nou-veau,
Parlons, a - mis, de chan-ter & de

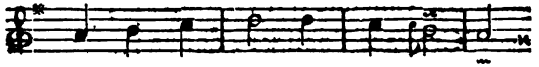

boi - - - - - - re ; Nous ne pou-
vons rien trou-ver de plus beau.
Par-lons, a - mis, de chan-ter & de
boi-re, Boi - - - - - - - - - - -
- - re. Boire & chan-ter ont des at-
traits, Dont on ne ſe laſ-ſe ja -
mais, Dont on ne ſe laſ - ſe jamais.

XXIX.

De M. l'Abbé Mangenot. (1)

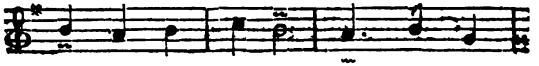


Dans un boſquet près du Ha-meau,



Co-lin ca-reſ-ſoit I-ſa-beau.

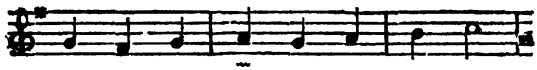
La jeu-ne Ber-ge-re, D'u-ne main ſé-



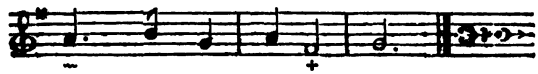
vè-re, Le repouſ-ſoit, Le nom-

(1) Auteur d'un aſſez grand nombre de Poéſies dans le genre délicat de la Sabliere, & de la meilleure Eglogue françoiſe que nous ayons, qui commence :

Au déclin d'un beau jour, une jeune Bergere
Echappée à la fin aux regards de ſa Mere, &c, &c.



mant té-mé-rai-re, Et lui ju-

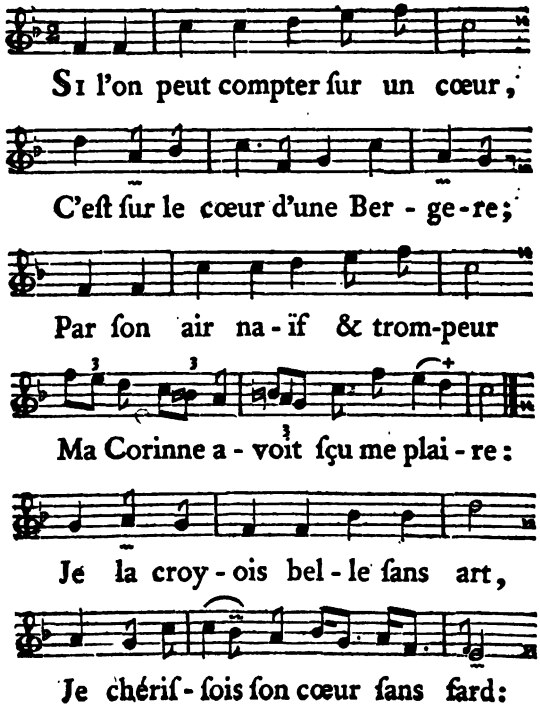


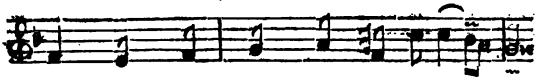
roit, Quelle ap-pel-le-roit.

SA Chienne qui voyoit cela,
Croyant l'obliger, aboya;
La Belle, inquiette,
Saisit sa houlette
Et l'en frappa,
Maudissant l'indiscrette.
Jugez par-là,
Comme elle appella.

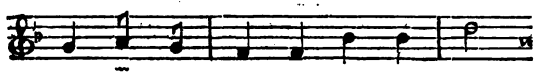
XXX.

Du même.

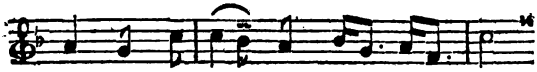

Si l'on peut compter ſur un cœur,
C'eſt ſur le cœur d'une Ber - ge-re;
Par ſon air na - ïf & trom-peur
Ma Corinne a - voit ſçu me plai - re:
Je la croy - ois bel - le ſans art,
Je chériſ - ois ſon cœur ſans fard:



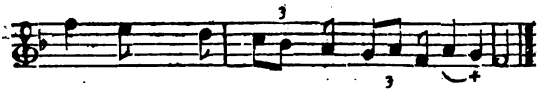
Mais comme une autre elle eſt lé - ge-re.



Je la croy-ois bel-le ſans art,



Je ché-rif-ſois ſon cœur ſans fard:



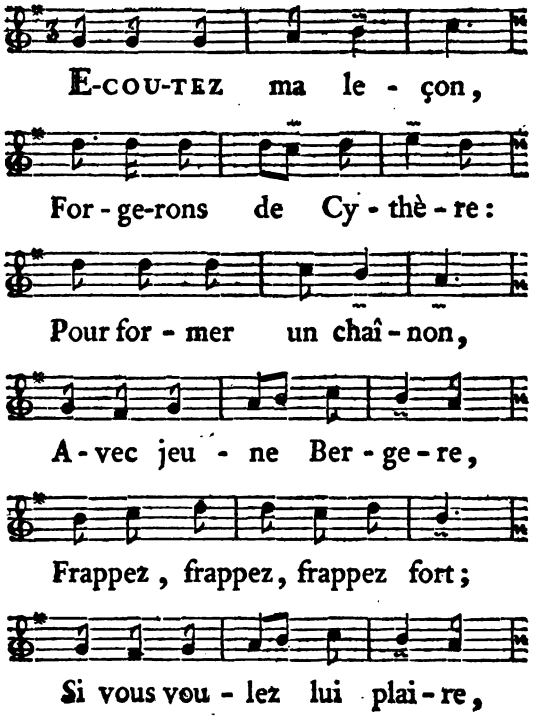
Mais comme une autre elle eſt lé-ge-re.

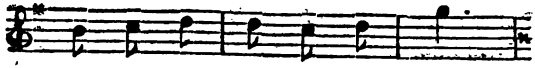
AMOUR, venge un fidele Amant
Des trahiſons d'une infidelle;
Fais-lui perdre quelque agrément
A chaque inconſtance nouvelle:
Hélas ! tu ne m'écoute pas,
Loin d'ôter rien à ſes appas } *bis*
Chaque forfait la rend plus belle. } (1)

(1) Imitat. de l'Ode VIII. du 2. Liv. d'*Horace*.

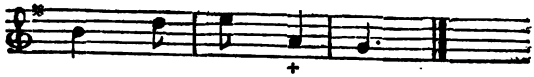
XXXI.

Du même.


E-COU-TEZ ma le - çon,
For - ge-rons de Cy - thè - re:
Pour for - mer un chaî - non,
A - vec jeu - ne Ber - ge - re,
Frappez, frappez, frappez fort;
Si vous vou - lez lui plai - re,



Frappez, frappez, frappez fort,



Mais, frap-pez d'ac-cord.

A ce métier ſi beau,
Se hâter eſt pareſſe :
Ne levez le marteau
Que quand l'autre le baiſſe.
Frappez, frappez, frappez fort ;
Malheur à qui ſe preſſe !
Frappez, frappez, frappez fort,
Mais, frappez d'accord.

QUICONQUE mollement
Travaille à cet ouvrage,
De Compagnon charmant
N'aura pas l'avantage ;

Frappez, frappez, frappez fort,
Autrement l'on enrage;
Frappez, frappez, frappez fort,
Mais frappez d'accord.

COURAGEUX Matelots
Des rives de Cythère,
Livrez-vous à ſes flots,
Vent propice ou contraire:
Ramez, voguez, ramez fort,
C'eſt le point néceſſaire;
Ramez, voguez, ramez fort,
Et ramez d'accord.

SI le ſort vous offroit
Quelque jeune Bergere;
Pour la priſe, il faudroit
Combattre en téméraire:
Ramez, voguez, ramez fort
C'eſt la loi du Corſaire;
Ramez, voguez, ramez fort,
Et ramez d'accord.

MAIS on n'enchaîne pas
Gentille tributaire ;
L'on fait à ſes appas
Un parti moins ſévère :
Ramez, voguez, ramez fort,
Méritez le ſalaire :
Ramez, voguez, ramez fort,
Et ramez d'accord.

XXXII.

De M. le Vicomte de la Poujade (1)

Air : Il n'y a qu'ſept lieues de Paris à Pont-Oiſe ; noté pag. 1.

Vous ne devez tenir compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement.
Mais ſçachez gré du tourment qu'on ſe donne,
Pour vous cacher un autre ſentiment.
Vous ne devez tenir compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement. (2)

---

(1) Ancien Lieutenant Coloneſ, qui a fait beaucoup de Couplets & d'impromptus dans le même genre.

(2) Ce Couplet fut fait pour Madame la Ducheſſe D*** au Bal de l'Opera.

XXXIII.

Du même. (1)

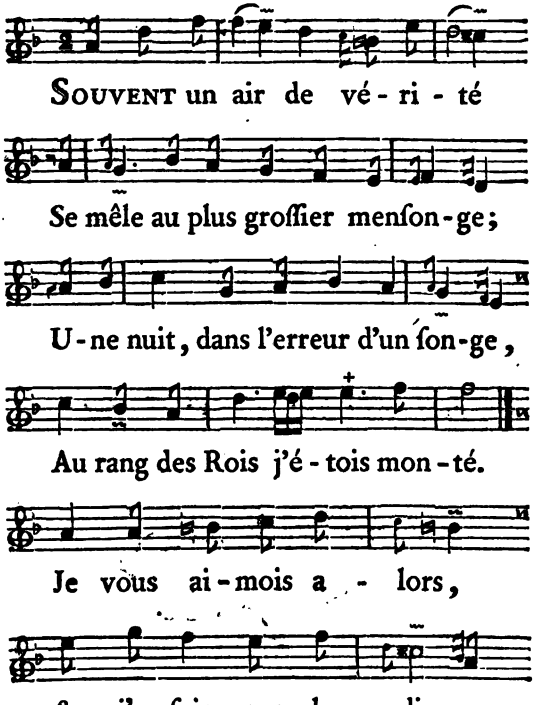
Air : *Un inconnu pour vos charmes ſoupire ;* noté pag. 101. *Tome I.*

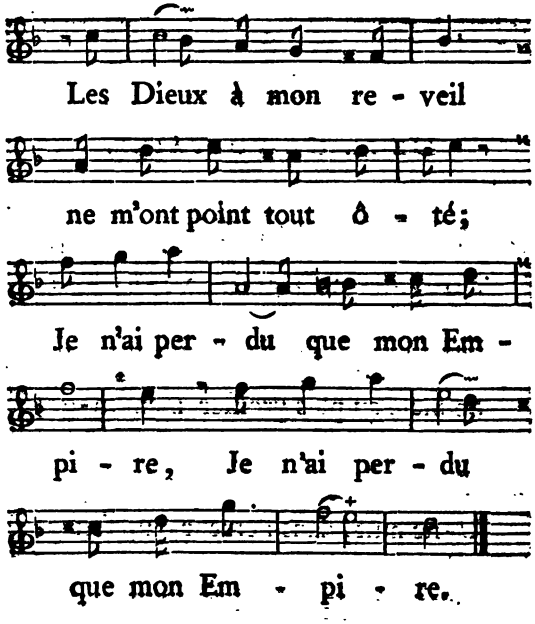
Vous me flattez de la douce eſpérance,
Que l'avenir me rendra plus content.
Divine Hortenſe,
C'eſt vainement;
Quand un Berger n'eſt plus dans ſon printems
Il n'attend rien de la perſévérance.

(1) Sur une Dame que l'Auteur aimoit, & qui lui faiſoit eſpérer de devenir heureux avec le tems.

XXXIV.

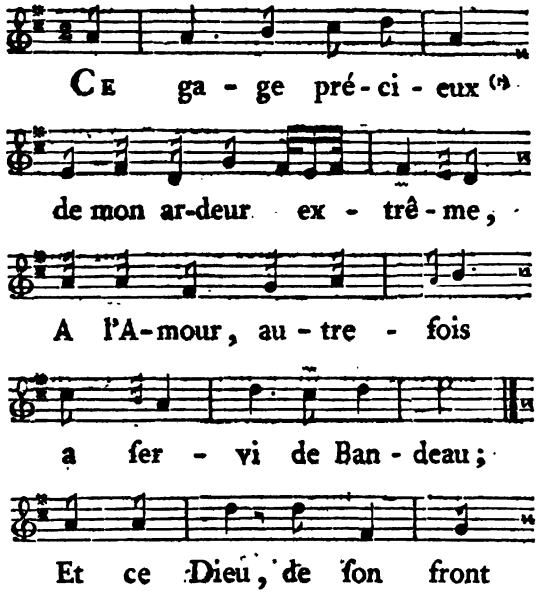
De M. De Voltaire.



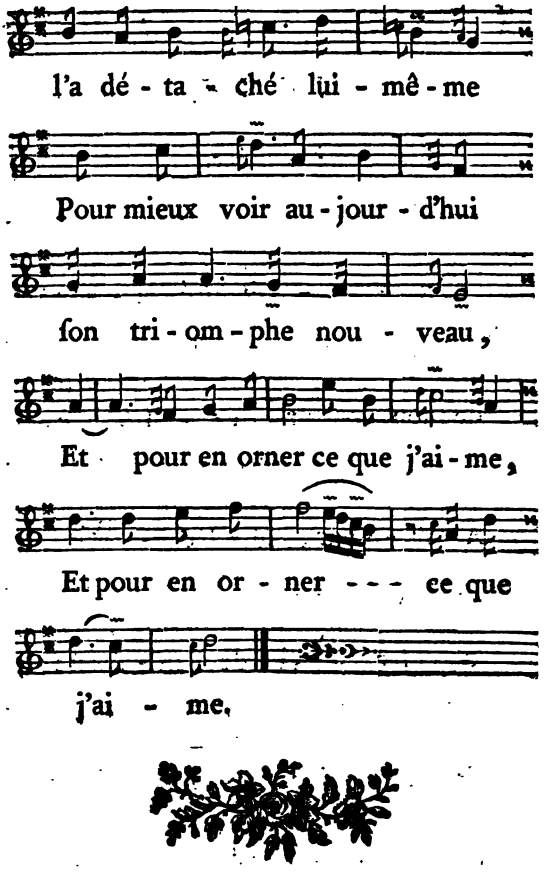

Les Dieux à mon re - veil
ne m'ont point tout ô - té;
Je n'ai per - du que mon Em -
pi - re, Je n'ai per - du
que mon Em - pi - re.

XXXV.

Du même.

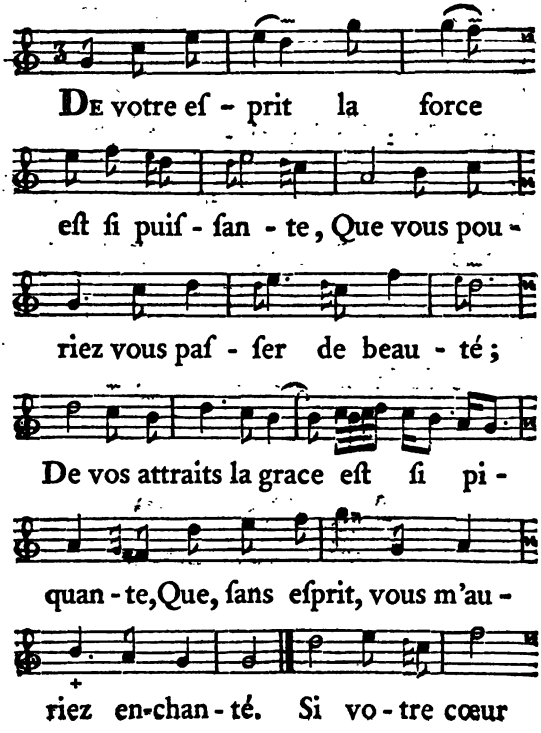


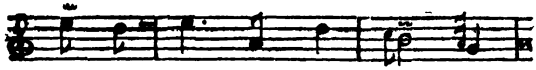
(1) Le grand Sultan préſentant le mouchoir à une jeune Odalique du Sérail.


l'a dé - ta - ché lui - mê - me
Pour mieux voir au - jour - d'hui
ſon tri - om - phe nou - veau,
Et pour en orner ce que j'ai - me,
Et pour en or - ner - - - ce que
j'ai - me.

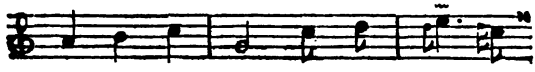
XXXVI.

Du même.

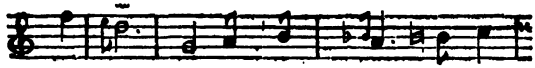




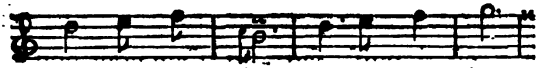
ne ſçait pas comme on ai - me,



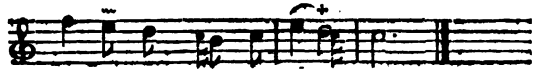
Ces dons charmans ſont des dons ſu -



per-flus : Un ſen - ti - ment eſt cent



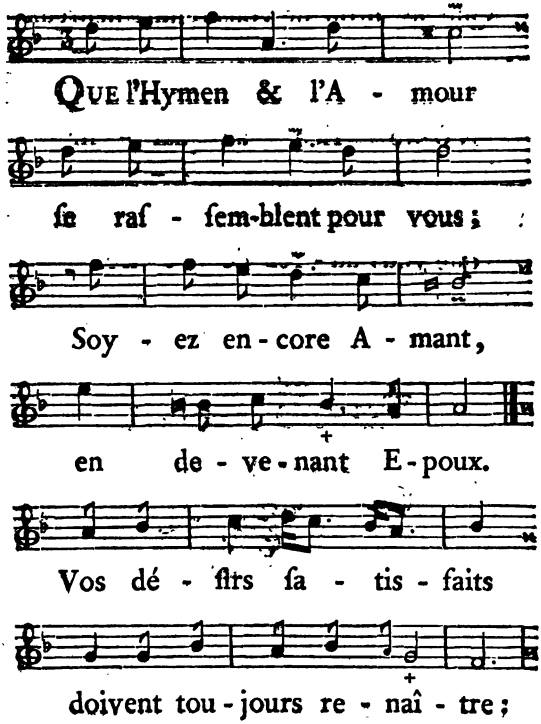
fois au - deſ - ſus, Et de l'eſ - prit,

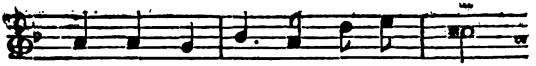


& de la beauté mê - me.

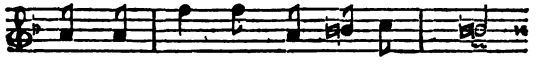
XXXVII.

Du même.

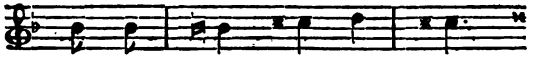




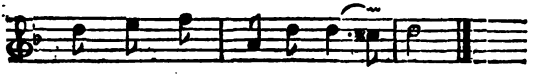
Brû - lez toujours des mêmes feux.



Que le droit de vous rendre heureux



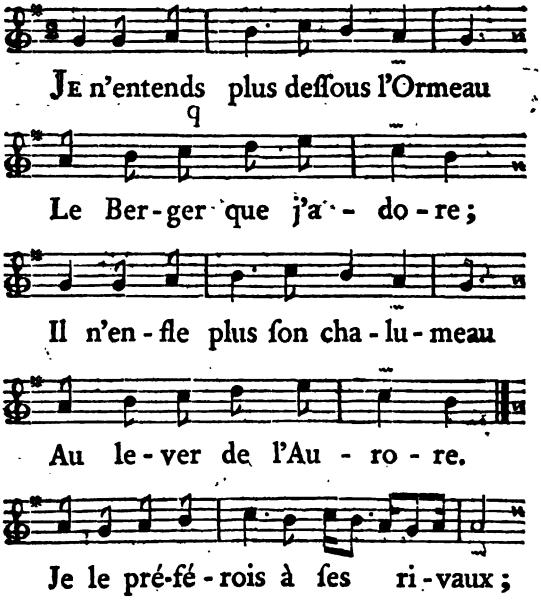
N'ô - te rien au plai - ſir



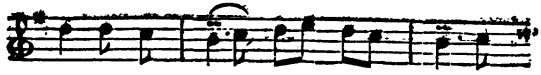
que vous au - rez de l'ê - tre.

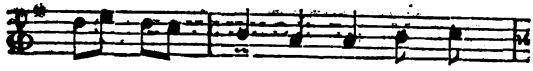
XXXVIII.

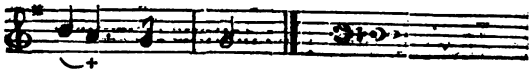
De M. de Bonneval (1)



(1) Cy-devant Intendant des Menus.



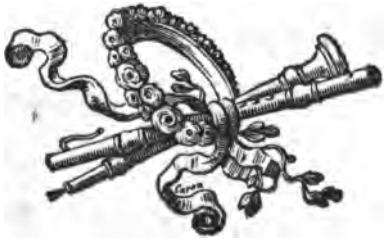




C'EST le Berger le plus parfait
Qui ſoit dans le Village;
Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait,
Sans qu'on y penſe, engage:
Je le préférois, &c.

QUE j'ai de regret à ſon cœur!
Un autre objet l'engage.
Il étoit fait à mon humeur,
J'aimois ſon badinage;
Je le préférois, &c.

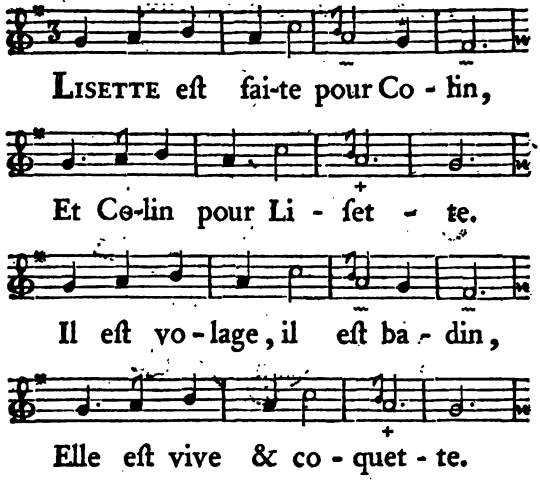
Mon Jardinet il arroſoit
Trois fois la matinée ;
Trois fois le ſoir recommençoit,
Pour finir la journée.
Je le préférois à ſes rivaux :
Il ne ceſſoit de me faire,
Pour me plaire,
De petits Airs nouveaux.



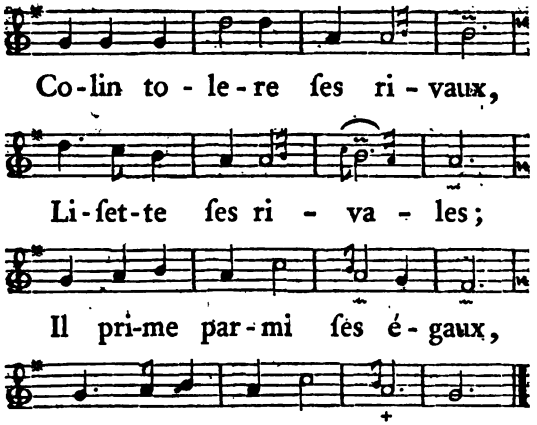
XXXIX.

De M. l'Abbé de Lattaignant. (1)

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*



(1) Cet Auteur eſt principalement diſtingué par ſa grande facilité & le naturel de ſon ſtyle. Perſonne n'a fait plus de Chanſons que lui.



LISETTE amuſe mille Amans,
Colin, toutes les Belles;
Tous deux en amour ſont conſtans,
Et tous deux infideles.
Il eſt le plus beau du Hameau,
Elle en eſt la plus belle;
Colin reſſemble au franc-Moineau,
Liſette à l'Hirondelle.

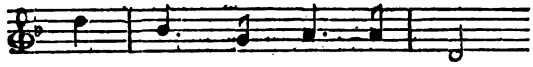
SANS ſoupirer & ſans languir,
Ils amuſent l'abſence,
Par les plaiſirs du ſouvenir,
Et ceux de l'eſpérance;
Ou, s'ils diſſipent leur chagrin
Par quelqu'autre amourette,
Liſette revient à Colin,
Et Colin à Liſette.

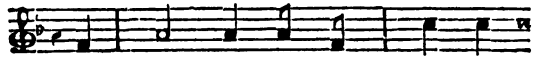
S'IL naît quelque diſpute entre eux,
C'eſt un leger orage,
Qui, bien loin de briſer leurs nœuds,
Les ſerre davantage:
Quel tort pourroient-ils ſe donner,
Egalement coupables?
Ah! pour ne pas ſe pardonner,
Tous deux ſont trop aimables.

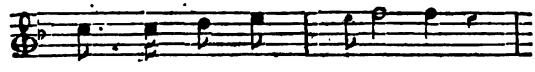
LES ſoupçons jaloux, les ſoupirs
Ne troublent point leur chaînes;
D'amour ils goûtent les plaiſirs,
Sans en ſentir les peines.
Amans, qui voulez vivre heureux,
Prenez-les pour modele;
Et n'imitez plus dans vos feux
La triſte Tourterelle.

XL.

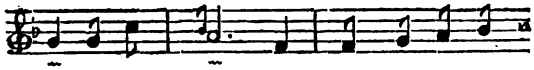
Du même.



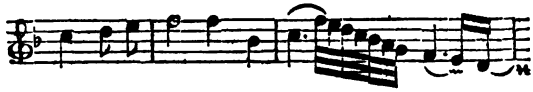




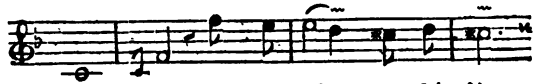
Cette Chanſon fut faite dans le tems de la mort de l'Empereur Charles VI. en 1740.



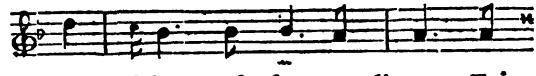
di juſqu'au Nord, Nous ſommes mena -



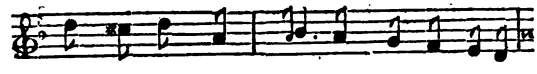
cés d'une guerre ſanglan - - - - - -



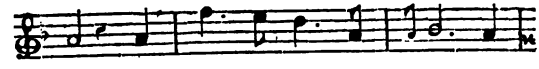
- - - te. La di - ſet - te dé - jà



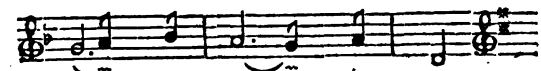
dé - ſole aſ - ſez ces lieux : E -



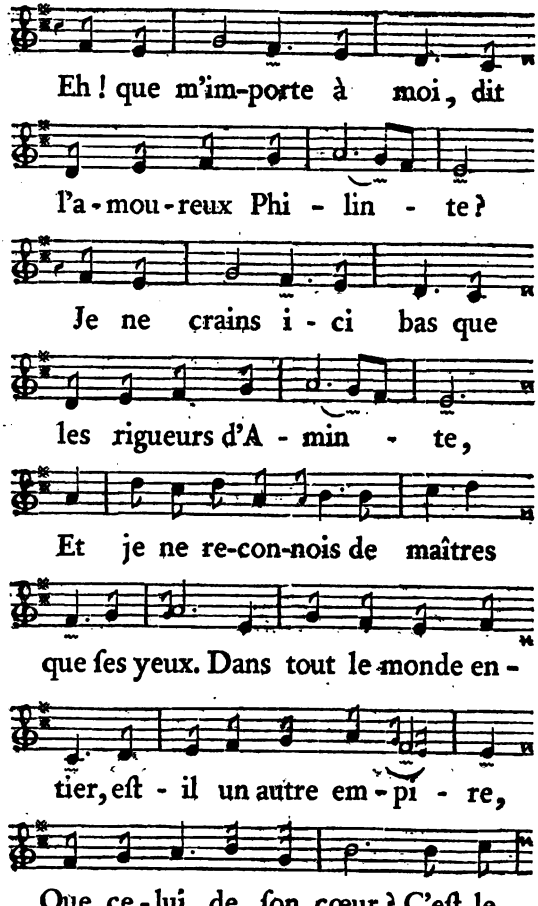
prouverons-nous donc tous les fléaux des

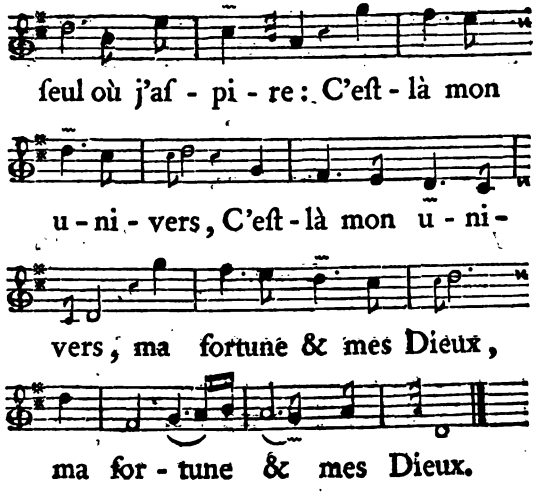


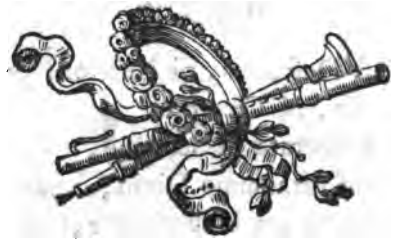
Cieux ? E - prou-verons-nous donc tous



les flé - aux des Cieux ?


Eh ! que m'im-porte à moi, dit
l'a-mou-reux Phi - lin - te ?
Je ne crains i - ci bas que
les rigueurs d'A - min - te,
Et je ne re-con-nois de maîtres
que ſes yeux. Dans tout le monde en -
tier, eſt - il un autre em - pi - re,
Que ce-lui de ſon cœur ? C'eſt le


ſeul où j'aſ - pi - re : C'eſt - là mon
u - ni - vers, C'eſt - là mon u - ni -
vers, ma fortune & mes Dieux,
ma for - tune & mes Dieux.



XLI.

Du même.

Air : *Du Prévôt des Marchands*, noté pag. 41. Tome. I.

J'AIME beaucoup mon cabinet ;
Je paſſe en ce réduit ſecret
Plus de la moitié de ma vie.
Mais ne crois pas, pauvre idiot,
Que là je liſe & j'étudie ;
Non, non, je ne ſuis pas ſi ſot.

CE n'eſt Deſcartes, ni Newton,
Ni Virgile, ni Cicéron ;
Ce n'eſt Socrate ni Sénéque,
Ni Platon ſurnommé Divin,
Qui forment ma bibliothéque,
Mais force liqueur & bon vin.

THÉMIRE, dont je ſuis la loi,
Vient philoſopher avec moi;
Le ſpectacle de la Nature,
Que tour à tour nous nous prêtons,
Y fait notre unique lecture,
Nuit & jour nous le feuilletons.

ENTRE nous deux jamais d'*Ergo*,
Ni de ſophiſme en *Baroco*.
Nous laiſſons ces vaines ſciences,
Et nous tirons tout ſimplement,
Nos preuves & nos conſéquences,
Du fond même du ſentiment.

SANS alambiquer des ſecrets
Métaphiſiques, trop abſtraits,
C'eſt en conſultant la Nature
Que nous allons à ſon Auteur,
Et dans la belle créature,
Nous admirons le Créateur.

C'est dans cet aimable réduit,
Que nous travaillons jour & nuit.
Des Loix de la ſaine phyſique
Nous faiſons notre amuſement,
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

XLII.

Du même.

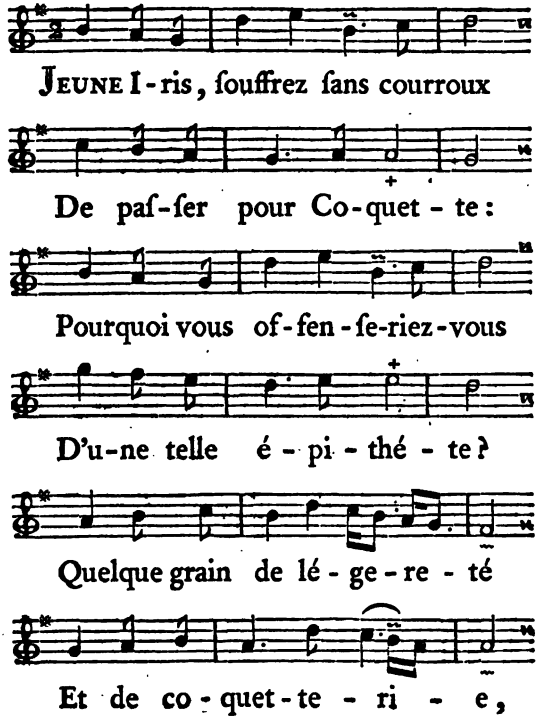
Air : *Jupin de grand matin*, noté pag. 33.

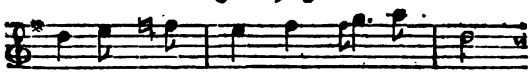
Non la fidélité
N'a jamais été
Qu'une imbécilité.
J'ai quitté,
Par légereté,
Plus d'une Beauté,
Vive la nouveauté.
Mais quoi... La probité!.
Puérilité.
Le ſerment répeté!...
Style uſité.

A-t-on jamais compté
Sur un traité
Dicté par la volupté
Sans liberté ?
On feint, par vanité,
D'être irrité ;
L'Amant peu regretté
Eſt imité ;
La femme, avec gaieté,
Bientôt s'arrange de ſon côté.

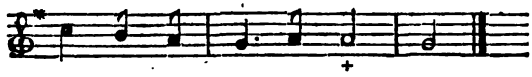
XLIII.

Du même.





Ajoute en-core à la beau-té,



Le ti-tre de jo-li-e.

POURQUOI vouloir mal-à-propos
Vous piquer de conſtance ?
Cette triſte vertu des ſots
N'eſt plus de mode en France.
Laiſſez aux Belles du commun
L'honneur d'être conſtante.
Vaut-il mieux n'en rendre heureux qu'un,
Que d'en amuſer trente ?

LES Belles, dont l'Antiquité
Conſacre la mémoire,
Avec plus de fidélité,
Auroient eu moins de gloire :

Et ſans le nombre des Amans
Qui les ont adorées,
Que de Déeſſes de ce tems
Qui ſeroient ignorées !

IMITEZ toujours nos Guerriers
Si jaloux de la gloire ;
Ils ne veulent que des lauriers
Pour prix de leur victoire.
A peine un cœur eſt-il dompté,
Attaquez-en un autre.
Triomphez de leur liberté,
Jouiſſez de la votre.

XLIV.

Du même.

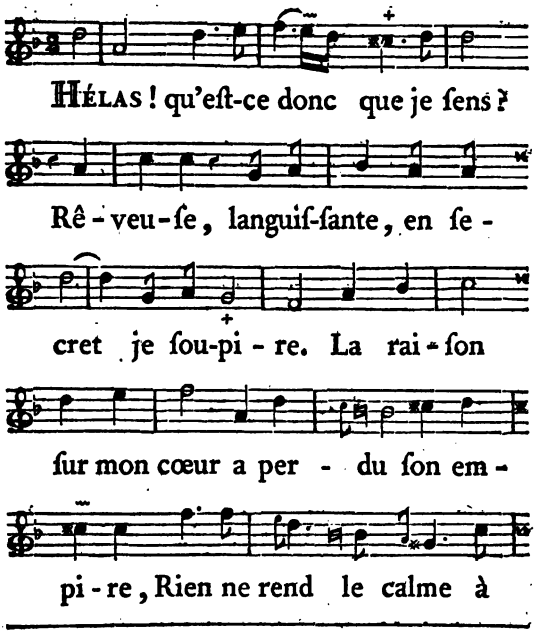
Air : *Le jeune Berger qui m'engage*, noté pag. 73. Tome I.

QUE j'aime cette main charmante !
Qu'elle a de graces à nous ſervir !
Tout ce qu'un autre me préſente,
Me fait cent fois moins de plaiſir.
L'eau ſemble venir à la bouche,
Par les morceaux que vous donnés ;
Et les mêts que cette main touche
M'en ſemblent mieux affaiſonnés.

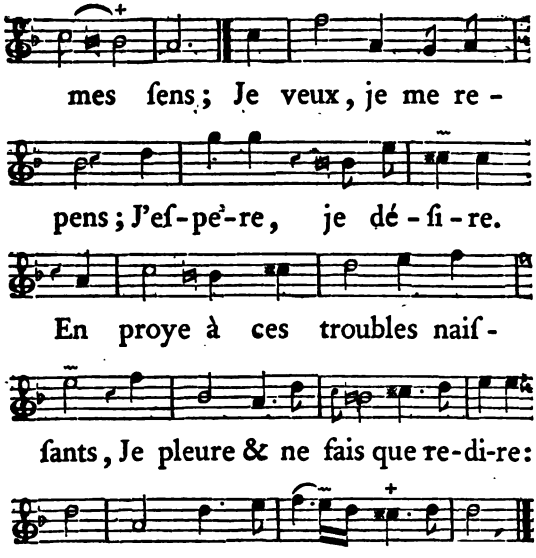
QUAND le bouchon d'une bouteille,
Sous ces beaux doigts, part ſans effort,
Vous charmez le Dieu de la treille,
L'Amour eſt jaloux de ſon ſort.
Ah ! que ce ſont de ſûres armes
Pour mettre un Amant ſous vos loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces juſqu'aux bouts des doigts !

XLV.

De M. de Pontdeveyl. (1)

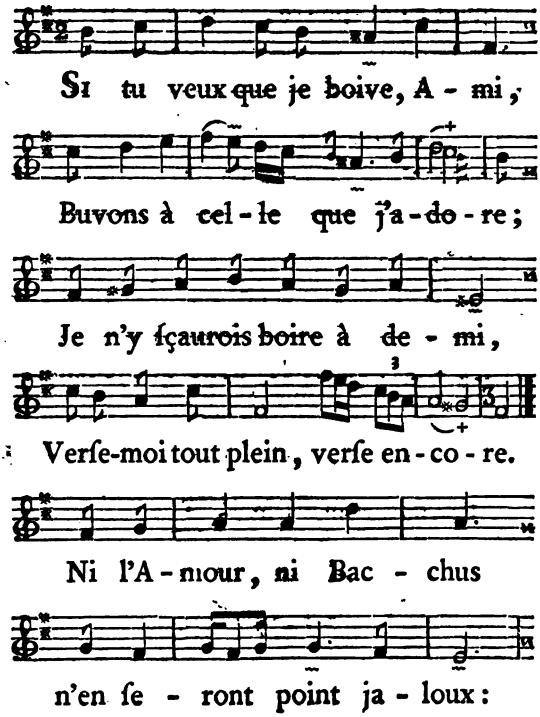


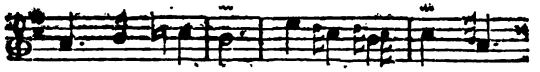
(1) Connu dans le monde par les agrémens de ſon eſprit, & que l'on croit auteur de pluſieurs Comédies qui, malgré leur ſuccès, n'ont point été réclamées.


mes ſens ; Je veux, je me re -
pens ; J'eſ-pe-re, je dé - ſi - re.
En proye à ces troubles naiſ -
ſants, Je pleure & ne fais que re-di-re:
Hé - las ! qu'eſt-ce donc que je ſens ?

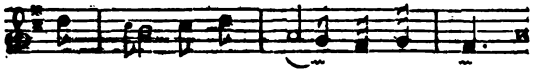
XLVI.

Du même.

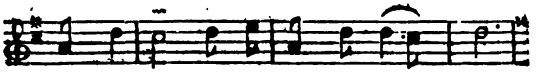

Si tu veux que je boive, A - mi,
Buvons à cel - le que j'a - do - re;
Je n'y ſçaurois boire à de - mi,
Verſe-moi tout plein, verſe en - co - re.
Ni l'A - mour, ni Bac - chus
n'en ſe - ront point ja - loux:



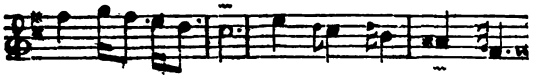
S'ils avoient vû celle que j'ai-me,



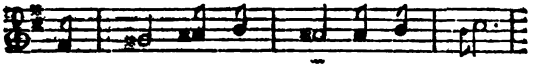
L'A-mour y boi-roit comme nous,



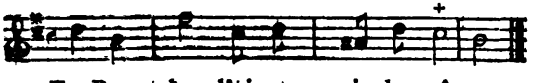
Et Bacchus l'aimeroit de mê-me.



S'ils avoient vû cel-le que j'ai-me,



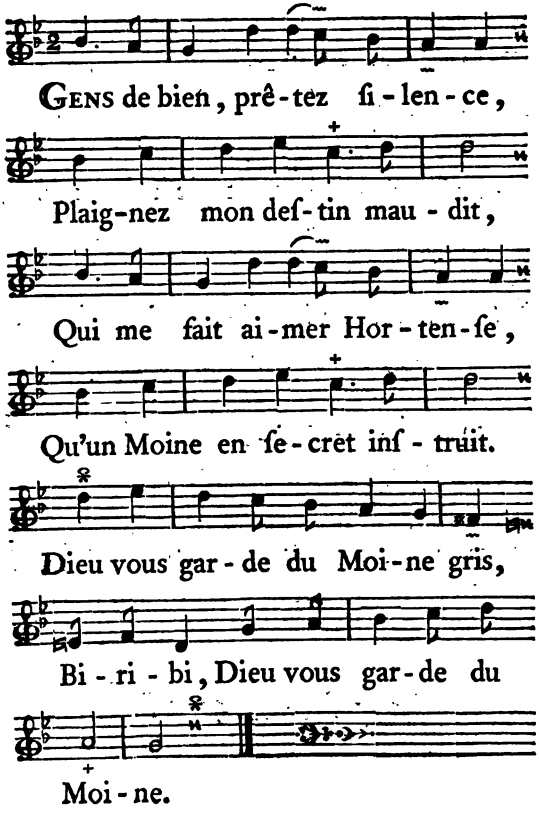
L'A-mour y boi-roit comme nous,



Et Bac-chus l'aime-roit de même.

XLVII.

Du même.



Si par mon bien je la tente,
Par mon rang, par mon crédit:
Lui plus modeſte ne vante,
Que ſon âge & ſon habit.
Dieu vous garde, &c.

Si je parle à la perfide,
L'Amour me rend interdit:
Mais lui d'un regard avide
Accompagne ſon débit.
Dieu vous garde, &c.

Si je vole chez la Belle,
Si-tôt que l'Aurore luit,
Je trouve chez l'Infidelle
Mon Rival qui s'établit.
Dieu vous garde, &c.

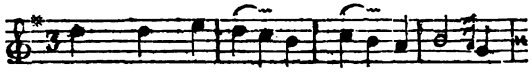
A ſa porte, en petit Maître,
Si je fais le guet la nuit,
Je le vois par la fenêtre
Qui malgré moi s'introduit.
Dieu vous garde, &c.

Si je cauſe à ſa ruelle,
Il s'aſſit deſſus ſon lit;
Et ſi je bois avec elle
Quatre coups, il en boit huit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi:
Dieu vous garde du Moine.

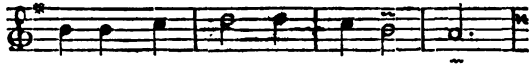
XLVIII.

De M. le Comte de Tressan. (1)

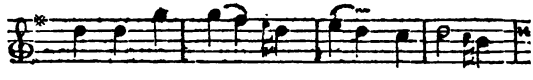
Air : *Tu croyois qu'en aimant Colette.*



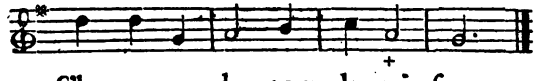
L'Amour de la Phi - lo-ſo - phie



A-van-çoit pour moi la ſai - ſon,



Où la ſom - bre mé - lan - co-li-e



S'ho-no-re du nom de rai - ſon.

---

(1). Lieutenant Général des Armées du Roi, auſſi diſtingué par ſes connoiſſances que par ſon goût pour les Lettres.

JE vois Thémire, & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain ;
Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de rechauffer mon ſein.

NEWTON, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les Cieux,
Les grands ſécrets que tu découvres
Font moins qu'un regard de ſes yeux.

EH ! que m'importe en un ſyſtême
De trouver l'ordre & la clarté ?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime,
Que je cherche la vérité.

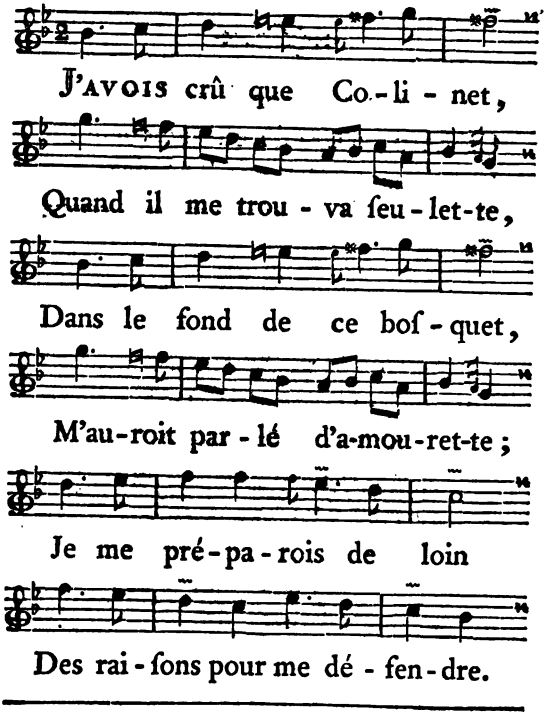
UNE ame auſſi belle, auſſi pure,
Dont les vertus m'ont ſçu charmer,
Eſt pour moi toute la Nature,
Aujourd'hui je ne ſçais qu'aimer.

QUEL tranſport, quel beau feu m'anime!
Quel bonheur pour moi d'être Amant!
Tout l'effort d'un eſprit ſublime,
Vaut-il un tendre ſentiment?

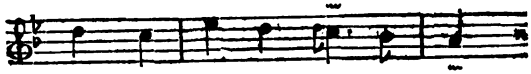
L'AMOUR a remonté ma Lyre,
Ce Dieu, d'Uranie eſt vainqueur;
Je ne chante plus que Thémire,
Tout mon eſprit eſt dans mon cœur.

XLIX.

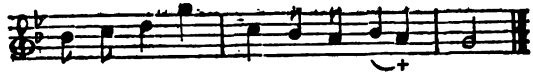
De M. Fleury. (1)



(1) Ancien Avocat aux Conſeils.



Mais je n'en eus pas be-ſoin,



Car il n'o-ſa rien en-tre-pren-dre.

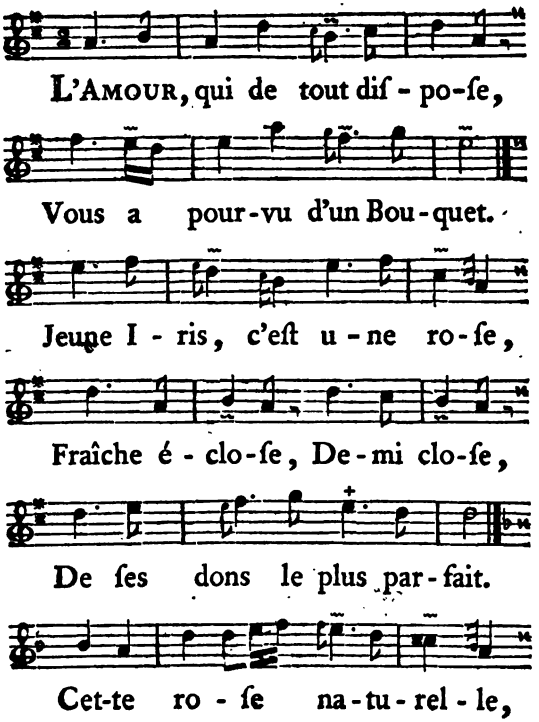
AUX ſoupirs il ſe borna ;
Me regardant d'un air tendre ;
Quelques fleurs il me donna,
N'étoit-ce pas bien l'entendre ?
Je fis exprès un faux pas,
Et tombai ſur la verdure :
Mais le ſot ne comprit pas
Tout le fin de cette avanture.

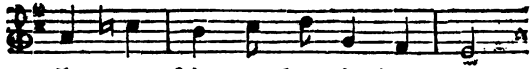
QUAND on vient nous en conter,
Nous avons droit de prétendre
La gloire de réſiſter,
Ou le plaiſir de nous rendre.

Avec un Amant glacé
La réſiſtance eſt facile ;
Mais qu'il m'eût embarraſſé
S'il ſe fut montré plus habile !

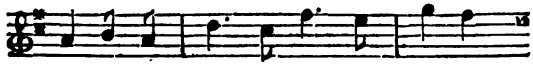
L.

Du même.

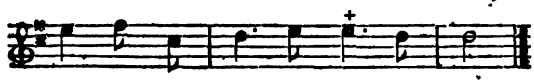

L'Amour, qui de tout diſ - po-ſe,
Vous a pour-vu d'un Bou-quet.
Jeune I - ris, c'eſt u - ne ro-ſe,
Fraîche é - clo-ſe, De-mi clo-ſe,
De ſes dons le plus par-fait.
Cet-te ro - ſe na-tu-rel - le,



Il ne fait que bannir l'er-reur ;



Et ſi nous rentrons en nous-mêmes,



E-pi-cure eſt dans no-tre cœur.

LA Nature, prudente & ſage,
N'a jamais rien produit envain ;
Nos ſens ont chacun leur uſage,
Et nous devons tendre à leur fin.
Pour nous l'enſeigner, la Nature
Nous a fait préſent du déſir ;
Par une route toujours ſûre,
Il nous mène droit au plaiſir.

MAIS le plaiſir ceſſe de l'être,
Dès qu'il ceſſe d'être goûté ;
La débauche ne peut paroître,
Sans faire fuir la Volupté :

Qu'on mêle avec délicateſſe
Et les ſens & le ſentiment;
Et que Bacchus laiſſant l'yvreſſe,
N'ait avec lui que l'enjouement.

TON cœur eſt épris de Thémire,
Thémire eſt ſenſible à ſon tour;
Tous deux dans un commun délire,
Cueillez les roſes de l'Amour:
A ſervir l'ardeur de vos flammes,
Employez l'Eté de vos ans;
Et qu'à l'yvreſſe de vos ames
Se joigne celle de vos ſens.

QUE les ardeurs de la Jeuneſſe,
Se temperent avec Vénus;
Que les glaces de la vieilleſſe,
Se réchauffent avec Bacchus.
La vie eſt un inſtant qui paſſe,
Malgré nous il va s'envoler,
Rempliſſons-en du moins l'eſpace
Ne pouvant pas le reculer.

LII.

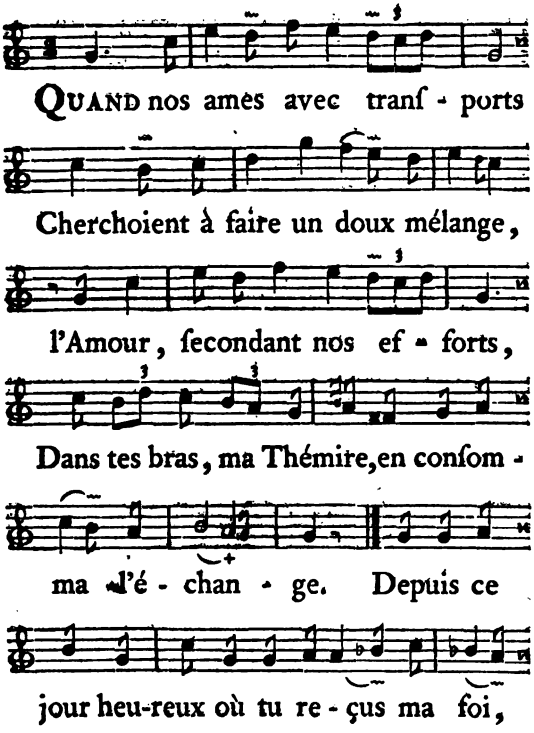
Du même.

Air : *Des Triolets*, noté pag. 64. *Tome I.*

Il eſt une Divinité
Dont je me déclare l'Apôtre :
Quoiqu'en diſe l'impiété,
Il eſt une Divinité.
Chers Amis, c'eſt la volupté.
A vous permis d'en croire une autre,
Il eſt une Divinité,
Dont je me déclare l'Apôtre.

LIII.

Du même.


QUAND nos ames avec tranſ - ports
Cherchoient à faire un doux mélange,
l'Amour, ſecondant nos ef - forts,
Dans tes bras, ma Thémire, en conſom -
ma l'é - chan - ge. Depuis ce
jour heu-reux où tu re - çus ma foi,

Où je re-çus le prix de mon

tendre mar-ty-re, C'eſt mon ame en

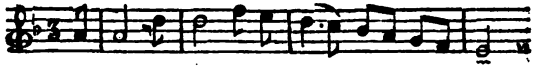
toi qui reſ-pi-re, C'eſt la tienne qui

vit en moi. C'eſt mon ame en toi qui reſ-

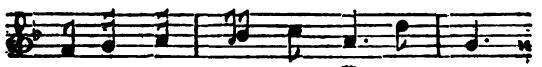
pi-re, C'eſt la tienne qui vit en moi.

LIV.

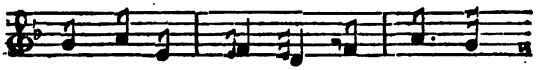
Du même.



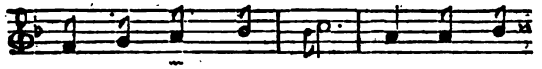
Soleil, ſoleil préci-pi-te tes feux,



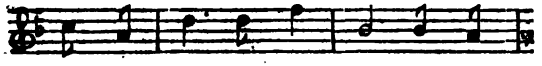
Laiſſe re-gner en-fin la nuit



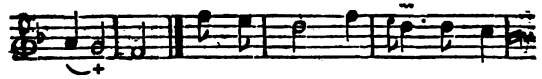
& le myſ-te-re. Thé-mi-re,



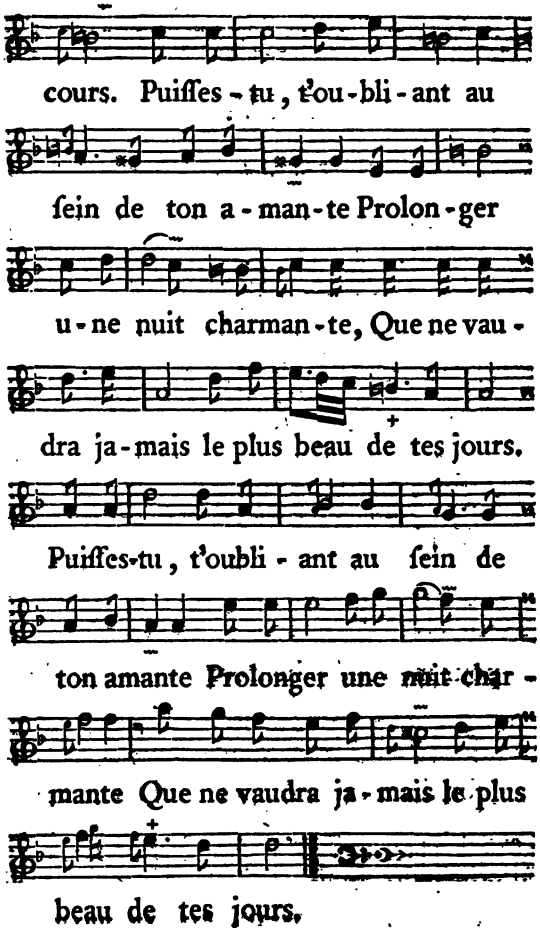
pour me rendre heureux, Veut que de



ſon flambeau l'Amour ſeul nous é-



clai-re, Hâ-te-toi, ter-mi-ne ton


cours. Puiſſes-tu, t'ou-bli-ant au
ſein de ton a-man-te Prolon-ger
u-ne nuit charman-te, Que ne vau-
dra ja-mais le plus beau de tes jours.
Puiſſes-tu, t'oubli-ant au ſein de
ton amante Prolonger une nuit char-
mante Que ne vaudra ja-mais le plus
beau de tes jours.

LV.

Du même.

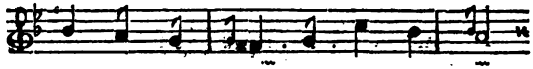
Air : *Ton himeur eſt Cathereine*, noté pag 50. Tome I.

FAIS-nous brûler de tes flammes,
Amour, c'eſt l'unique bien;
Qu'il eſt doux d'unir deux ames!
Mais pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaire,
Ne prenez que le plaiſir,
Pour Témoins, que le myſtère,
Pour Prêtre, que le déſir.

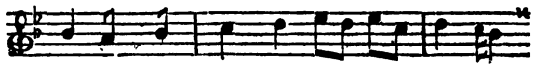
LVI.

De M. Bernard. (1)

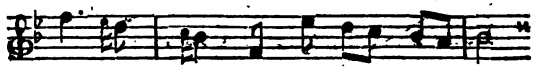
Tendre fruit des pleurs de l'Au-rore,



Toi dont Zé - phi - re va jou - ir;



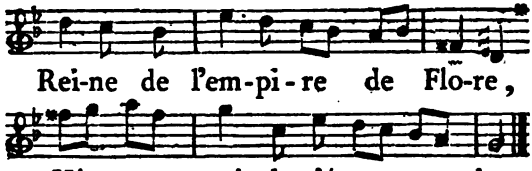
Rei-ne de l'em-pi-re de Flo-re,



Hâ-te - toi de t'é-pa-nou-ir.

---

(1) Sécrétaire Général des Dragons, auteur de *Caſtor & Pollux*, & des *Surpriſes de l'Amour*, Opéras, de pluſieurs Poëmes charmans, d'un Art d'aimer peut-être ſupérieur à celui d'Ovide, & que la modeſtie ſeule peut l'empêcher de mettre au jour, &c, &c, eſt un de nos plus agréables Poëtes.



QUE dis-je, Hélas ! crains de paroître,
Différe un moment de t'ouvrir ;
L'inſtant qui doit te faire naître
Eſt celui qui doit te flétrir.

THÉMIRE eſt une fleur nouvelle,
Qui ſubira la même loi ;
Roſe, tu dois briller comme elle,
Elle doit paſſer comme toi.

QUITTE cette tige épineuſe,
Va l'embellir de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuſe
Comme la plus belle des fleurs.

VA, meurs ſur le ſein de Thémire,
Qu'il ſoit ton trône & ton tombeau.
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire,
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

SUIS la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pencher;
Eclatte à nos yeux, ſans leur nuire,
Pare ſon ſein, ſans le cacher.

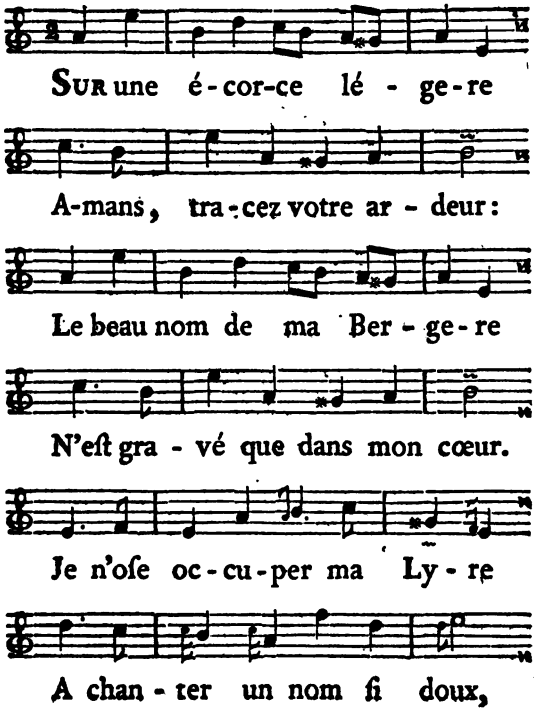
MAIS ſi quelque autre main s'avance,
Si quelque Amant eſt mon égal,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mon rival.

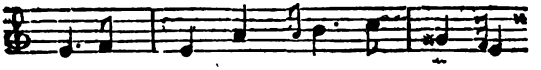
TU vivras plus d'un jour, peut-être,
Sur l'Autel que tu dois parer;
Un ſoupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut ſoupirer.

FAIS lui ſentir par mes allarmes
Le prix du plus grand de ſes biens;
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des ſiens.

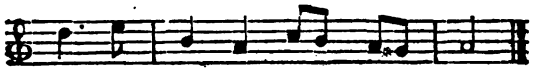
LVII.

Du même.


SUR une é-cor-ce lé - ge-re
A-mans, tra-cez votre ar - deur:
Le beau nom de ma Ber - ge-re
N'eſt gra - vé que dans mon cœur.
Je n'oſe oc-cu-per ma Ly - re
A chan - ter un nom ſi doux,



E-cho pourroit le re - di - re,



Et j'au - rois trop de ja - loux.

CORINNE à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins.
Ce qui lui plaît davantage,
Semble me plaire le moins :
L'herbe où ſon troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je ſemble méconnoître
Son Chien qui veut me flatter.

VOUS qu'un fol amour inſpire,
Connoiſſez mieux le plaiſir ;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir :

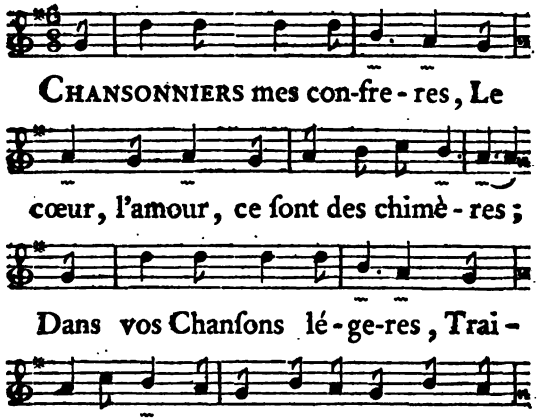
Corinne, que ce myſtère
Dure autant que nos amours.
L'Amant content doit ſe taire,
Fais moi taire pour toujours.

L'AMANT frivole & volage
Chante partout ſes plaiſirs;
Le Berger diſcret & ſage
Cache juſqu'à ſes déſirs.
Telle eſt mon ardeur extrême:
Mon cœur ſoumis à ta loi
Te dit ſans ceſſe qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

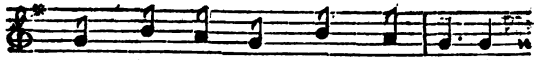
LVIII.

DE M. COLLÉ. (1)

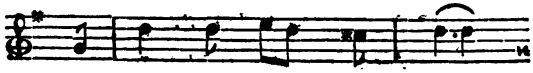
Air : *Ces braves Inſulaires.*



(1) Auteur de *Dupuis & Desronais*, Comédie, & de beaucoup d'autres Ouvrages dramatiques de différens genres, qui ont été joués ſur des Théâtres particuliers. Cet Auteur eſt caractériſé par la ſingularité de ſes idées & de ſes expreſſions, par un comique & une gaïeté qui ne ſont qu'à lui. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il continuat de donner ſon Théâtre de ſociété, dont on a déja deux Piéces, & dans lequel on trouveroit de quoi confirmer le jugement qu'on en porte ici.

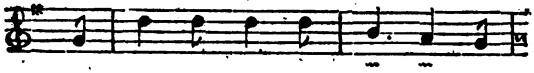


bus, Ces ver-tus Qu'on n'a plus.

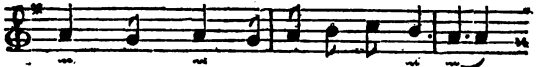


Tâ-chez d'hiſ-to - ri - er

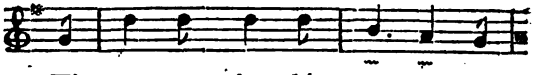
Quel - que Conte or - du - rier,



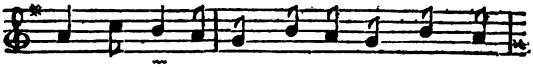
Mais a-vec bien-ſé - an - ce; De



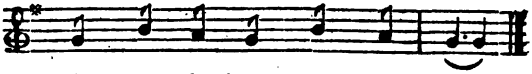
mots Trop gros L'oreille s'offen-ſe;



Ti - rez votre in-dé - cen-ce Du



fond de vos ſu-jets, Et de faits Faux ou



vrais, Scan-da-leux, Mais joy - eux.

Les Madrigaux ſont fades,
L'apprêt
Qu'on met
A ces vers mauſſades,
Ne vaut pas les boutades
D'un Chanſonnier ſans art
Et ſans fard,
Mais gaillard;
Indécent,
Mais plaiſant:
Et puis tous ces Nigauds
Qui font des Madrigaux,
Suppoſent à nos Dames
Des cœurs,
Des mœurs,
Des vertus, des ames,
Et rempliſſent de flammes
Et de beaux ſentimens
Nos Amans
Preſque éteints,
Ces Pantins
Libertins.

L'Amour eſt mort en France,
C'eſt un
Défunt
Mort de trop d'aiſance,
Et c'eſt la jouiſſance
Qui ſuccéde en ce lieu
A ce Dieu
Des Bourgeois,
Des Gaulois,
D'autre fois:
Chanſonniers de bon-ſens,
Ne parlez donc qu'aux ſens,
Peignez-nous ſans ſcrupule,
Chantez,
Vantez
Les talens d'Hercule;
Tournez en ridicule
Ceux qui n'avancent pas
Plus d'un pas,
Où qui font
Un affront
Au ſecond.

LIX.

Du même.

Air : *La Calotine*, noté pag. 273. Tome. I.

J'AI la marotte
D'aimer Marotte ;
Je la préfere à
Nos ſœurs de l'Opéra.
C'eſt une Infante
Moins triomphante
Que ces belles Demoiſelles-là.

C'EST qu'elle eſt jolie,
C'eſt qu'elle eſt polie ;
C'eſt qu'elle eſt d'une folie...
Elle ſe rit toujours de quelqu'un...
De l'eſprit ſans ſuite,
Sa conduite
N'a pas le ſens commun.

J'AI la marotte
D'aimer Marotte :
Quoique trop ouverts,
Je préfere ſes airs
Aux graves mines
De nos Robines,
Dont l'orgueil eſt le moindre travers.

CET hiver par accident
La veuve d'un Préſident
M'avoit pris en attendant,
Et ce Printems
J'eus quelque tems,
La femme d'un Intendant,
Mais à mon corps défendant.
Combien je ſouffris !
Si c'eſt, mes Amis,
Un malheur d'être pris
Par des Préſidentes,
C'eſt encor pis,
D'avoir des Intendantes.

J'AI la marotte
D'aimer Marotte,

Habile en amour
Elle y ſçait plus d'un tour.
C'eſt une aiſance,
Une indécence:
On croit voir une femme de Cour.

De ces femmes-là,
J'en ai juſques-là.
Ces fortunes-là
Ne ſont pas de grandes trouvailles,
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra,
D'autant qu'à Verſailles
C'eſt à qui s'en défera.
Mais ici déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte;
Déjà l'on complotte
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher;
On offre cher
En viager:
Je l'ai fait d'éloger.

Un des meilleurs
Enchériſſeurs,
O tems ! ô mœurs !
C'eſt... il faut que je nomme
L'homme ;
C'eſt un riche Abbé, titré,
Mîtré,
Taré.
Son nom, c'eſt... non,
Ne diſons pas tout haut ſon nom.
Mais ſi je ne le nomme pas,
Autre embarras.
Le Clergé qu'on vient d'aſſembler
Me fait trembler.
Tous nos Prélats,
Gens délicats
Qui jeûneront,
D'abord prendront
Ce qu'ils pourront ;
Puis chercheront,
Déterreront
Marotte, & me l'enleveront.
Marotte eſt faite exprès pour eux :
Elle a des yeux

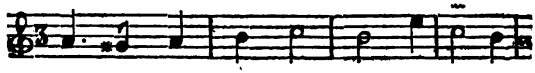
Tendres & bleus,
Bien ſcandaleux ;
Quand elle lorgne, il eſt douteux
Si Marotte ne fait pas mieux.
Sur nos Pontifes indécens,
Ces charmes-là ſont bien puiſſans,
Et d'ailleurs Marotte a des ſens
Récompenſans
Les inſolens
Qui montrent des talens.

J'AI la marotte
D'aimer Marotte ;
Tant que je pourrai,
Je la conſerverai.
Mais s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en... ma foi je m'en paſſerai.

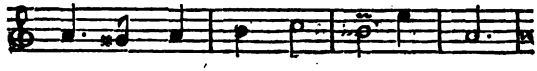
LX.

Du même.

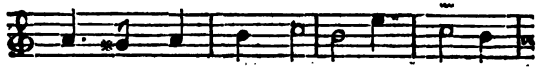
Air : *C'eſt la façon de le faire, Qui fait tout.*



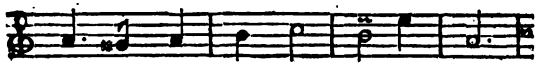
UN homme aimable, un homme à femmes,



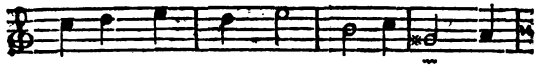
S'il veut ê - tre l'homme du jour,



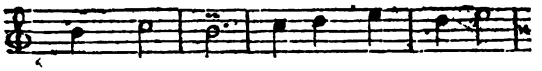
S'il veut a - voir toutes nos Dames,



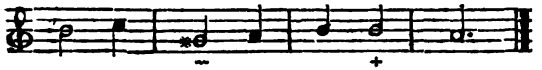
Ne doit ja - mais a - voir d'a-mour.



A l'Amour les voit - on ſe rendre ?



Point du tout : Il eſt donc plus ſûr



de les pren-dre Par leur goût.

CLIMÈNE a le goût des parures,
Sapho, celui des beaux eſprits ;
Lucinde, le goût des voitures ;
Celui du plaiſir tient Iris.
A l'Amour, &c.

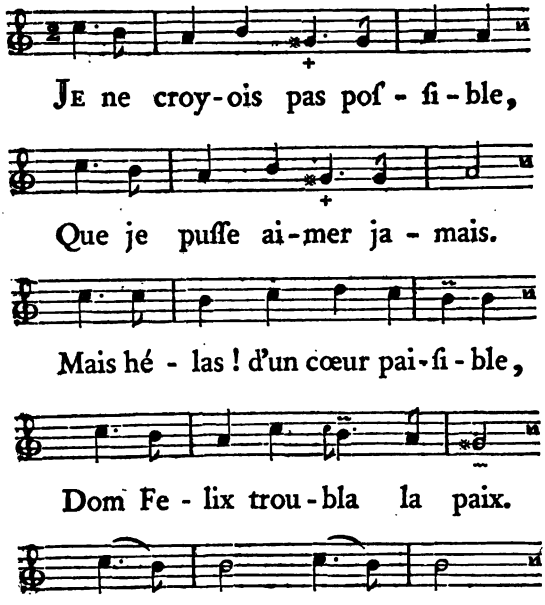
LE goût tient lieu de l'amour même,
Chez les Amans & les Epoux :
Dit-on à préſent, je vous aime ?
Non, l'on dit : j'ai du goût pour vous.
A l'Amour, &c.

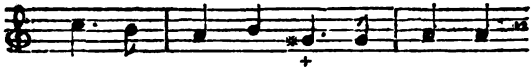
Ce goût dont une ame eſt ſaiſie,
Et qu'on prend pour du ſentiment ;
Souvent n'eſt qu'une fantaiſie ;
Mais il amene le moment.
A l'Amour les voit-on ſe rendre ?
Point du tout.
Il eſt donc plus ſûr de les prendre
Par leur goût.

LXI.

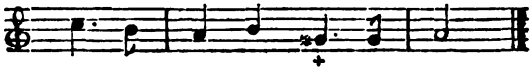
Du même.

Air : *Mon cœur charmé de ſa chaîne.*





Par où je ſuis fort ſen - ſi - ble,



Par ſa grace & ſon eſ - prit.

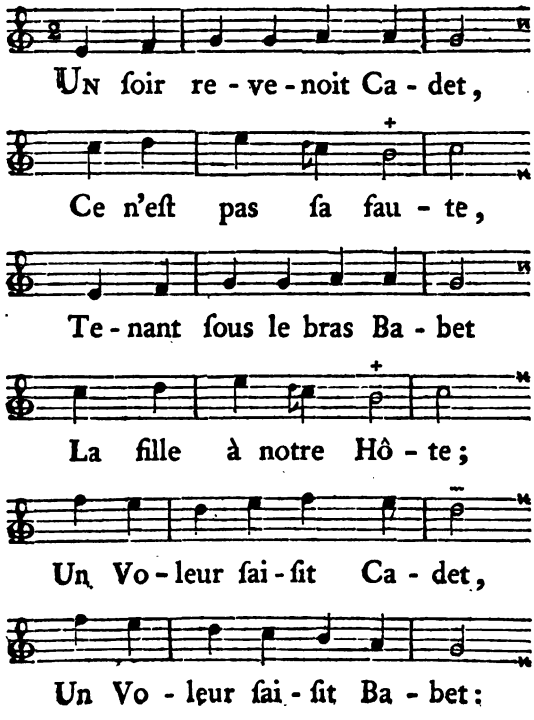
MON Amant eſt ſans richeſſes,
Mais il eſt plein de talens ;
Plus civil que ces eſpéces
Que l'on nomme des Galans,
Il m'fait... il m'fait...
Il m'fait tant de politeſſes,
Que je le trouve parfait.

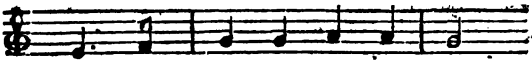
L'AMOUR promet, quand on s'aime,
Les plaiſirs & le bonheur :
Mon Amant dans ce ſyſtême
A bien affermi mon cœur.
Il m'met... il m'met...
Au comble du bonheur même.
L'Amour tient ce qu'il promet.

LXII.

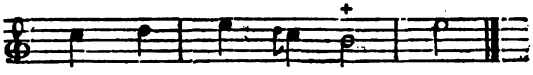
Du même.

Air : *Si le Roi vouloit m'donner.*





C'eſt bien la fau-te du Guet,



Ce n'eſt pas leur fau-te.

UN Voleur roſſoit Cadet,
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Un Voleur baiſoit Babet,
La fille à notre hôte.
Ça fit du mal à Cadet,
Ça fit plaiſir à Babet :
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

AH ! quels coups, diſoit Cadet !
Ce n'eſt pas ſa faute ;
Ah ! quel coup, diſoit Babet,
La fille à notre hôte !

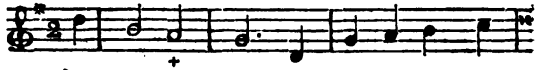
Je me meurs, diſoit Cadet:
Je me meurs, diſoit Babet:
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

Au Voleur, crioit Cadet,
Ce n'eſt pas ma faute.
Cher Voleur, diſoit Babet,
La fille à notre hôte!
Je n'y reviens plus, Babet;
Moi, j'y reviendrai, Cadet:
C'eſt bien la faute du Guet,
Ce n'eſt pas leur faute.

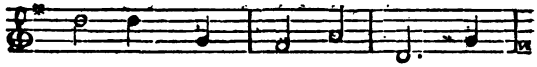
LXIII.

Du même.

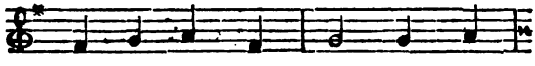
Air : *Nannon dormoit.*



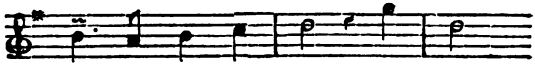
Au rendez-vous, Me voi-ci la pre -



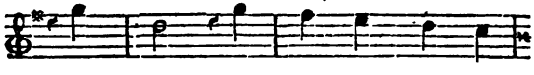
mie - re, Dit en cour-roux Zul -



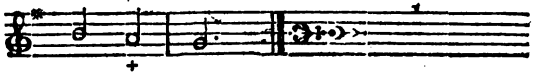
mis la mi - nau - die - re : Quoi !



dit - el - le, j'at - tends ? J'at-tends ?



J'at - tends ? Mais at - ten-drai-je en -



cor long-tems ?

AH ! vous voilà !
Je retiens ma colere...
Laiſſons cela,
Naſſès, parlons d'affaire;
Ne perdons point de tems:
J'attends, j'attends...
Mais attendrai-je encor long-tems ?

ZULMIS, pardon:
Mais qu'eſt-ce qui nous preſſe ?
Un moment donc,
Que l'on ſe reconnaiſſe...
Mais je n'ai pas le tems;
J'attends, j'attends...
Mais attendrai-je encor long-tems ?

VOUS m'excédez:
Quels airs inſoutenables !
Vos procédez,
Monſieur, ſont miſérables...
Encor quelques inſtans...
J'attends, j'attends,
Mais je n'attendrai pas long-tems.

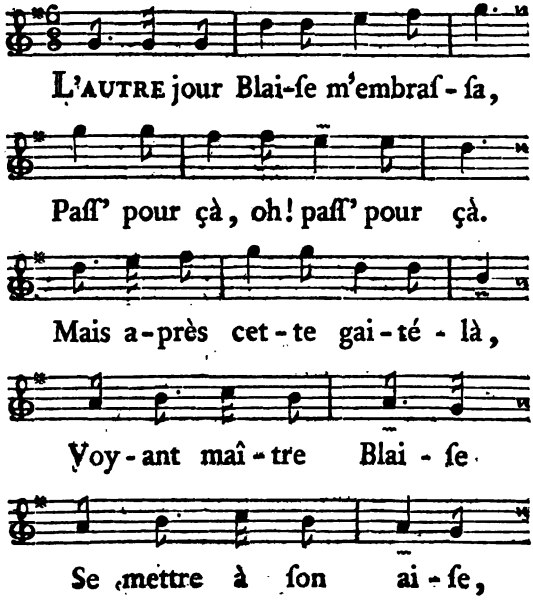
A vos Amis,
Pour une bagatelle,
Faut-il, Zulmis,
Aller chercher querelle!
Moi j'exige du tems;
J'attends, j'attends,
J'attends le retour du Printems.

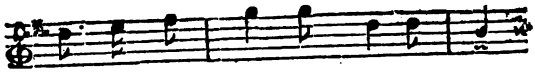
LXIV.

Ronde à danſer.

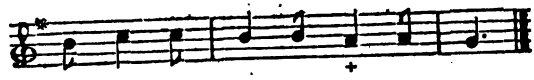
Du même.

Air : *V'là c'que c'eſt qu'd'aller au bois.*





Je lui dis, Compere, al-te - là:



Ah ! fort peu d'çà. Ah ! fort peu d'çà.

JE lui dis, Compere, alte-là,
Fort peu d'çà, Ah ! fort peu d'çà.
Mais à peine eus-je dit cela,
Que Blaiſe me bouche,
D'un baiſer, la bouche.
Je trouvai plaiſant ce tour-là.
Ah ! paſſ' pour çà. Ah ! paſſ' pour çà.

JE trouvai plaiſant ce tour-là.
Paſſ' pour çà. Ah ! paſſ' pour çà.
Mais à mes pieds il ſe jetta,
Et fait des demandes
De faveurs plus grandes,

Vous jugez comme on l'écouta.
Ah ! fort peu d'çà. Ah ! fort peu d'çà.

VOUS jugez comme on l'écouta.
Fort peu d'çà. Ah ! fort peu d'çà.
Mais, par un hazard, ce jour-là,
Ayant une entorſe,
Il me prit de force,
Malgré moi qui voulois bien çà.
Ah ! paſſ' pour çà. Ah ! paſſ' pour çà.

MALGRÉ moi qui voulois bien çà.
Paſſ' pour çà. Ah ! paſſ' pour çà.
Et tout d'un coup s'arrêta là.
Ah ! Blaiſe eſt tout comme,
Tout comme un autre homme;
Et je vois qu'il me donnera,
Ah ! fort peu d'çà. Ah ! fort peu d'çà.

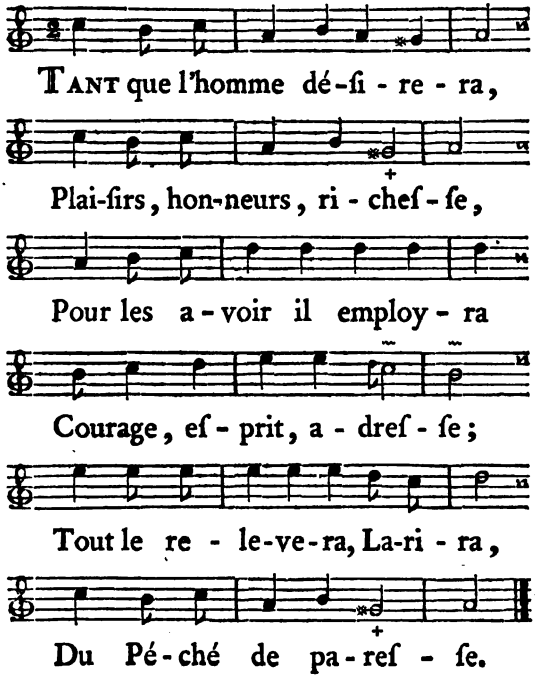
ET je vois qu'il me donnera
Fort peu d'çà. Ah ! fort peu d'çà.

Il faut joindre à cet Amant-là,
Lucas
Et Jerôme,
Colas
Et Guillaume,
Baſtien,
Julien,
Et cætera,
Et paſſ' pour çà. Et paſſ' pour çà.

LXV.

Du même.

Air : *A confeſſe m'en ſuis allé*
Au Curé de Pompone.



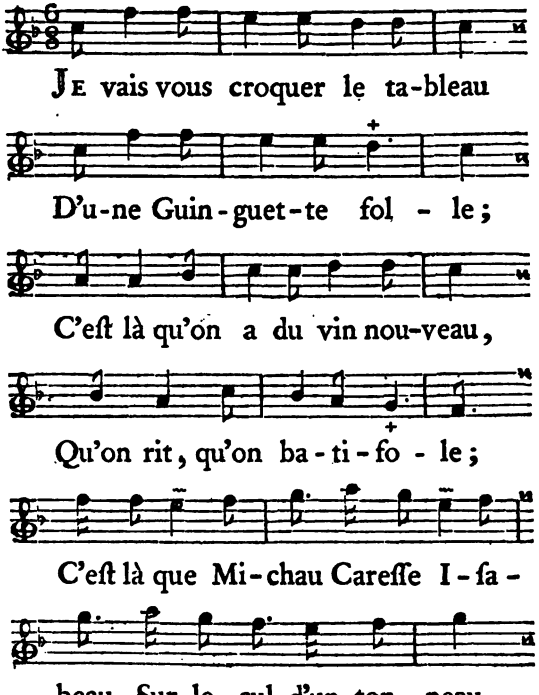
UNE indolente qui n'aura
Rien vu qui l'intéreſſe,
Quand ſon moment d'aimer viendra,
Le Dieu de la tendreſſe
Vous la relevera, &c.

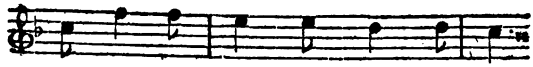
UN jeune Epoux qui ne dira
Qu'un mot de politeſſe;
Un Amant plus poli viendra,
Qui parlera ſans ceſſe.
Et le relevera, &c.

UNE Veuve qui comblera
D'un Amant la tendreſſe,
Et qui ſe tranquilliſera
Dans ces momens d'yvreſſe,
On la relevera
Larira,
Du Péché de pareſſe.

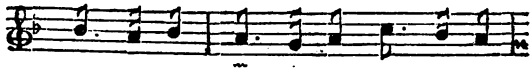
LXVI.

Du même.

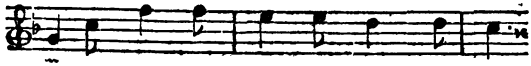

Je vais vous croquer le ta-bleau
D'u-ne Guin-guet-te fol - le;
C'eſt là qu'on a du vin nou-veau,
Qu'on rit, qu'on ba-ti-fo - le;
C'eſt là que Mi-chau Careſſe I-ſa-
beau, ſur le cul d'un ton-neau.



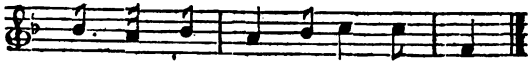
Eh ! ziſte, Eh ! zeſte, Eh ! point d'chagrin,



L'on s'y ri, l'on s'y ri, l'on s'y ri -



gole, Eh ! ziſte, Eh ! zeſte, Eh ! point d'chagrin,



L'on s'y ri - gole a-vec du vin.

L'ON danſe au ſon du tambourin,
L'on fait la capriole,
L'on s'y bat, l'on y prend au crin
Le brave qu'on enrôle ;
Puis l'on en revient
Au vin qui ſoutient,
A Catin qui vous tient...
Eh ! ziſte, Eh ! zeſte, &c.
L'on s'y rigole avec Catin.

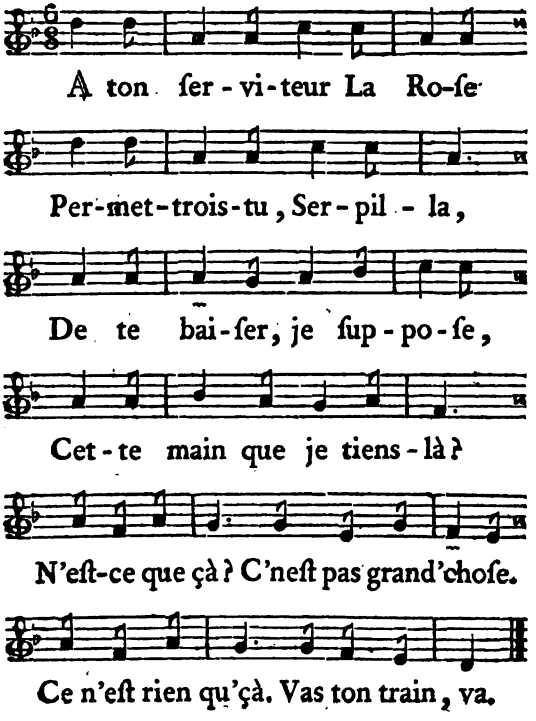
La nuit, eſt-on las de Catin,
L'on embraſſe Nicole,
Qu'on abandonne le matin
Pour Suzon, qu'on bricole;
Ou pour Jeanneton,
Ou pour Margotton,
Ou pour Manzell' Tonton.
Eh ! ziſte, &c.
L'on s'y rigole avec du vin.

Le vin fait revivre l'Amour,
Et lui rend la parole;
L'Amour altere, & tour à tour
L'on boit & l'on s'accole;
Quand l'Amour ſe taît,
Un vin qui vous plaît
Fait que l'Amour renaît.
Eh ! ziſte, &c.
L'on s'y rigole avec du vin.

Vous filles, de très-bonne foi,
Dans ma guinguette folle,
Faites-y des ſujets au Roi...
Coûtent-ils une obole ?
Quand vous en avez,
Ils ſont élevez
Chez... chez les Enfans trouvez.
Eh ! ziſte, &c.
L'on s'y rigole avec du vin.

LXVII.

Du même.



TA bouche, couleur de roſe,
Eſt jalouſe de cela,
Te fâcheras-tu, ſi j'oſe
Y prendre ce baiſer-là?
N'eſt-ce que çà, &c.

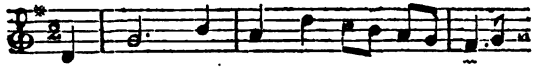
POUR ce coup-cy, je m'expoſe,
Au refus de Serpilla:
Souffriras-tu que La Roſe
Baiſe ces deux Jumeaux-là?
N'eſt-ce que çà, &c.

DANSEROIS-tu pour La Roſe
Aurois-tu s'te bonté-là?
Si tu veux danſer, diſpoſe
Du flageolet que voilà.
N'eſt-ce que ç'à?
C'n'eſt pas grand'choſe:
Ce n'eſt rien qu'çà,
Reſtons-en là.

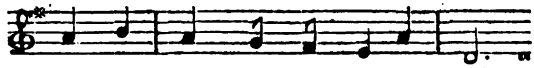
LXVIII.

Du même.

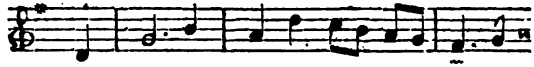
Air : *C'eſt un enfant.*



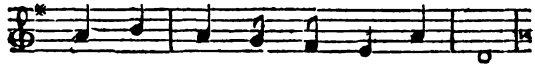
L'AMOUR, ſuivant ſa fan-tai-ſi-e



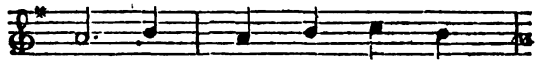
Ordonne & diſ-po-ſe de nous;



Ce Dieu per-met la ja-lou-ſi-e;

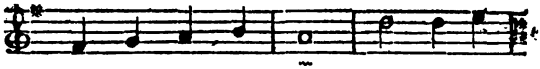


Et ce Dieu pu-nit les ja-loux.



Ah! pour l'or-di-nai-re

L'Amour ne ſçait guere Ce qu'il per-



met, ce qu'il dé-fend : C'eſt un En -

fant, C'eſt un En - fant.

Un jour ce Dieu veut qu'on ſoit tendre,
Et donne tout au ſentiment ;
Un autre jour, il fait entendre
Que c'eſt s'y prendre, gauchement.
Ah ! pour, &c.

L'Amour veut que l'on ſoit modeſte ;
Il permet d'être avantageux.
Souvent, il s'offenſe d'un geſte ;
Un geſte ſouvent rend heureux.
Ah ! pour, &c.

LXIX.

DE M. D. Q. (1)

Air : *Babet, m'a ſçu charmer*, noté pag. 17.

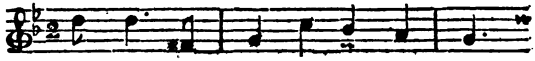
Si tu veux imiter,
AGATHE, (2) ta Patrone,
Il faut te contenter,
Comme elle, d'être bonne.
Joins, à ſa douceur,
Cette aimable humeur
Que la vertu reſpire.
Mais ne ſois ſainte de long-tems ;
Et, pour qu'on te fête céans,
Garde-toi bien d'être à trente ans
Ni Vierge, ni Martyre,
Ni Vierge, ni Martyre.

(1) Auteur du *Mémoire hiſtorique*, qui eſt à la tête de ce Recueil.

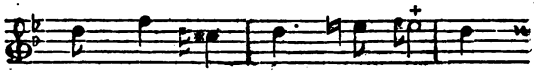
(2) Nom formé du Grec *Agathos*, qui, dans ſa ſignification, réunit les idées de bonté, de douceur, de vertu. C'eſt le nom d'une Vierge de Catane en Sicile, qui fut martyriſée pour la foi, ſous l'Empereur Dèce, vers l'an 251.

LXX.

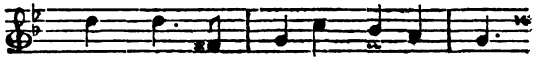
De M. de la Place. (1)



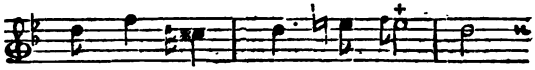
A-mi, tel eſt no-tre Deſ-tin :



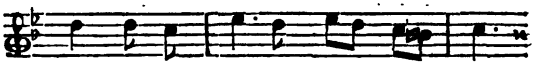
Tout paſ-ſe dans la vi-e.



Quand je quit-tai le Dieu du vin,

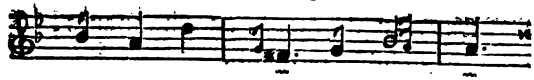


Je brû-lai pour Sil-vi-e.

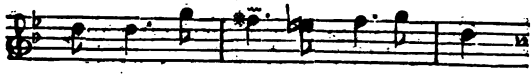


Les Mu-ſes même, trop ſou-vent

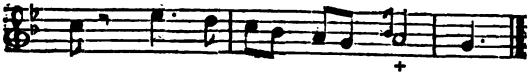
(1) Auteur du *Théâtre Anglois*, de pluſieurs Tragédies, du Roman de *Tom-Jones*, & chargé du Mercure de France.



Ont re-çû mon hom-ma-ge.



Je les re-dou-te mainte-nant



Mais, en ſuis-je plus ſa-ge ?

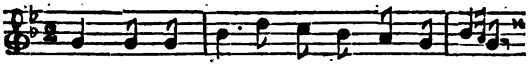
Tu te trompes, ſi tu le crois ;
Et la ſageſſe auſtere,
Vainement fait parler des droits
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
Il eſt jeune à tout âge,
Interdiſez-lui le deſir ;
Quel ſera ſon uſage ?

ESPOIR de ſuccès & d'honneurs,
Séduiſante manie,
Phoſphores brillans & trompeurs,
Laiſſez en paix ma vie :
Contre vous je combats en vain,
Quand la Gloire vous guide
Mais, plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.

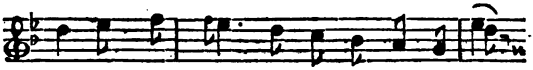
FROID & redoutable poiſon
D'un cœur tendre & ſenſible,
Tyran, qu'on appelle Raiſon ;
Que ton joug eſt pénible !
Lorſque ſous la loi des deſirs
Je béniſſois mes chaînes ;
Je ne comptois que mes plaiſirs
Tu calcules mes peines.

LXXI.

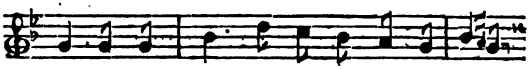
Du même.



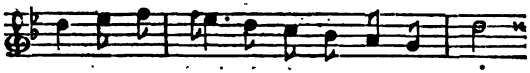
TRISTES regrets ſortez de ma penſé-e



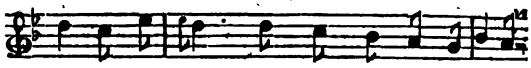
Tout me l'apprend, j'ai perdu mon a-mi!



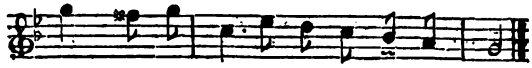
Co-lin m'aimoit, Colin m'a délaiſſé-e



Raiſon me dit de l'oubli-er auſ-ſi;



Plus je l'aimois, plus mon ame eſt bleſſée



Mais, qui jamais me plaira comme lui!

TOUS nos Bergers, empreſſés à me plaire,
S'offrent ſans ceſſe à calmer mon ennui;
Je puis ravir Licidas à Glicére,
Le beau Cléon pour moi s'eſt attendri;
Contre un ingrat, tout aigrit ma colere.
Mais, qui jamais me plaira comme lui?

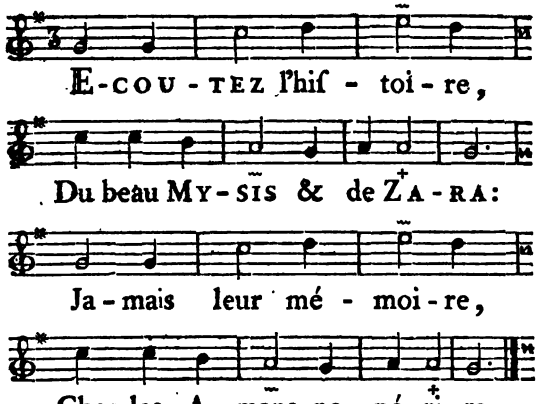
LE grave Orgon, l'oracle du Village
De mes parens a mandié l'appui.
Le fier Hylas, ſi riche & ſi volage,
Semble pour moi ſe fixer aujourd'hui:
L'ingrat Colin n'eſt ni riche ni ſage.
Mais, qui jamais me plaira comme lui?

PARMI les pleurs, l'eſpoir & les allarmes,
Mon foible cœur laſſé d'avoir langui;
Pour le combattre eſſaya d'autres armes,
Dont en ſecret ce cœur même a gémi;
Du changement on vante envain les charmes
Jamais Amant ne m'a plû comme lui.

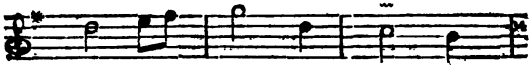
LXXII.

De M. le C. de B***.

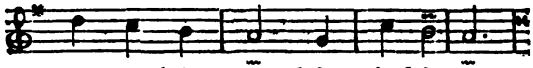
ROMANCE. (1)



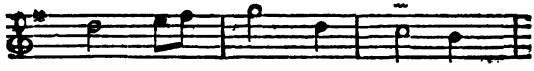
(1) La Romance nous vient des Eſpagnols. Le caracters qui la diſtingue n'eſt pas ſeulement la galanterie qu'elle tient de ſes Inventeurs. Selon M. de Moncrif qui peut ſervir de modele en ce genre, » Il faut qu'il y ait une action » touchante & que le ſtile en ſoit naif. C'eſt ce qu'ont négligé, dit-il, pluſieurs bons Auteurs. Ils ont écrit leurs » Chanſons en ſtile d'Ode, & c'eſt ôter à la Romance ſon » mérite principal. » On s'abſtient à regret d'inſérer ici la Romance *des Conſtantes Amours d'Alix & d'Alexis*, l'une



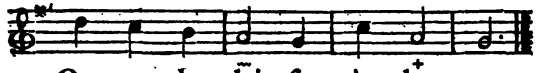
Ve - nez tous m'en - ten - dre,



Vous que l'A - mour daigne inſpi - rer ;



Quand on eſt bien ten - dre



On a du plai - ſir à pleu - rer.

L'AMOUR, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux ;
Il formoit leur danſe
Et préſidoit à tous leurs jeux :
Mais ce badinage,
Ne ſervoit qu'à les enflammer ;
Au matin de l'âge,
Tous deux déjà ſavoient aimer.

---

des meilleures que nous ayons, & quelques autres qui, comme celle-là, n'ont que le défaut d'être trop longues, pour un Recueil de cette nature.

L'ARDENTE jeuneſſe,
Eſt l'âge brillant des amours ;
La plus douce yvreſſe,
Marqua le printems de leurs jours,
Leur ame ravie,
Se confondoit à tout moment ;
Et toute leur vie,
N'étoit plus qu'un enchantement.

DE rians menſonges
Les amuſoient dans leur ſommeil.
Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le réveil :
La naiſſante Aurore,
Voyoit ZARA près de MYSIS ;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

VOILA cette plaine,
Où le matin ZARA chantoit;
Voilà la fontaine,
Où le ſoir MYSIS l'attendoit.
Ce bocage ſombre
Vît naître leurs premiers ſoupirs;
Ce bois, ſous ſon ombre,
Cacha leurs innocens plaiſirs.

QUI pouvoit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau?
L'Amour qui ſoupire,
Va donc éteindre ſon flambeau.
Hélas! l'Hymenée
Alloit bientôt les couronner.
Heure fortunée
Que vous êtes lente à ſonner.

C'ÉTOIT donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour;
Que MYSIS s'éveille,
Avec lui s'éveille l'Amour;
Le Ciel ſans nuage,
Etoit mille fois plus ſerein;
Amour quel préſage
Peut déſormais être certain.

AU fond d'un bocage,
ZARA devoit trouver MYSIS:
La belle, peu ſage,
L'avoit dit au berger THARSIS;
Par une impoſture,
Il ſurprit ce ſecret fatal;
Cet ami parjure,
De MYSIS étoit le rival.

POUR mieux la ſurprendre,
THARSIS dans le bois ſe cacha.
La belle trop tendre,
Crut voir MYSIS & s'approcha.
Le ſoleil à peine,
Répandoit un peu de clarté;
Et l'ombre incertaine,
Aidoit à la témérité.

C'EST donc vous, dit-elle,
Vous, mon Amant, dès le berceau
Ma flamme fidelle,
M'animera juſqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y ſuivre,
Rien ne pourra nous ſéparer;
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

BERGERE inſenſée,
MYSIS t'écoute avec horreur;
Son ame offenſée,
Se livre entiere à la fureur.
Un trait vole & frappe,
Quel cri ſuit ce trait inhumain!
Dieux! THARSIS s'échappe,
Et ZARA ſent percer ſon ſein.

C'EST toi qui me tue!
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue,
T'aime juſque dans ton erreur.
Conſerve la vie,
Hélas! je la perds ſans retour;
Tu me l'as ravie,
Mais c'eſt la faute de l'Amour,

D'UNE voix mourante,
ZARA fait ainſi ſes adieux :
Et ſon ame errante
N'anime plus que ſes beaux yeux.
O ! douleur mortelle
MYSIS ſe frappe au même inſtant ;
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

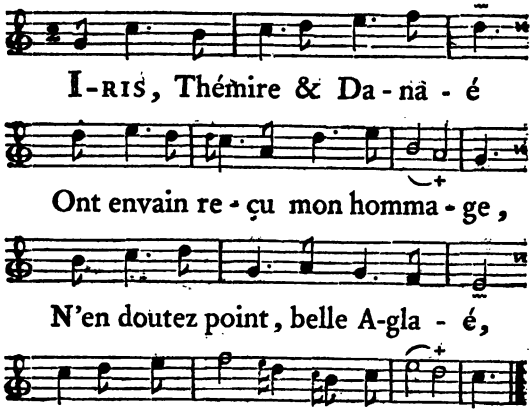
UN tombeau s'éléve ;
Les Graces le couvre de fleurs ;
L'Amour qui l'achéve,
En partant l'arroſe de pleurs.
Ils ſont donc enſemble,
Ces Bergers, ces Amans parfaits ?
Une Urne raſſemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

BERGERES fidelles,
Témoins du ſort de ces Bergers;
Plus vous êtes belles,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux.
L'Amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

LXXIII.

Du même.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*



IRIS parle ſi tendrement,
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre,
Que je croyois même en l'aimant
Vous voir, vous parler, vous entendre.

UN ſourire engageant & doux
M'enflamma bientôt pour Thémire,
J'ignorois qu'un autre que vous,
Pût auſſi finement ſourire.

DANAÉ s'offrit dans le bain;
Qu'on eſt aveugle quand on aime!
Aux lys répandus ſur ſon ſein
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

AUSSI dans les plus doux plaiſirs
Je cédois à vos ſeules armes,
Mon cœur ne formoit de deſirs
Que par l'image de vos charmes.

LXXIV.

Du même.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur*, noté pag. 96.

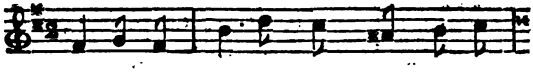
Le Plaiſir couronné de fleurs
Vient voler ſur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphiſe où tu n'eſt pas,
Pourroit-il nous ſéduire !
Il a beſoin de tes appas,
Pour fonder ſon empire.

Vien reveiller ſous cet ormeau
L'eſprit & la ſaillie ;
On t'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la folie.
Le Champagne eſt prêt à partir,
Dans ſa priſon il fume,
Impatient de te couvrir
De ſa brillante écume.

Sçais-tu pourquoi ce Vin charmant,
Lorſque ta main l'agite,
Comme un éclair étincellant,
Vole & ſe précipite?
Bacchus envain dans ſon flacon
Retient l'Amour rebelle;
L'Amour ſort toujours de priſon,
Sous la main d'une Belle.

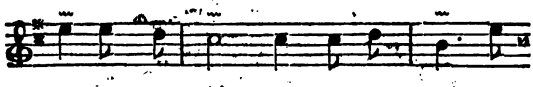
LXXV.

Du même.

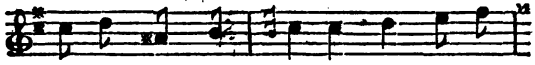


Le connois-tu ma chere E-lé-o-

no-re, Ce tendre En-fant qui te



ſuit en tout lieu ? Ce foible enfant, qui



ſeroit tel en-co-re, Si tes re-

gards n'en avoient fait un Dieu.

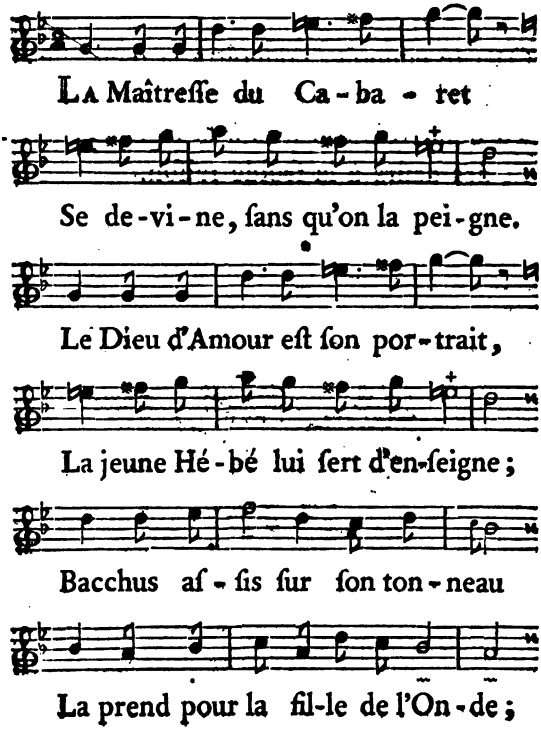
C'EST par ta voix qu'il étend ſon empire,
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas;
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſur les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.

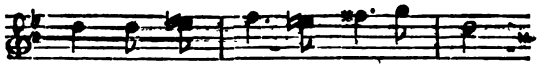
QUI te connoît, connoîtra la tendreſſe,
Qui voit tes yeux en boira le poiſon:
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

LXXVI.

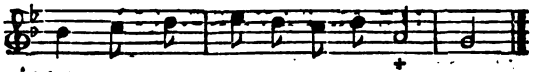
Du même.

Air : *Bouchez Naïades, vos fontaines.*





Même en ne ver-ſant que de l'eau,



Elle a l'art d'en-i-vrer le mon-de.

LXXVII.

DE M. FAVART. (1)

Air : *Menuet d'Exaudet*, noté pag. 280. *Tome I.*

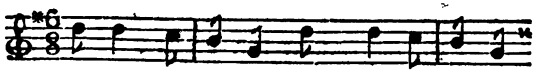
SANS humeur,
Sans aigreur,
La Critique
Sçait relever les défauts ;
Le ſel de ſes bons mots
Reveille, ſans qu'il pique.
L'enjouement,
L'agrément
Eſt ſon ſtyle.
Corrigez en amuſant,
Et ſoyez moins plaiſant
Qu'utile.

(1) Auteur de *la Chercheuſe d'Eſprit*, le Chef-d'œuvre de l'Opera-Comique, des *trois Sultanes*, de *l'Anglois à Bordeaux* & d'un grand nombre d'autres Ouvrages dramatiques. Il a dans ſes Couplets une maniere qui lui eſt propre ; toutes ſes compoſitions ont de la fineſſe, de la délicateſſe & de la naïveté. C'eſt le Poëte du ſentiment & des Graces.

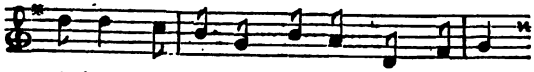
Que le trait de l'Epigramme
Frappe l'eſprit, jamais l'ame.
Epargnez:
Eloignez
La Satyre.
Zoïle vain & mocqueur,
En dégradant ſon cœur,
Fait rire.
Un Cenſeur
Sans noirceur
Encourage,
S'intéreſſe à nos progrès,
Ne critique jamais,
Que pour notre avantage.
Son ſecours
Eſt toujours
Néceſſaire;
Et l'éclat de ſon flambeau
Loin d'offuſquer le beau
L'éclaire.

LXXVIII.

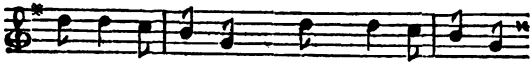
Du même.



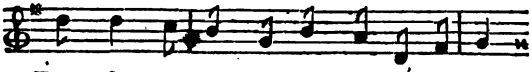
TOUTES les Meres, Toujours ſé-vè-res,



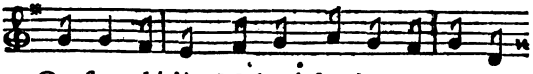
A leurs Fil-let-tes dé-fendent d'aimer.



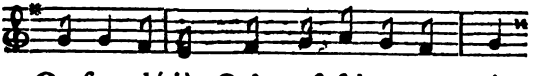
Vai-ne dé-fen-ſe, Quand dès l'enfance,



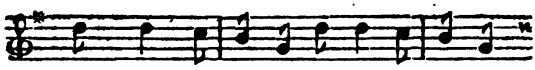
D'un feu naiſſant, On ſe ſent enflammer;



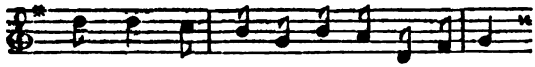
On ſent dé-jà, Malgré ſon in-nocen-ce,



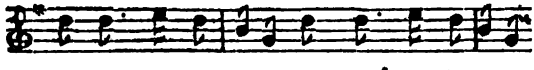
On ſent dé-jà, Qu'on eſt fai-te pour çà.



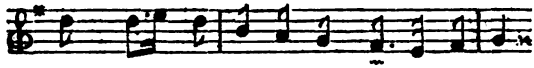
LORSQU'ON ar-range U-ne fon-tan-ge,



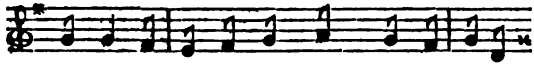
Prend-on pour ſoi toutes ces peines-là ?



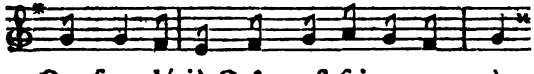
Quand on nous admire, On nous fait ſourire,



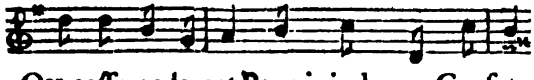
Qui cherche à plaire, Bientôt ai-me-ra,



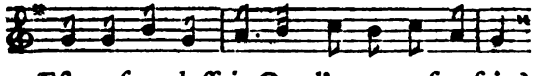
On ſent déjà Que le cœur nous inſpire,



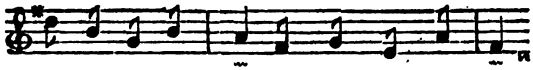
On ſent dé-jà Qu'on eſt fai-te pour çà.



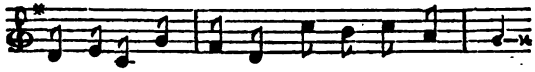
ON caſſe un la-cet Pour joindre un Corſet,



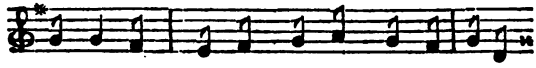
Eſt-ce ſans deſſein Que l'on pare ſon ſein?



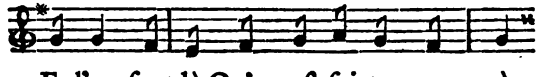
Quel ſecret pouvoir, Le fait donc mouvoir?



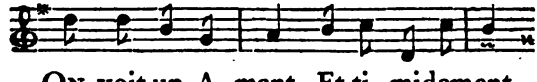
Pour le laiſſer voir On tortille un mouchoir.



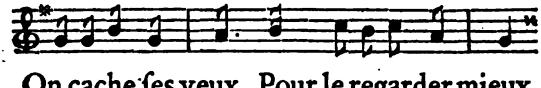
A tout moment on ſoupire, On de-ſi-re,



Et l'on ſent là Qu'on eſt fai-te pour çà.

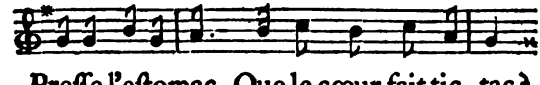


On voit un A-mant, Et ti-midement,

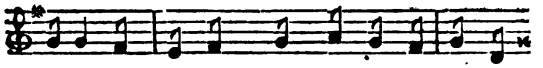


On cache ſes yeux, Pour le regarder mieux.

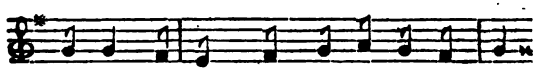
D'où naît ce plaiſir? D'où vient qu'un ſoupir



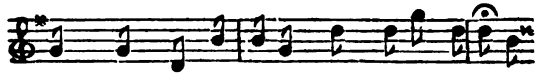
Preſſe l'eſtomac, Que le cœur fait tic, tac?



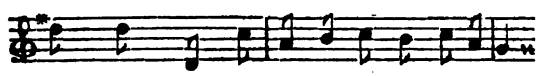
On devient tendre, Peut-on s'en défendre?



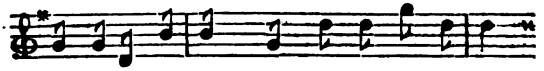
On ſent par là, Qu'on eſt fai-te pour çà.



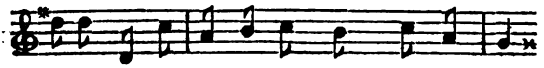
LORSQU'IL peint la flâme Dont brûle ſon ame,



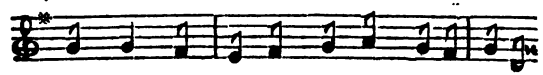
On tremble, on rougit, On a l'air interdit;



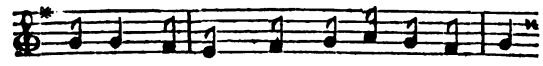
Juſqu'à la pudeur, Tout trahit notre cœur,



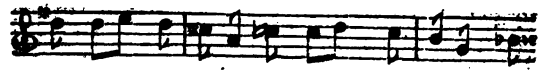
Rougit-on hélas! De ce qu'on n'entend pas?



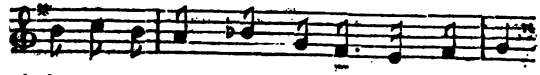
L'Amant nous preſſe, Sa peine inté-reſſe,



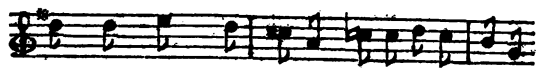
On ſent par là, Qu'on eſt faite pour çà.



La bonne A-mi-e Eſt moins ché-ri-e, Que

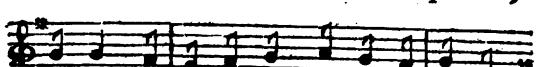


le jeune Amant Qu'on n'a vu qu'un moment;

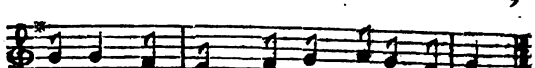


Dès qu'il croit nous plaire, Il eſt téméraire,

Et puis on ex-cu-ſe l'au-da-ce qu'il a,



Et puis, & puis notre trouble Redouble,



Et puis on aime, & tout finit par là.

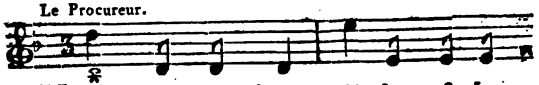
LXXIX.

Du même.

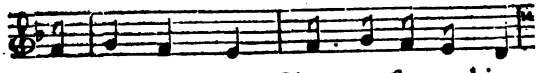
DIALOGUE

Entre un Procureur & ſa Femme.

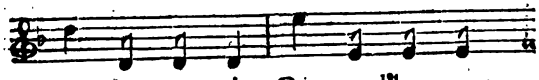
Le Procureur.



NON, non, ma femme il n'en eſt rien,

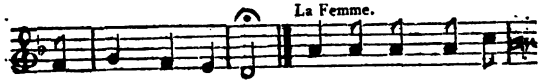


Non, non, mon grand Clerc penſe trop bien:

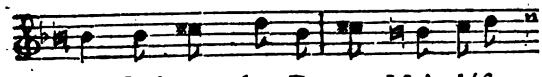


Je le connois Garçon d'honneur,

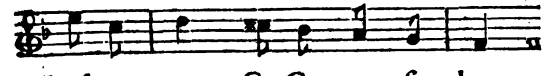
La Femme.



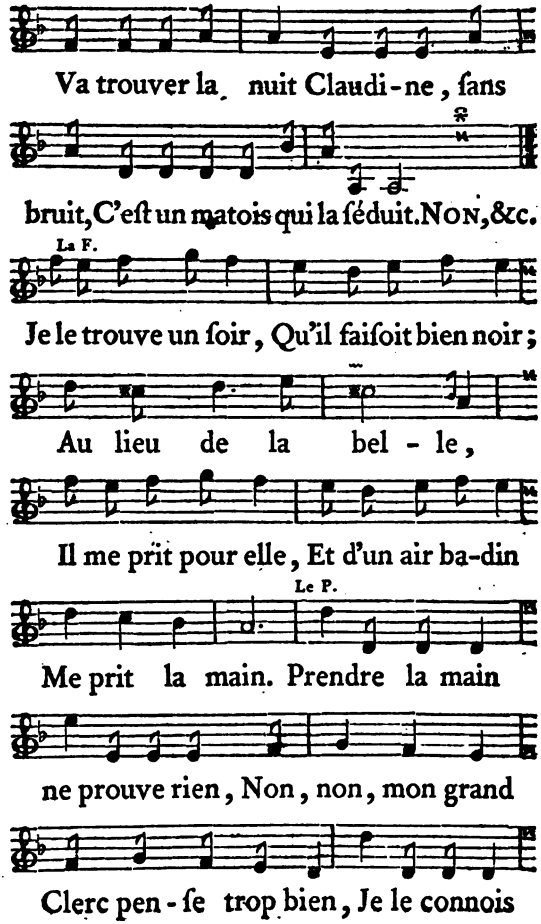
Et point ſuborneur. Je l'ai crû comme

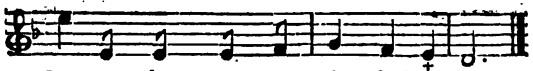


vous, Oui mon cher Epoux, Mais déſa-



buſons-nous; Ce Garçon ſi doux

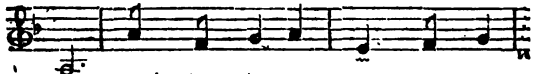

Va trouver la nuit Claudi-ne, ſans
bruit, C'eſt un matois qui la ſéduit. NON, &c.
La F.
Je le trouve un ſoir, Qu'il faiſoit bien noir;
Au lieu de la bel - le,
Il me prit pour elle, Et d'un air ba-din
Le P.
Me prit la main. Prendre la main
ne prouve rien, Non, non, mon grand
Clerc pen - ſe trop bien, Je le connois



Garçon d'honneur, Et point ſu-borneur.

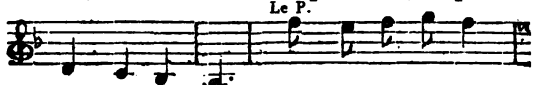
La F.

Il veut entre-prendre ; Mais je ne dis



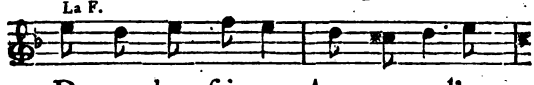
mot, Pour mieux le ſurprendre, Et pour

Le P.

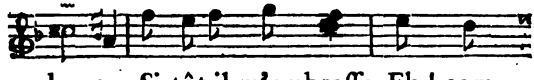


le rendre ſot. Qu'entreprit-il donc ?

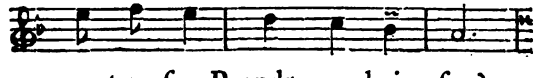
La F.



De ce bon fripon Ap-prenez l'au -

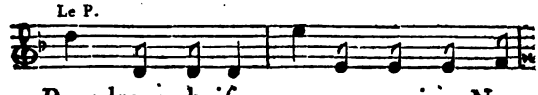


da-ce : Si-tôt il m'embraſſe. Eh ! com -

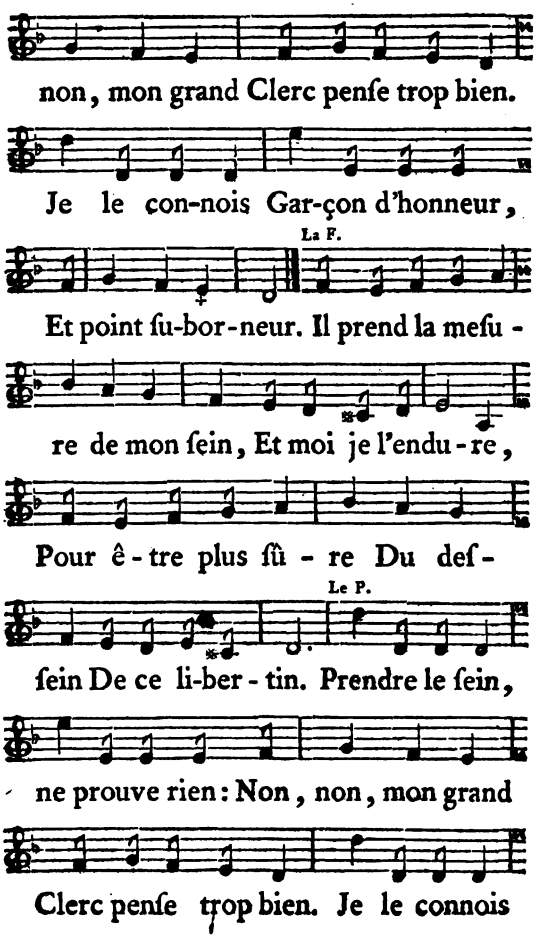


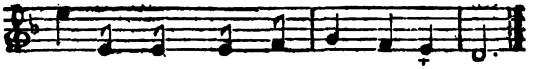
ment o-ſer Prendre un bai-ſer ?

Le P.



Prendre un baiſer, ne prouve rien : Non,

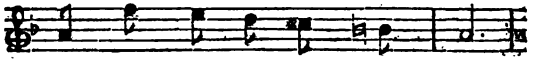

non, mon grand Clerc penſe trop bien.
Je le con-nois Gar-çon d'honneur,
La F.
Et point ſu-bor-neur. Il prend la meſu -
re de mon ſein, Et moi je l'endu-re,
Pour ê-tre plus ſû - re Du deſ-
Le P.
ſein De ce li-ber - tin. Prendre le ſein,
ne prouve rien: Non, non, mon grand
Clerc penſe trop bien. Je le connois



Garçon d'honneur, Et point ſu-borneur.

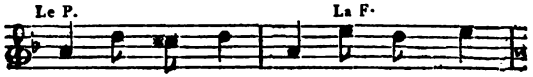
La F.

Ce per-ſon-na-ge Eſt ſi ſa-



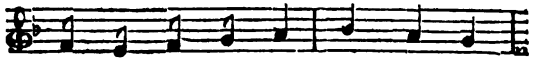
ge, Qu'il colle un bai-ſer là.

Le P. La F.

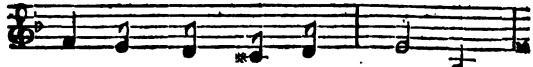


C'eſt ba-di-na-ge. Ba-di-nage?

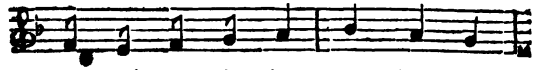
Eh! non rien moins que ce-là.



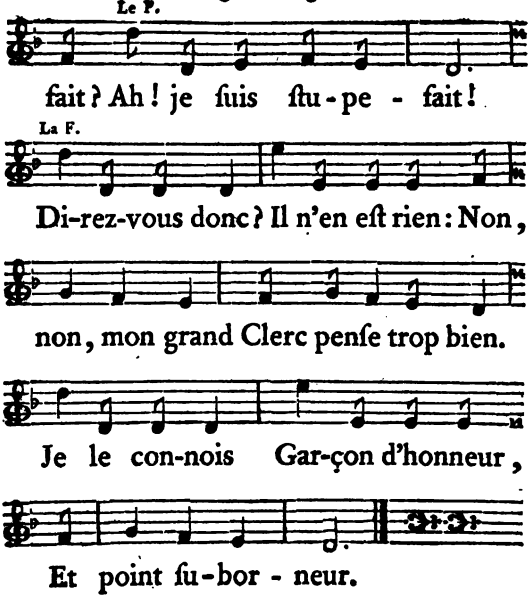
Faut-il que j'a-jou-te, Qu'en ef-



fet Il cher-che la rou-te,

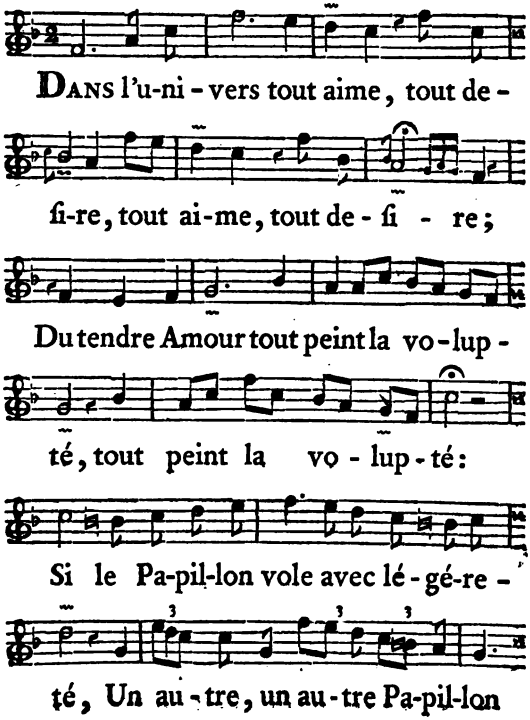


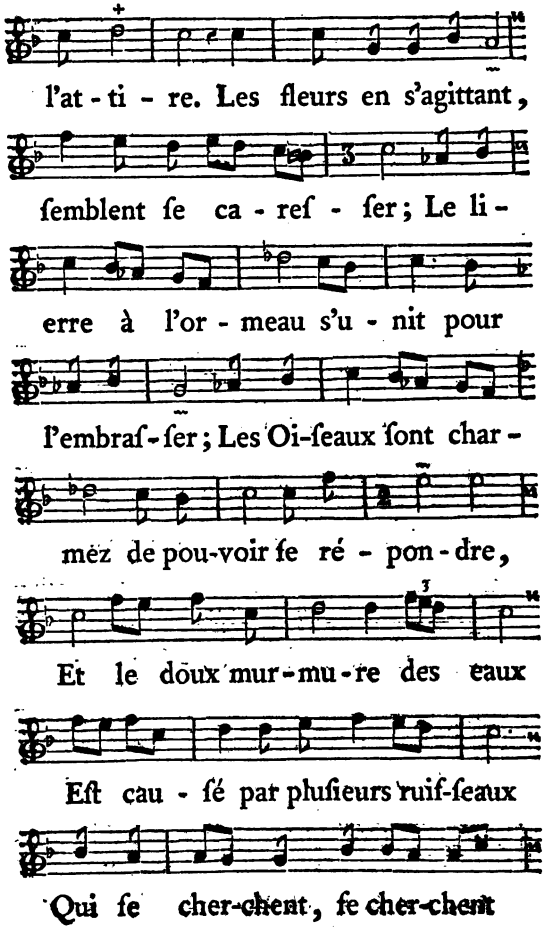
Et m'ô-te de dou-te Tout à

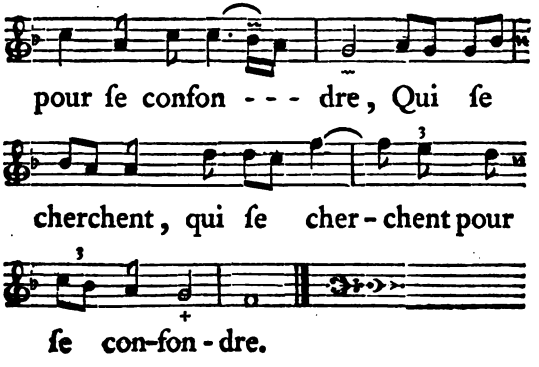

Le P.
fait ? Ah ! je ſuis ſtu-pe - fait !
La F.
Di-rez-vous donc ? Il n'en eſt rien : Non,
non, mon grand Clerc penſe trop bien.
Je le con-nois Gar-çon d'honneur,
Et point ſu-bor - neur.

LXXX.

Du même.

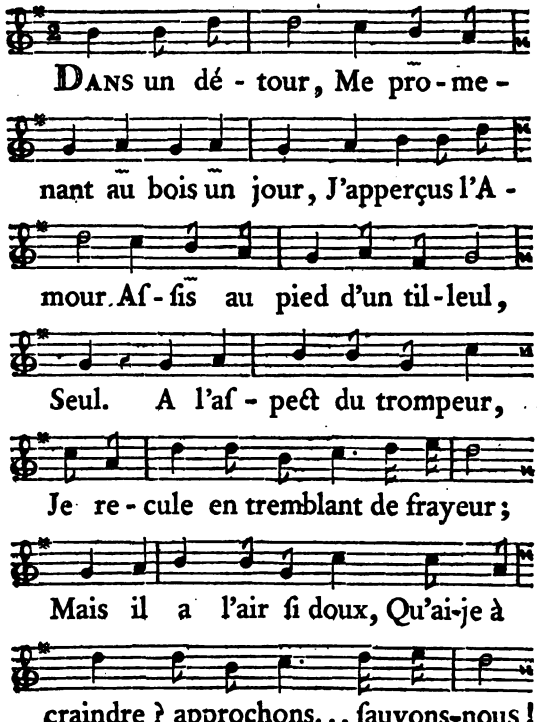

DANS l'u-ni - vers tout aime, tout de -
fi-re, tout ai-me, tout de - fi - re;
Du tendre Amour tout peint la vo - lup -
té, tout peint la vo - lup - té:
Si le Pa-pil-lon vole avec lé - gé-re -
té, Un au - tre, un au - tre Pa-pil-lon

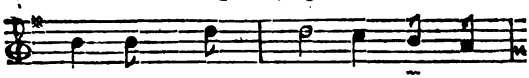

l'at - ti - re. Les fleurs en s'agittant,
ſemblent ſe ca - reſ - ſer; Le li -
erre à l'or - meau s'u - nit pour
l'embraſ - ſer; Les Oi-ſeaux ſont char -
mez de pou-voir ſe ré - pon - dre,
Et le doux mur - mu - re des eaux
Eſt cau - ſé par pluſieurs ruiſ-ſeaux
Qui ſe cher-chent, ſe cher-chent


pour ſe confon - - - dre, Qui ſe
cherchent, qui ſe cher-chent pour
ſe con-fon-dre.

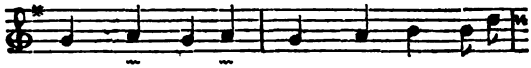
LXXXI.

Du même.

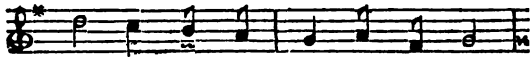




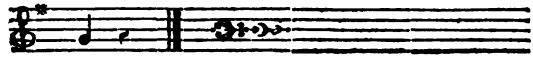
O ſort heu - reux ! Le traî - tre



dort, tout ſert mes vœux ; Ses yeux dange-



reux Sont couverts d'un voile é - pais...



Paix...

POUR lui prendre ſes traits,
Dans ces lieux tenons-nous aux aguets.
Eſſayons ſi par là
Je pourrai... doucement... les voilà.
Ne tardons pas,
Pour l'enchaîner formons des lacs :
Mais que fais-je, hélas !
S'il s'éveilloit ? ... Non, il dort,
Fort.

RASSURONS nos eſprits,
Serrons-le, dans ces nœuds il eſt pris.
Le cruel auſſi-tôt
Fait un cri, ſe reveille en ſurſaut.
Tyran des cœurs,
Reçois le prix de tes rigueurs.
Je ris de tes pleurs,
Dans mes liens,
Je te tiens
Viens.

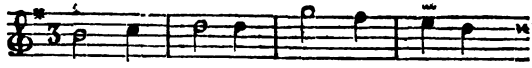
IL répond en ces mots:
Ecoutez mes ſoupirs, mes ſanglots.
Je ſuivrai votre loi,
Je vous jure un reſpect... lâchez-moi.
Tu me promets
De ne troubler, jamais, jamais,
La tranquille paix,
Dont juſqu'ici
J'ai joui?
Oui.

POURQUOI faire captif
Un Enfant qui paroît ſi naïf?
Je le fais trop ſouffrir:
Délions, je me ſens attendrir.
Tu m'as lâché,
Me dit l'Amour d'un air touché,
Et d'un trait caché
L'ingrat hélas!
Me perça
Ah!

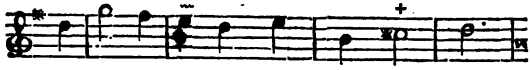
TOUT mon ſang ſe troubla,
Le perfide en riant s'envola.
Je me ſens pénétrer
D'une ardeur... Et ne puis reſpirer.
Voilà comment
L'Amour content
Tient ſon ſerment.
Ah! Dieux! quel tourment!
Ainſi que lui tout Amant
Ment.

LXXXII.

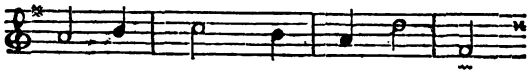
Du même.



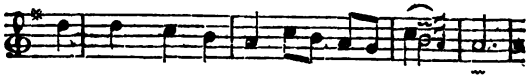
Vois, à l'ombre de ce tremble,



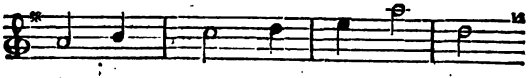
Vo-ler enſemble Deux Pa-pil-lons:



Ils for-moient deux tour-bil-lons,



L'Amour en un ſeul les raſ-ſem-ble.

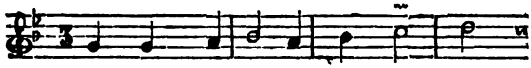


A nos cœurs, dans ce ſé-jour,

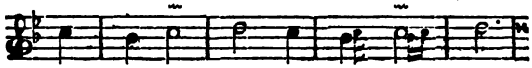
Tout peint l'amour, Tout n'eſt qu'amour.

LXXXIII.

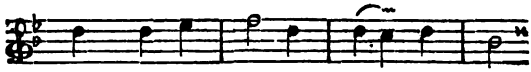
Du même.



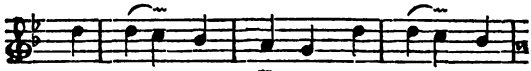
ANNETTE, à l'â-ge de quinze ans,



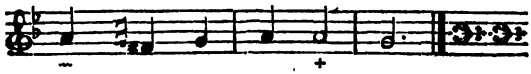
Eſt une i - ma - ge du prin-tems:



C'eſt l'Au-ro - re d'un beau ma - tin,



Qui ne veut naître, Et ne pa -



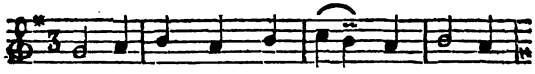
roî - tre Que pour Lu - bin.

Son tein, bruni par le Soleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil:
Blancheur de Lys eſt ſur ſon ſein,
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

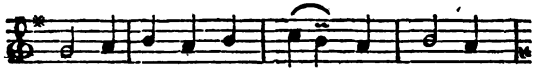
Sa bouche appelle le baiſer,
Son regard dit qu'on peut oſer.
Mais tout autre oſeroit envain:
C'eſt une Roſe,
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

LXXXIV.

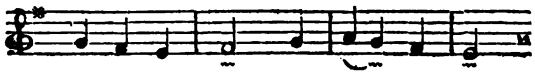
Du même.



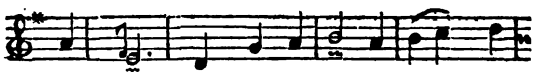
On dépeint l'Amour dans l'en-fan-ce,



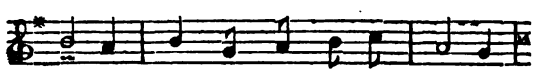
Il en a tou-te l'in-conſ-tan-ce ;



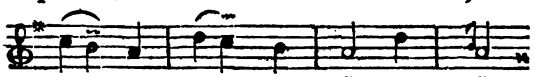
Auſ-ſi-tôt qu'il voit un bi-jou,



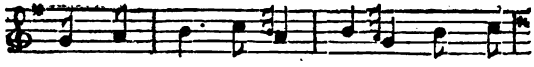
Jou, jou, Pour l'obte-nir, il pleure, il



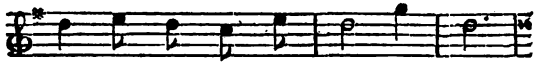
preſſe ; Par ſes cris redou-blés, il



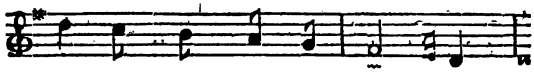
fait ſi bien qu'il l'a, Ah ! ah !



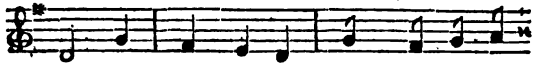
Mais d'a-bord il le laiſſe, Dès qu'il



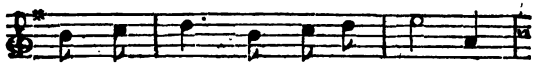
voit un au-tre joy-au. Oh! oh!



Ce der-nier l'in-té-reſ-ſe.



Oui toujours en a-mour, l'objet le

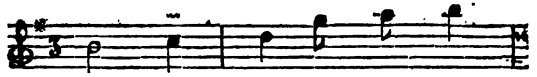


plus nou-veau Paſſe ai-ſé-ment pour

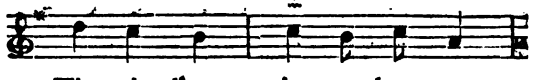
le plus beau.

LXXXV.

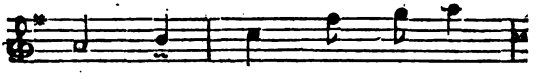
Du même.



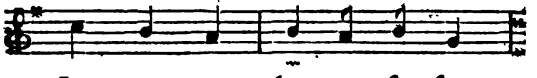
DANS un ſon-ge flat-teur,



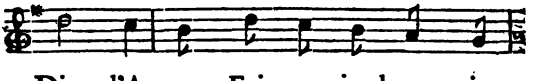
Tir-cis d'un air en-chan-teur,



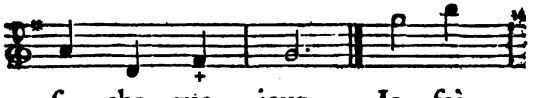
Vint deux fois m'em-braſ-ſer:



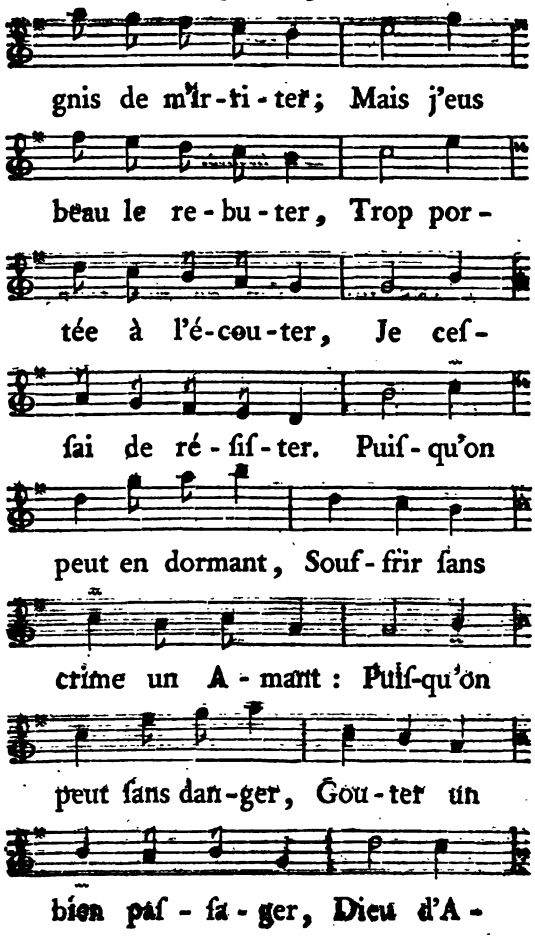
Je ne pus le re-fu-ſer.

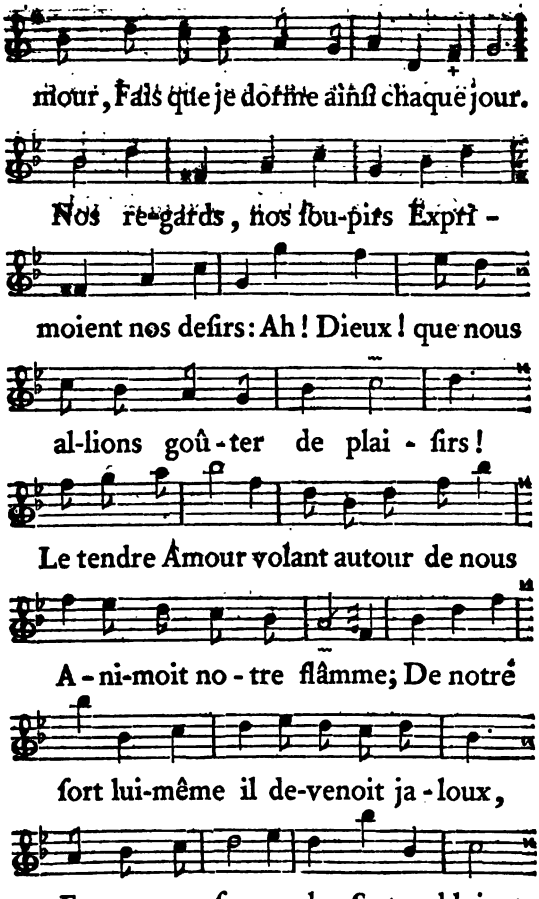


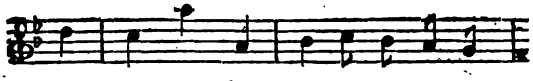
Dieu d'Amour, Fais que je dorme ain-



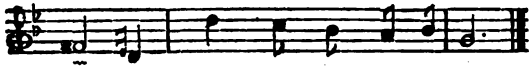
ſi cha-que jour. Je fei-


gnis de mir-ri-ter; Mais j'eus
beau le re-bu-ter, Trop por-
tée à l'é-cou-ter, Je ceſ-
ſai de ré-ſiſ-ter. Puiſ-qu'on
peut en dormant, Souf-frir ſans
crime un A-mant : Puiſ-qu'on
peut ſans dan-ger, Gou-ter un
bien paſ-ſa-ger, Dieu d'A-


mour, J'dis que je dorme ainſi chaque jour.
Nos re-gards, nos ſou-pirs Expri-
moient nos deſirs: Ah! Dieux! que nous
al-lions goû-ter de plai-ſirs!
Le tendre Amour volant autour de nous
A-ni-moit no-tre flâmme; De notre
ſort lui-même il de-venoit ja-loux,
Et mes yeux ſur ce-la Se troubloient



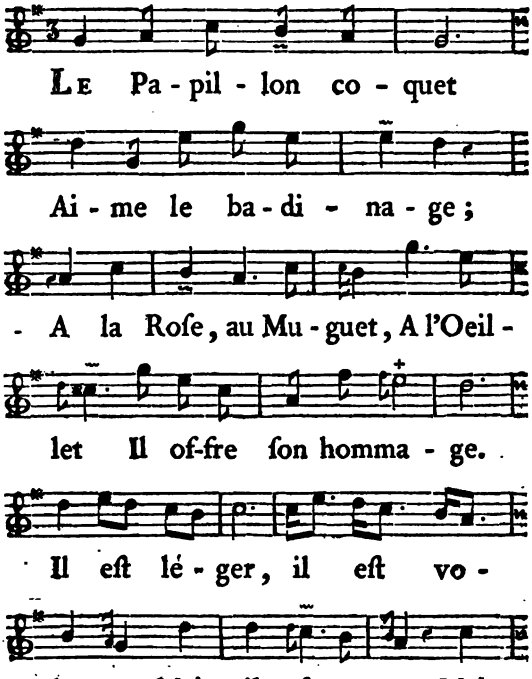
dé - jà, Et j'al - lois enfin rendre



l'a - me, Quand le Coq m'éveil-la.

LXXXVI.

Du même.



il eſt mu - et, il eſt mu-et.
Vous qui le pre-nez pour mo-de-le,
I - mi - tez-le dans ce por-trait;
A-mans, pour l'honneur d'une bel-le,
Gardez tou-jours, gardez bien le ſe -
cret, chut, chut, le ſecret. On excuſe un
in-fi - de-le, Et jamais un in-diſ -
cret, Et jamais un in-diſ-cret.

LXXXVII.

Du même.

Air : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux*, noté pag. 25.

Est-il de plus douces odeurs !
D'où vient que je ſoupire ?
L'Amour s'eſt niché dans ces fleurs,
C'eſt lui que j'y reſpire.
Le beau bouquet !... Mais quelle ardeur !
Je me ſens tout de braiſe :
C'eſt qu'il étoit contre le cœur
De ma chere Théreſe.

LXXXVIII.

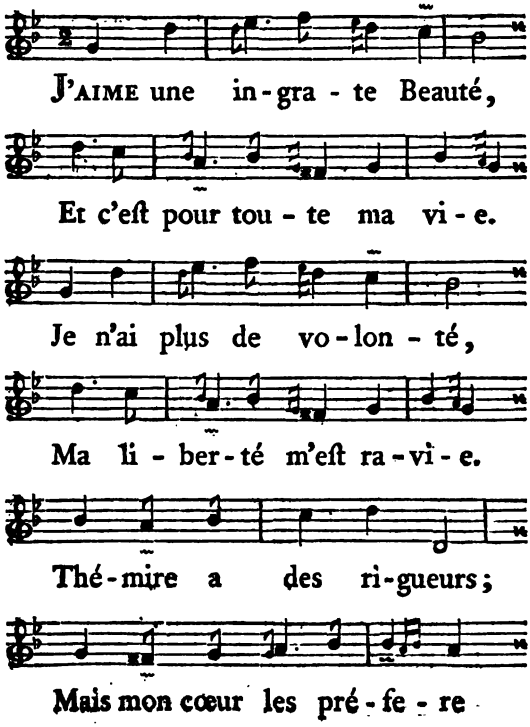
Du même.

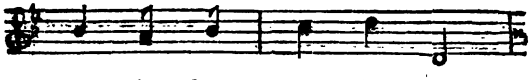
Même Air.

Je vis deux Oiſeaux amoureux
Un jour ſous ce feuillage ;
J'étois attentive à leurs jeux,
A leur doux badinage.
Mais le premier qui s'envola
Fut le mâle infidele :
J'entends depuis ce moment là
Se plaindre la femelle

LXXXIX.

Du même.





QUAND aux champs, dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le Ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe leve avec elle.
Les amoureux Zéphirs
Naiſſent de ſon haleine,
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.

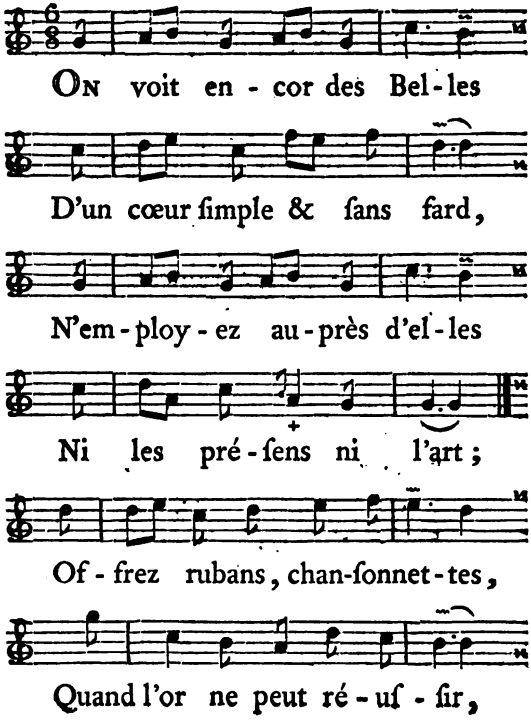
LE Roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle,
Le Papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.

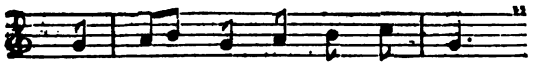
Pour mourir ſur ſon ſein,
On voit les fleurs éclore.
De l'éclat de ſon tein
La Roſe ſe colore.

MALGRÉ ſa timidité,
Qui la rend plus belle encore,
D'une douce volupté
Dans ſes yeux j'ai vu l'aurore;
Et ſa bouche exprimer,
Par un tendre ſourire,
Ce doux plaiſir d'aimer
Qu'elle craint & deſire.

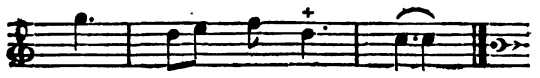
XC.

Du même.


On voit en - cor des Bel - les
D'un cœur ſimple & ſans fard,
N'em - ploy - ez au - près d'el - les
Ni les pré - ſens ni l'art ;
Of - frez rubans, chan-ſonnet - tes,
Quand l'or ne peut ré - uſ - ſir,



Sou - vent on ſçait at - ten - drir



Par des fleu - ret - tes.

SOUS un ormeau, Thémire
Filoit ſon lin un jour:
Tircis la voit, l'admire,
Et s'enivre d'amour.
Il cueille des violettes,
Qu'il noue avec des faveurs:
Souvent on gagne les cœurs
Par des fleurettes.

D'UNE roſe en échange
Je ſerai ſatisfait.
Bergere, que j'arrange
Moi même ce bouquet:

Berger, qu'eſt-ce que vous faites?
Dans ſon ſein il le nichoit;
L'Amour malin ſe cachoit
Sous ces fleurettes.

ALORS ſur une Roſe
Tircis porte la main,
Le tendre Amour diſpoſe
Thémire à ce larcin.
Ils ſont ſeuls dans ces retraites:
Tircis preſſe avec ardeur;
Thémire donne une fleur
Pour des fleurettes.

XCI.

Du même.

Air : *C'eſt un Enfant*, noté pag. 175.

L'AMOUR eſt un traître ; un parjure,
Le Tyran de tous les cœurs.
De pleurs il fait ſa nourriture,
Et ſe rit de nos douleurs.
Par quelqu'impoſture
Toujours il ſurprend,
Et ſous la figure
D'un Enfant,
C'eſt un Serpent. *bis.*

XCII.

Du même.

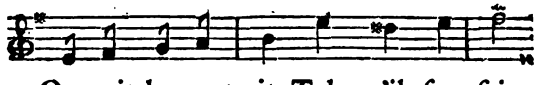
Air : *Nous autres bons Villageois*, noté p. 173. T. I.

On file, avant d'être Epoux,
Le tiſſu de ſon eſclavage ;
L'Amant eſt rampant & doux,
Le Ver-à-ſoie eſt ſon image.
Dans ſes propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé ;
Mais bientôt forçant ſa priſon,
Il s'envôle en Papillon.

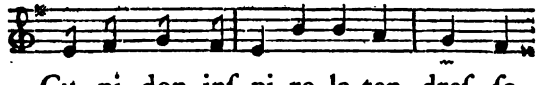
XCIII.

Du même.

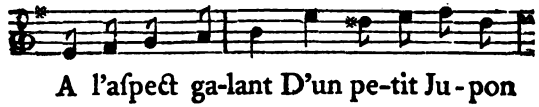
PRENEZ au Village U-ne Maîtreſ-ſe



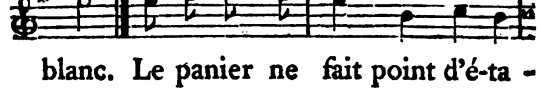
On voit les at-traits Tels qu'ils ſont faits.



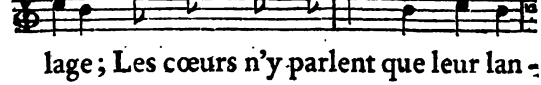
Cu-pi-don inſ-pi-re la ten-dreſ-ſe,



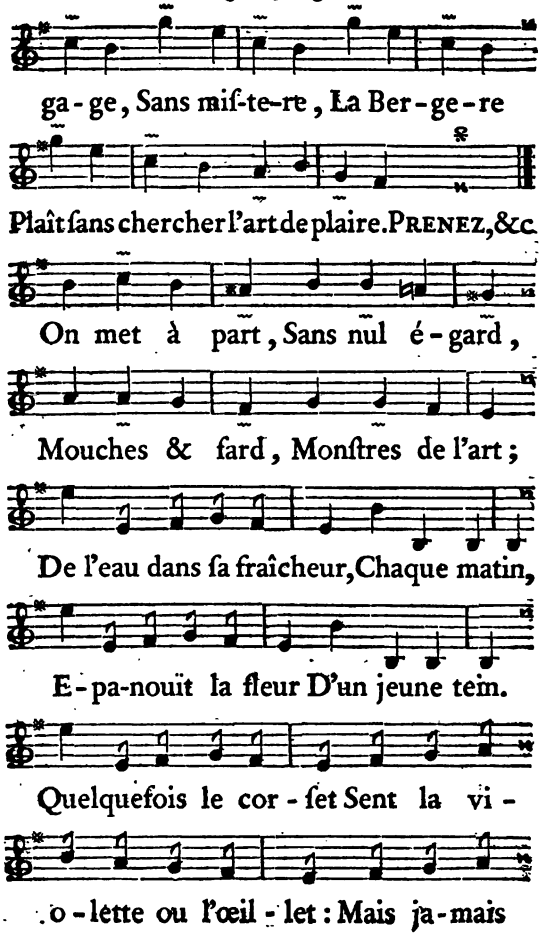
A l'aſpect ga-lant D'un pe-tit Ju-pon

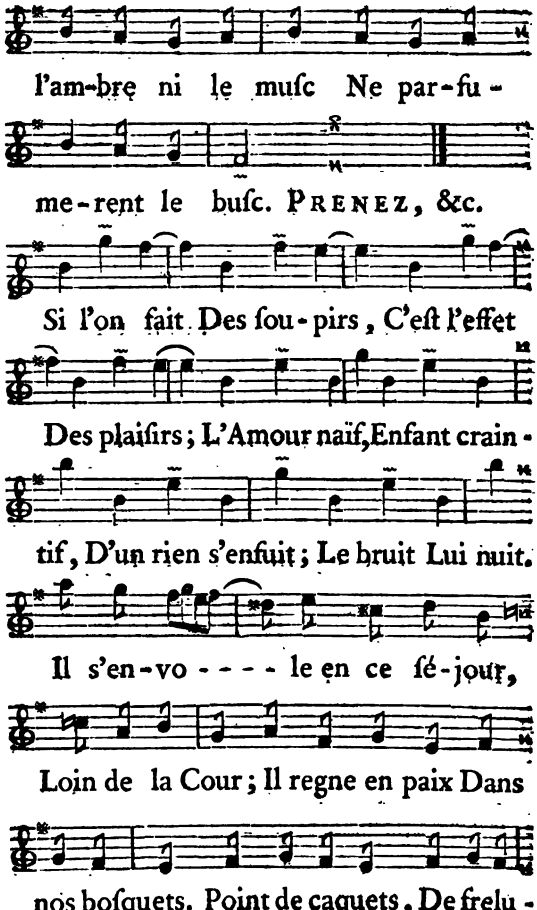


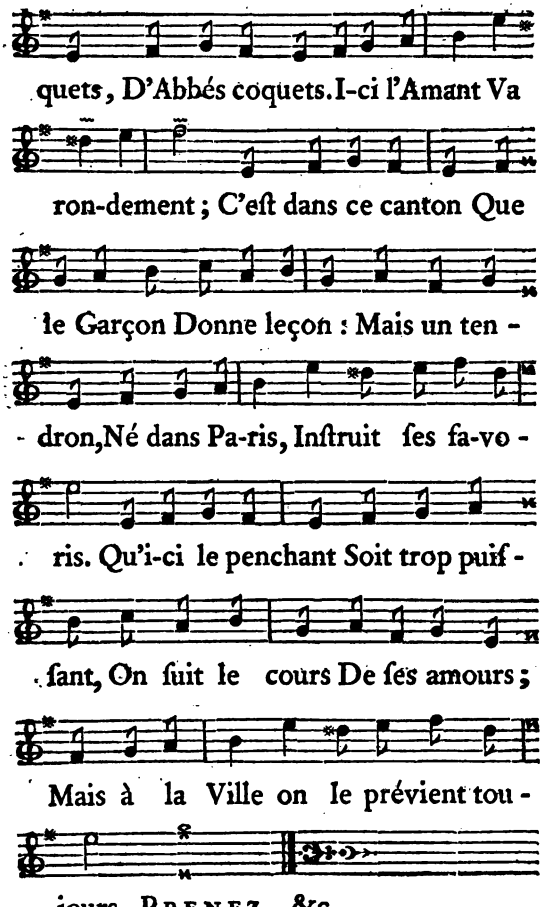
blanc. Le panier ne fait point d'é-ta -



lage ; Les cœurs n'y parlent que leur lan -


ga-ge, Sans miſ-te-re, La Ber-ge-re
Plaît ſans chercher l'art de plaire. PRENEZ, &c.
On met à part, Sans nul é-gard,
Mouches & fard, Monſtres de l'art;
De l'eau dans ſa fraîcheur, Chaque matin,
E-pa-nouït la fleur D'un jeune tein.
Quelquefois le cor-ſet Sent la vi-
o-lette ou l'œil-let: Mais ja-mais


l'am-bre ni le muſc Ne par-fu-
me-rent le buſc. PRENEZ, &c.
Si l'on fait Des ſou-pirs, C'eſt l'effet
Des plaiſirs; L'Amour naïf, Enfant crain-
tif, D'un rien s'enfuit; Le bruit Lui nuit.
Il s'en-vo - - - - le en ce ſé-jour,
Loin de la Cour; Il regne en paix Dans
nos boſquets. Point de caquets, De frelu-


quets, D'Abbés coquets. I-ci l'Amant Va
ron-dement ; C'eſt dans ce canton Que
le Garçon Donne leçon : Mais un ten -
- dron, Né dans Pa-ris, Inſtruit ſes fa-vo -
ris. Qu'i-ci le penchant Soit trop puiſ -
ſant, On ſuit le cours De ſes amours ;
Mais à la Ville on le prévient tou -
jours. PRENEZ, &c.

XCIV.

De M. Marchand. (1)

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde*, noté pag. 245. *Tome I.*

Je mépriſe la ſervitude
Où vivent les Gens de la Cour,
Le plaiſir fait ma ſeule étude
Et je n'encenſe que l'Amour.
Dans une heureuſe indépendance,
J'ai choiſi Chloé pour mon Roi
Et je partage ſa puiſſance :
Son premier Miniſtre, c'eſt moi.

Je ſuis content ſous ſon empire :
Ses beaux yeux ſeuls dictent mes loix,
Et gaiment l'on me voit ſouſcrire
Au devoir d'acquitter ſes droits.

(1) Avôcat & Cenſeur Royal.

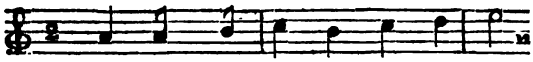
Elle les perçoit elle-même ;
Je lui paye de bonne foi,
L'entrée, & même le dixiéme,
Et ſon ſeul Tréſorier, c'eſt moi.

L'ON voit regner dans notre Empire
La gayeté, l'aiſance & la paix ;
Nous ſavons tous deux nous ſuffire,
Sans vouloir de nouveaux ſujets.
Un même deſir nous raſſemble,
Et ſans prévoir aucun revers,
Pour nous le plaiſir d'être enſemble
Vaut tous les biens de l'Univers.

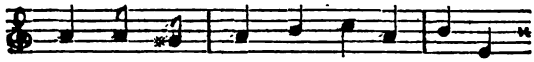
JAMAIS la chaleur des querelles
N'altere notre intimité.
A l'exemple des tourterelles,
Nous careſſons la volupté ;
L'Amour ne nous prête ſes aîles,
Que pour aider à nous chercher ;
Et les Moineaux ſont nos modeles
Dans l'ardeur de nous raprocher.

XCV.

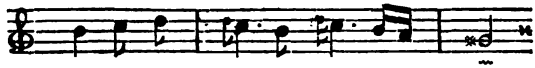
De M. De la Garde. (1)



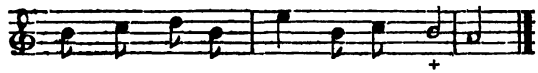
Qu'importe à mes ten-dres de-ſirs,



Qu'I-ris ſoit coquette ou ſin-ce-re ?



Tout ce qui m'of-fre des plai - ſirs,



N'eſt-il pas en droit de me plai-re ?

Pourquoi dans nos amuſemens
Chercher tant de délicateſſe ?
L'erreur nourrit nos ſentimens ;
Souvent la vérité les bleſſe.

(1) Cenſeur Royal, & Auteur des Lettres de Thérèſe.

L'AMOUR n'eſt qu'une fiction,
Une fable aimable & legere.
Heureux qui, ſans réflexion,
Peut ſe prêter à ſa chimere!

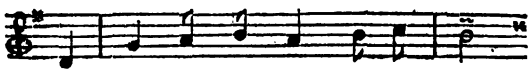
UNE Belle eſt comme une fleur,
Dont on chérit la découverte:
Si-tôt qu'elle ouvre trop ſon cœur,
Elle nous annonce ſa perte.

DE l'art ſéduiſant de charmer
On ne m'entendra pas me plaindre.
Qu'importe qu'on ſçache m'aimer?
Pourvu que l'on ſçache bien feindre

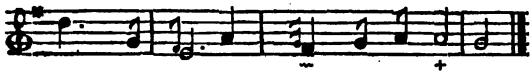
XCVI.

Du méme.

A peine ai-je quit-té l'en-fan-ce,
Que nos Ber-gers me font la Cour;
Maman en vain me fait dé-fen-ſe
D'écouter un ſeul mot d'amour:
Souvent ſur ce-la je fri-pon-ne,
Si quelqu'un s'y prend ga-lam-ment;



Je gron-de d'a-bord hau-te-ment,



Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

TOUS les matins dans nos prairies
L'Amour fait moiſſonner des fleurs;
Aux Bergeres les plus jolies
On en fait des marques d'honneurs.
Toutes les fois que l'on m'en donne,
Par un air froid & nonchalant
Je déconcerte le Galant,
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

SUR mes cheveux, mon tein, ma taille,
Colin fait de tendres chanſons;
Je feins de croire qu'il me raille,
De Maman je ſuis les leçons.

Quand pour moi ſa flûte reſonne,
Pour ne point faire de jaloux,
J'affecte un modeſte courroux,
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

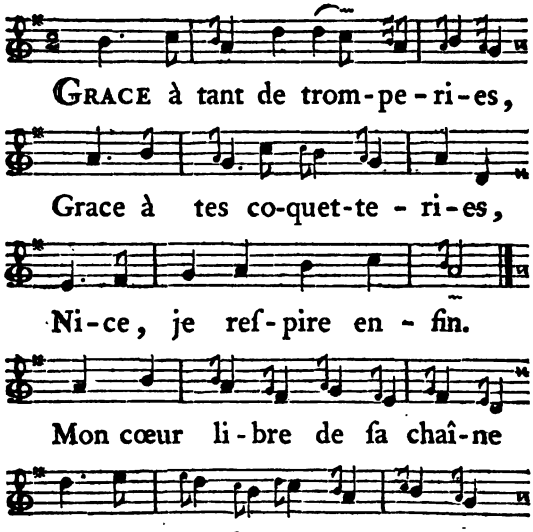
QUAND tête à tête en un bocage
Je me trouve avec ce Berger,
Ses yeux, ſes mains ſont le langage
Dont il ſe ſert pour m'engager.
D'abord ma vertu s'en étonne,
Je voudrois ne rien écouter;
Je fais ſemblant de m'irriter,
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

IL pouſſe ſi loin l'aventure,
Qu'il m'oblige, par ſes efforts,
A ſacrifier ma parure,
Pour me ſouſtraire à ſes tranſports.
A grand cris j'appelle ma Bonne,
Ce chiffonnage me fait peur;
Colin pouſſe à bout ma pudeur,
Mais tout bas mon cœur lui pardonne.

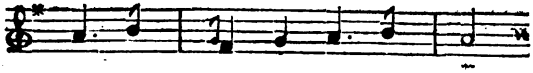
DANS l'ardeur d'un feu téméraire,
Par lui mon lacet eſt coupé,
Je m'efforce d'être en colere,
Et de mon buſc il eſt frappé:
Mais, malgré les coups que je donne,
Il n'en devient pas plus diſcret;
Je crois qu'un Démon, en ſecret,
Lui dit que mon cœur lui pardonne.

XCVII.

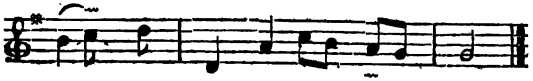
De M. J. Rousseau. (1)



(1) De Genève, ſi connu par ſes écrits, & par l'agréable Interméde du *Devin du Village*, dont il a fait les Paroles & la Muſique.



Ce n'eſt plus un ſon-ge vain.



Ce n'eſt plus un ſon-ge vain.

TOUTE ma flamme eſt éteinte :
Sous une colere feinte,
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence,
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus. *bis.*

EN paix, ſans toi, je ſommeille ;
Tu n'eſt plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde, & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs. *bis.*

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime;
Avec mon rival lui-même,
Je pourrois parler de toi. *bis.*

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés;
Mais tel au port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés. *bis.*

XCVIII.

De M. Rigoley de Juvigny. (1)

Air : *De tous les Capucins du monde*, noté pag. 43. Tome I.

Sous cet habillement champêtre,
Jeune Héros, tu crois peut-être,
Du Laurier qui t'eſt accordé,
Cacher & l'éclat & la gloire?
Condé ſera toujours Condé
Pour nos cœurs & pour la Victoire. (2)

(1) Conſeiller au Parlement de Metz. Ces Couplets furent adreſſés à S. A. S. M. Le Prince de Condé repréſentant, au Bal du Roi, le jeune Marié de Village, en 1763.

(2) Ce ſont les propres paroles de Monseigneur le Dauphin, à S. A. S. M. Le Prince de Condé, lorſqu'il le vit au retour de la Campagne de 1762, après la concluſion de la Paix.

DANS ces jours d'un loiſir aimable,
Aux yeux d'un Monarque adorable,
Delaſſe-toi de tes travaux.
De Mars nous n'avons rien à craindre :
Des charmes d'un ſi doux repos,
Toi ſeul aurois droit de te plaindre. (1)

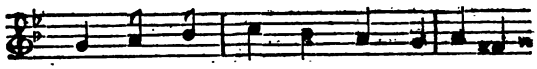
---

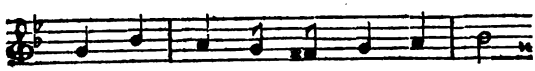
(1) LE ROI, dit auſſi, à cette occaſion, au même Prince : *Il n'y à que vous & M. le Prince Ferdinand qui deviez être fâchés de la Paix.*

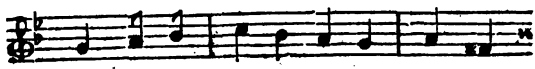
Dans ces Couplets délicats & ingénieux, on voit que l'Auteur a ſçu conſerver, preſque ſans aucune altération, les deux traits ; & c'eſt ce qui en fait le principal mérite.

XCIX. (1)

De M. M * * *

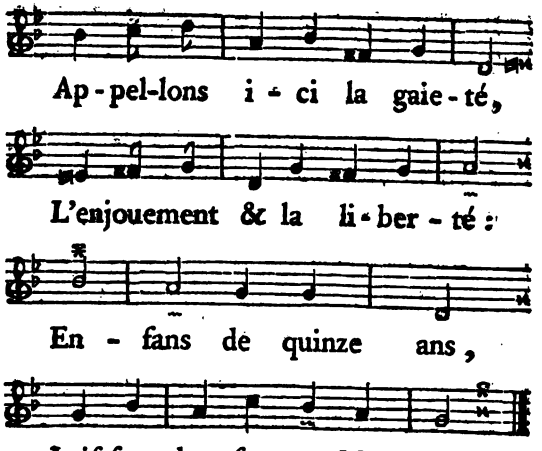






---

(1) Cette Chanſon fut faite à l'occaſion d'un Bal donné à Verſailles, le jour du Mardi-Gras de l'année 1763, par Madame la Maréchale de Duras. Les Meres de toutes les jeunes Dames qui avoient paru dans les fêtes précédentes y danſerent, & leurs filles faiſant à leur tour le rôle de Meres, y furent ſimples ſpectatrices.



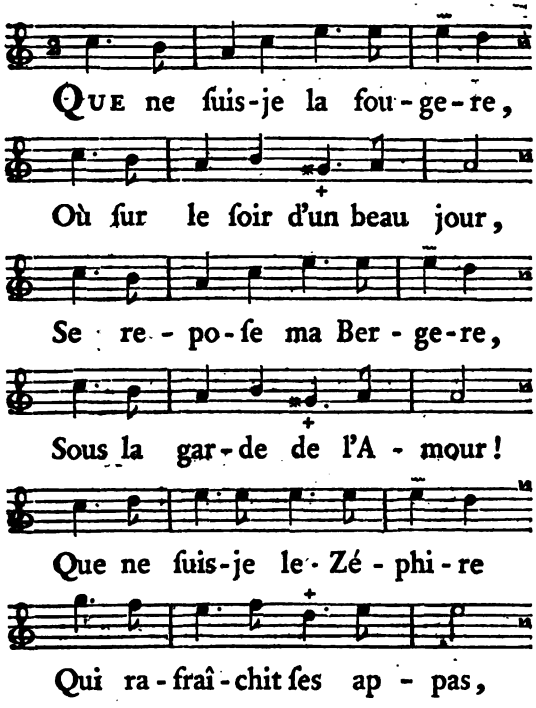
CONVIEN, Amour, qu'ici dés ans
Tu méconnoîtrois l'intervalle ;
La moins jeune de ces Mamans,
Peut de ſa fille être rivale.
Il eſt plus d'un mois pour les fleurs,
Et toutes les Roſes ſont ſœurs.
Enfans, &c.

BELLES, qui formez des projets,
Trente ans eſt pour vous le bel âge:
Vous n'en avez pas moins d'attraits,
Vous en connoiſſez mieux l'uſage.
C'eſt le vrai moment d'être heureux,
On plaît autant, on aime mieux.
Enfans, &c.

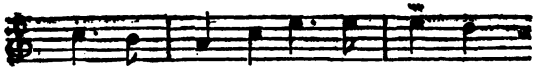
CROYEZ-vous que le Dieu malin,
Dont je cheris & crains la flamme,
Allume aux rayons du matin
Le flambeau qui brûle notre ame?
Son feu, ſi je l'ai bien ſenti,
Reſſemble aux ardeurs du midi.
Enfans de quinze ans,
Laiſſez danſer vos Mamans.

C.

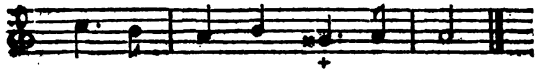
De M. Ribouttté. (1)



(1) Contrôlleur des Rentes.



L'air que ſa bouche reſ - pi - re,



La fleur qui n'aît ſous ſes pas!

QUE ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein!
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain!
Que ne ſuis-je cette glace,
Où ſon minois répeté
Offre à nos yeux une Grace
Qui ſourit à la Beauté!

QUE ne ſuis-je l'Oiſeau tendre
Dont le ramage eſt ſi doux,
Qui lui-même vient l'entendre
Et mourir à ſes genoux!

Que ne ſuis-je le caprice
Qui careſſe ſon deſir,
Et lui porte en ſacrifice
L'attrait d'un nouveau plaiſir !

QUE ne puis-je par un ſonge
Tenir ſon cœur enchanté !
Que ne puis-je du menſonge
Paſſer à la vérité !
Les Dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux ;
Car, enfin je voudrois être
Tout ce qui plaît à ſes yeux.

CI.

De M. Laugeon. (1)

Air : *Menuet d'Exaudet*, noté pag. 280. *Tome I.*

Point de bruit,
Ce réduit
Solitaire
Eſt propre à tendre mes rêts ;
Guettons dans ces boſquets
Les Oiſeaux de Cythère :
J'en aurai,
Je ſçaurai
Leur cachette ;
Mes filets ſont ſous des fleurs,
Un des Oiſeaux voleurs
S'y jette.
Je ſaute deſſus ma priſe,
En cage elle eſt bientôt miſe.

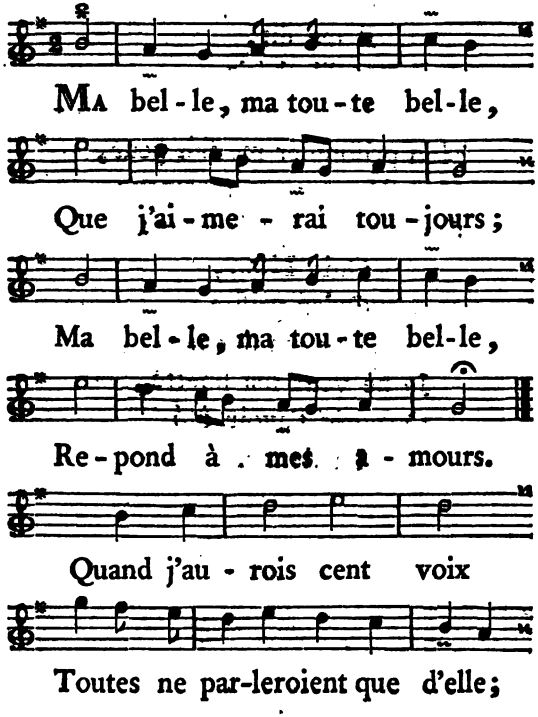
(1) Sécrétaire des Commandements de S. A. S. M. Le Comte de Clermont, Auteur de l'Acte d'*Egle* & de pluſieurs jolis Ouvrages de Société.

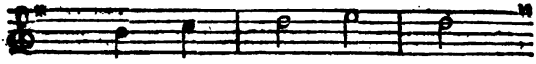
Quel Oiſeau !
Qu'il eſt beau !
Quel ramage !
Je le ſiffle, il vient chanter,
Qu'il ne veux plus quitter
Sa cage.
Il me dit,
Qu'il chérit
L'eſclavage ;
Mon priſonnier me fait peur,
C'eſt l'Amour, ce trompeur
Qui dit, en ſon langage :
Oui, Liſon,
Qu'en priſon
L'on me tienne ;
Je ne veux ma liberté,
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

CII.

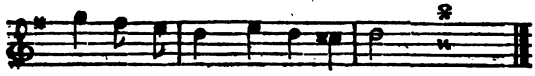
Du même.

Air : *Printems dans nos bocages.*





Quand j'au - rois cent voix,

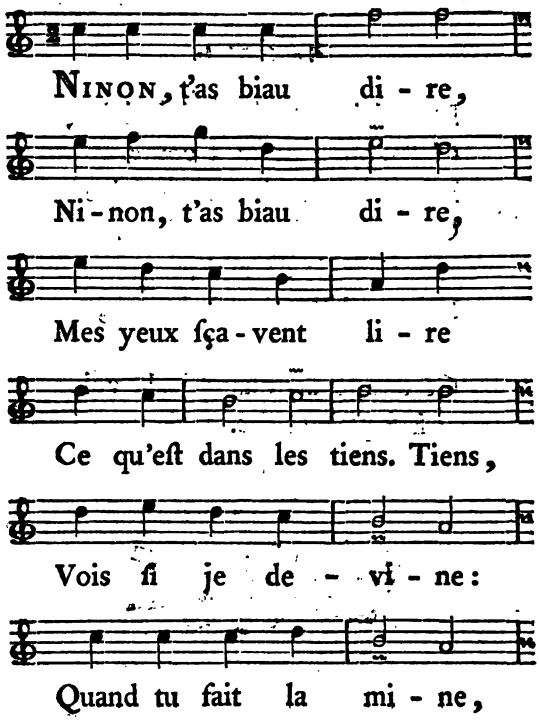


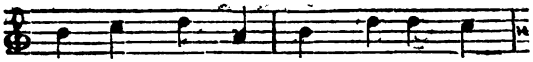
Toutes lui diroient à la fois, MA, &c.

LUI plaire, toujours lui plaire,
C'eſt l'objet de mes vœux.
Lui plaire, toujours lui plaire
C'eſt vivre dans les Cieux.
Elle dit de moi,
Et ce qu'elle dit eſt ſincere,
Elle dit de moi
Ce que je dis quand je la voi.
Lui plaire, &c.

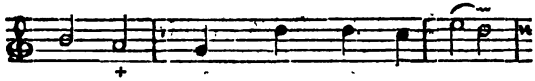
CIII.

Du même.

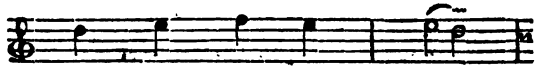

NINON, t'as biau di - re,
Ni - non, t'as biau di - re,
Mes yeux ſça - vent li - re
Ce qu'eſt dans les tiens. Tiens,
Vois ſi je de - vi - ne:
Quand tu fait la mi - ne,



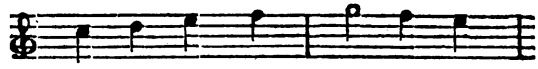
Je dis ; Sauvons-nous, Ninon a



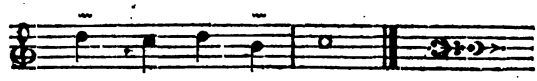
du cour-roux. Mais quand tu ris,



Je reſte, & je dis :



Bai-ſe moi, Ni - non ; & Ni -



non ne dit pas non.

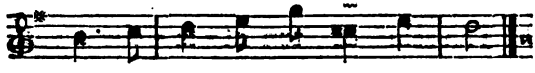
TIENS, ces demoiſelles,
Avec leur dentelles
Paroiſſont moins belles,
Que tu n'eſt pour moi,
Toi.

C'eſt à leur parure,
Mieux qu'à leur figure,
Que toutes devont
L'éclat qu'elles avont.
Mais tes habits,
Sans toi, ſont ſans prix;
Ninon eſt toujours
Plus belle que ſes atours.

CIV.

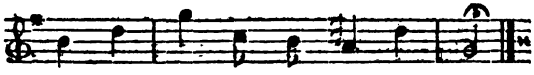
De M. Darnaud Baculard. (1)

C'est l'Amour qui me fait é - cri-re,

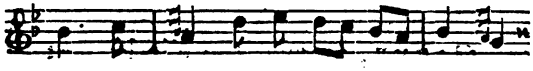


C'eſt l'Amour qui me fait par - ler:

Il eſt juſ - te que, qui m'inſ - pi - re,



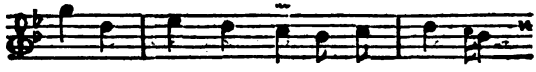
De ſes dons aime à me com - bler.



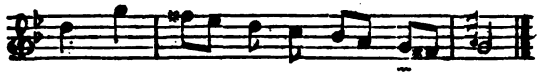
L'autre jour, cet ai - ma - ble maî-tre

(1) Auteur de la Tragédie de *Coligny*, de beaucoup de Poéſies dont on a un Recueil en trois Vol. & récemment, du Drame intitulé *le Comte de Cominges*.

A-vec un ſou-ri-re char-mant,



Me dit : Je voudrois recon-noî-tre



Ton zèle & ton at-ta-che-ment.

CHOISIS, de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois ſoit ton partage,
Ou mets mon bandeau ſur tes yeux.

GARDE, Amour, ton aîle légere :
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud, à ma Glicere,
S'il ſe peut vienne m'engager.

TON flambeau me ſeroit contraire,
Doit-on éclairer le plaiſir ?
Vû de trop près, il ſçait moins plaire,
Et ſatisfait moins le deſir.

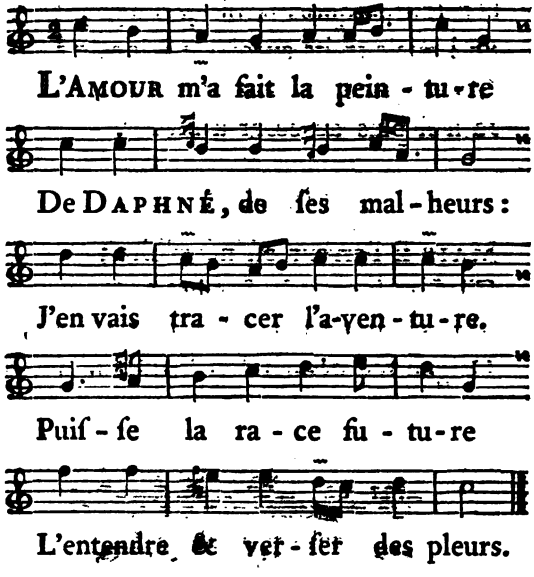
DE ton carquois ferois-je uſage,
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glicere accepte mon hommage,
Je n'ai plus de cœur à bleſſer.

MAIS ſi l'erreur eſt néceſſaire ;
S'il faut écarter le flambeau,
Mon choix eſt fait, Dieu de Cythere,
Daigne me donner ton bandeau.

C V.

De M. De Marmontel. (1)

ROMANCE.



(1) De l'Académie Françoiſe, Auteur de pluſieurs Tragédies, d'une *Poétique Françoiſe*, & des *Contes Moraux*.

DAPHNÉ fut ſenſible & belle,
APOLLON ſenſible & beau.
Sur eux, l'Amour, d'un coup d'aîle,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

DAPHNÉ d'abord interdite,
Rougit voyant APOLLON.
Il approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour aſſure que non.

LE Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle héſite ;
La pudeur hâte ſa fuite,
Le deſir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt à la ſaiſir ;
Elle va demander grace :
Une Nimphe eſt bientôt laſſe,
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe ;
Son pere voit ſes combats,
Et par ſa métamorphoſe
A ſa défaite il s'oppoſe ;
Daphné ne l'en prioit pas.

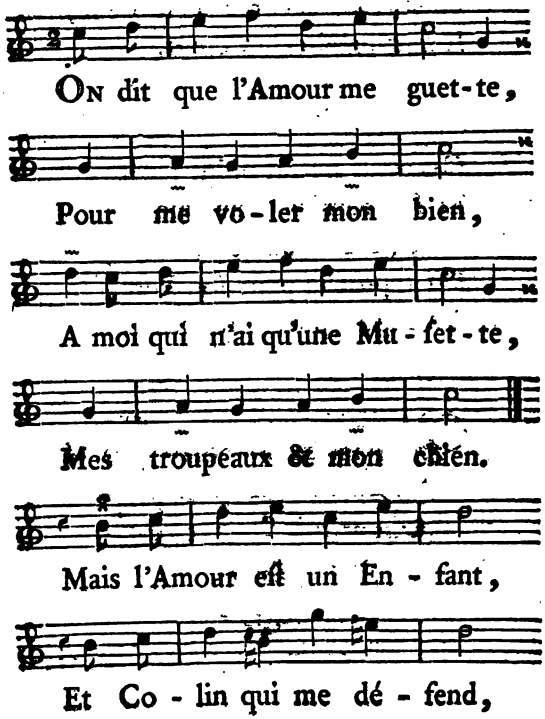
C'est Apollon qu'elle implore ;
Sa vûe adoucit ſes maux ;
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En ſe changeant en rameaux.

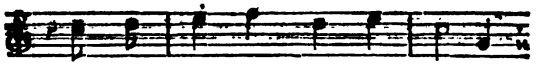
QUEL objet pour la tendreſſe
De ce malheureux Vainqueur !
C'eſt un arbre qu'il careſſe ;
Mais, ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

CE cœur ne fut point ſévére,
Et ſon dernier mouvement
Fut, (ſi l'Amour eſt ſincére)
Un reproche pour ſon Pere,
Un regret pour ſon Amant.

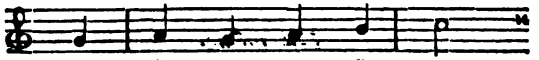
CVI.

Du même.

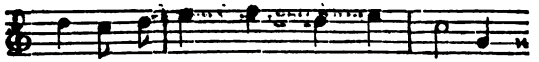

On dit que l'Amour me guet-te,
Pour me vo-ler mon bien,
A moi qui n'ai qu'une Mu-fet-te,
Mes troupeaux & mon chien.
Mais l'Amour eſt un En-fant,
Et Co-lin qui me dé-fend,



Ne me laiſ-ſe point ſeu-let-te ;



Mon fi-del-le Ber-ger,



Si ce pe-tit Dieu m'in-qui-et-te,

Pro-met de me van-ger.

POUR me garder de l'Amour
Il veillera nuit & jour
Sur le tréſor de Liſette.
Ce tréſor eſt le ſien ;
Moi, mes moutons & ma houlette,
Tout n'eſt-il pas ſon bien ?

CVII.

Du même.

Air : *Quand vous entendrez le doux Zéphir*, noté pag. 1. *Tome I.*

BAISER charmant, ſignal des plaiſirs,
Du tendre amour flatteuſes prémices!
Quel doux eſpoir luit à mes deſirs,
Sous tes heureux auſpices!

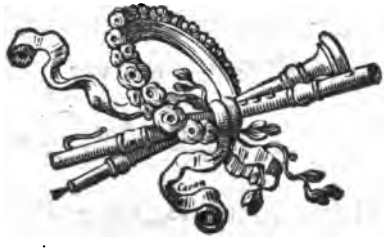
QUELS feux naiſſans!
Quels tranſports preſſans!
La pudeur farouche
Céde & conſent.
L'ame eſt ſur la bouche;
Par elle on ſe touche,
Par elle on ſe rend.

BAISER charmant, &c.

FLEURS vous naiſſés
Vous embelliſſés;

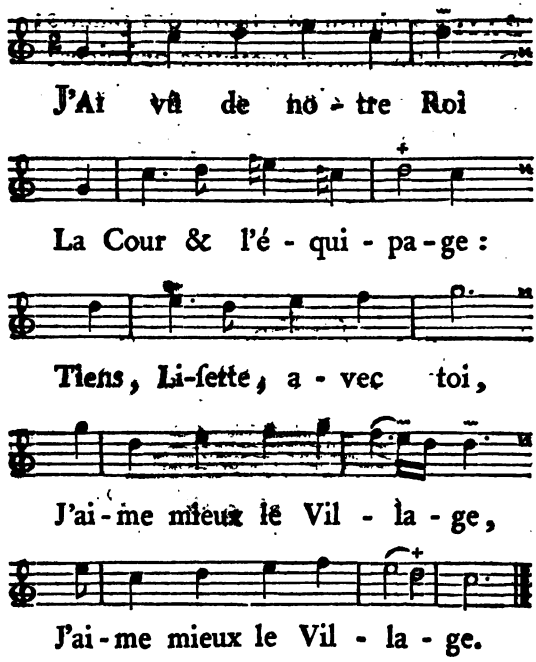
Mais le jour expire,
Vous languiſſés;
Le tendre Zéphire
Vous baiſe, ſoupire,
Et vous renaiſſés.

BAISER charmant, ſignal des plaiſirs;
Du tendre amour flatteuſes prémices!
Quel doux eſpoir luit à mes deſirs,
Sous tes heureux auſpices.



CVIII.

Du même.



On y goûte à loiſir
Une gloire importune ;
Nous avons le plaiſir,
Il vaut bien la fortune. *bis.*

Sans le brillant fracas
De la Grandeur ſuprême,
Ton Berger, dans tes bras
N'eſt-il pas Roi lui-même. *bis.*

Mon Louvre eſt un berceau ;
Mon Sceptre une houlette,
Mon Empire un troupeau,
Et le cœur de Liſette. *bis.*

Ceint de myrthes fleuris
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau Diadême. *bis.*

JE vis, loin des Grandeurs,
Auprès de ma Maîtreſſe ;
Je n'ai point de flatteurs,
Mais ſon chien me careſſe. *bis.*

L'ART s'épuiſe à la Cour
Pour le plaiſir du Maître ;
La Nature & l'Amour
Sur tes pas le font naître. *bis.*

CIX.

De M. De Saint Peravi. (1)

ROMANCE.

Air : *L'Amour m'a fait la peinture*, noté pag. 274.

Dans cette belle contrée,
Où le Tybre en ſes replis
Roule ſon onde dorée,
Ma vûe au loin égarée
Erroit parmi des débris.

Le Dieu des ombres légeres
M'invitoit au doux repos,
Quand d'antiques caracteres
Suſpendirent mes paupieres,
Qu'alloit fermer ſes pavots.

(1) Cette Romance qu'on a attribuée à pluſieurs perſonne eſt imprimée ſous le nom de M. de S. Peravi à la ſuite de ſon Epître ſur la Conſomption.

C'ÉTOIT la triſte aventure
De LUCRÈCE & de TARQUIN,
J'en ai tracé la peinture :
Puiſſe la race future
Me ſçavoir gré du larcin.

LUCRÈCE eut une ame tendre,
Avec un cœur vertueux.
TARQUIN ne put ſe défendre,
Et le défaut de s'entendre,
Fit le malheur de tous deux.

UN jour, tout parfumé d'ambre,
Méditant d'heureux efforts,
Il la ſurprit dans ſa chambre ;
On n'avoit point d'anti-chambre,
On n'annonçoit point alors.

LUCRÈCE reſte muette,
Mais bientôt prenant un ton,
Elle court à ſa ſonnette :
Il en avoit en cachette
Exprès coupé le cordon.

A ſes pieds il tombe, il jure,
Qu'il ſera reſpectueux,
Que ſa flamme eſt vive & pure.
On dit qu'en cette poſture
Un homme eſt bien dangereux.

TARQUIN devient téméraire ;
LUCRÈCE a recours aux cris.
Elle tombe en ſa bergere ;
Le pied gliſſe d'ordinaire
Sur les parquets ſans tapis.

AUPRÈS d'une femme aimable,
Il eſt des torts à punir.
Je ne ſçais s'il fut blâmable;
Il faut être bien coupable,
Pour l'être au ſein du plaiſir.

DANS le courroux qui l'enflamme,
LUCRÈCE céde au dépit:
On dit qu'elle en rendit l'ame.
Dans notre ſiécle une femme
A plus de force d'eſprit.

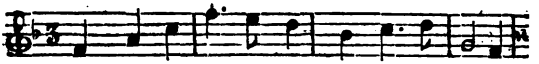
CX.

DE M. SEDAINE. (1)

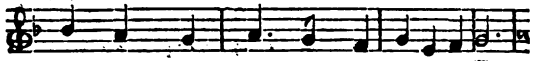
LA TENTATION DE S. ANTOINE.

POT-POURI.

Air : *Plus inconſtant que l'onde & le nuage.*

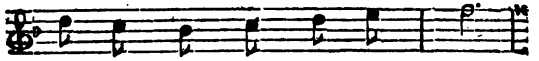


CIEL ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?



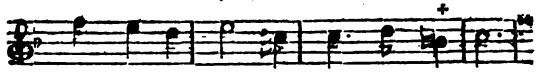
Quel bruit ! quels cris ! quel horrible fracas !

De-vant moi je vois la fou-dre,

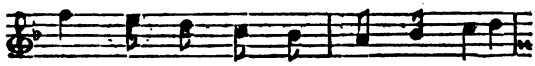


El-le tom-be par é-clats :

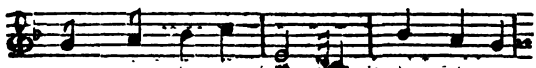
(1) Auteur de l'Opera-Comique intitulé *On ne s'aviſe jamais de tout*, & de pluſieurs autres Piéces du même genre, qui toutes ont eu du ſuccès.



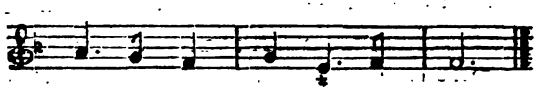
Tout eſt en pou-dre Sur mon grabat.



Grand Dieu ! du haut des cieux, Vois ma diſ-

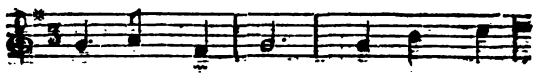


grace, Et par ta gra-ce, Fais que je

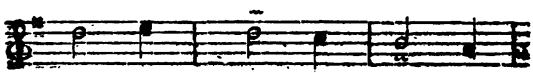


chaſ-ſe L'En-fer de ces lieux.

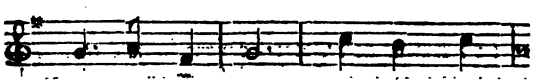
Air : *Du haut en bas.*



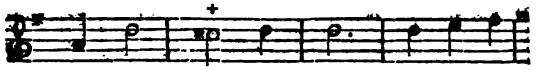
C'étoit ain-ſi Qu'Antoine ex-



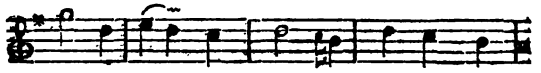
pri-moit ſes al--lar-mes :



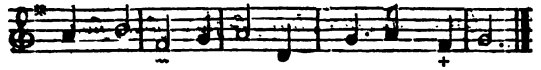
C'é-toit ain-ſi Qu'Antoine ex-



pri-moit ſon ſou-ci, Lorſque le

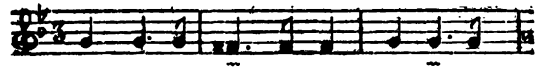


Diable par ſes charmes Venoit chez

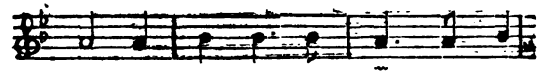


lui fai-re va-carmes, C'étoit ain-ſi.

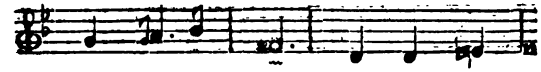
Air : *Des Folies d'Eſpagne.*



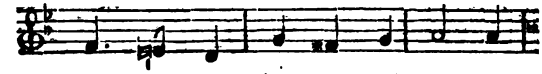
On vit ſor-tir d'u-ne grot-te pro-



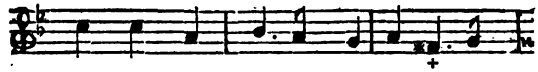
fon-de Mil-le Dé-mons, mil-le



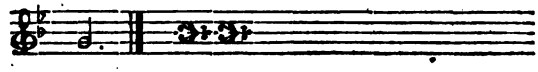
Spec-tres di-vers: Des noirs eſ-



prits tou-te la troupe immonde,

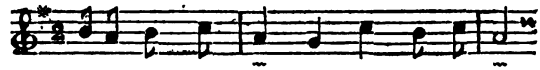


Pour le ten-ter, dé-ſer-ta les En-

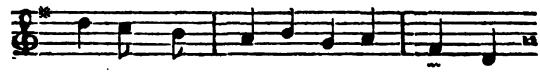


fers.

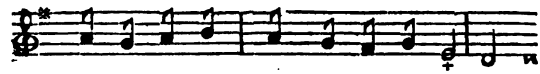
Air : *Ture, lure, lure, & flon, flon, flon.*



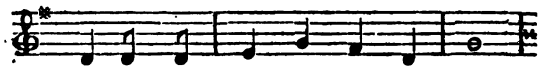
On vit des Démons, De tous les cantons,



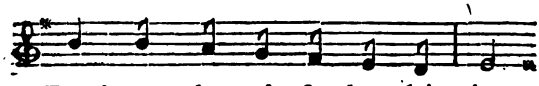
De la Ville & de la cam-pa-gne,



De la Cochinchine & de l'Eſpagne ;

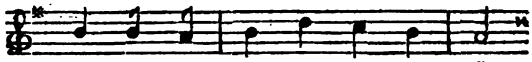


On y vit des Diables blon-dins,

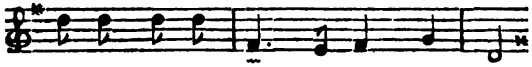


Des bruns, des gris & des châ-tains :

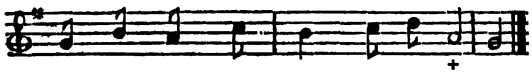
Les bruns ſur-tout, méchans lu - tins,



Faiſoient re - mu - er des Pan - tins,

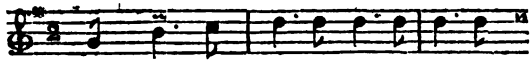


Tu - re, lu - re, lure, Et flon, flon, flon,

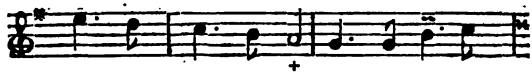


Tous avoient leur ton, Leur al-lu-re.

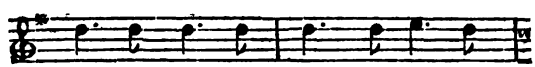
Air : *La faridondaine.*



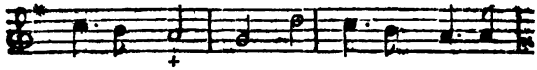
QUELQUES-UNS prirent le cochon De



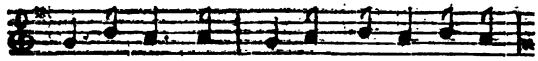
ce bon Saint An-toine, Et lui met -



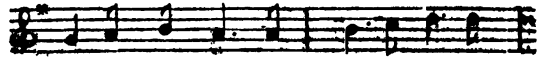
tant un ca - pu - chon, Ils en fi -



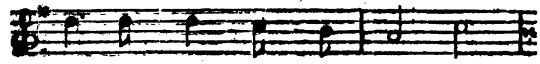
rent un Moi-ne : Il n'en coutoit que



la façon, La fa-ri-dondaine, La



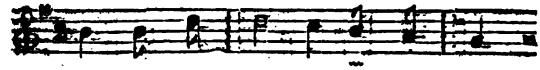
fa-ri-don-don, Peut-être en a-voit-



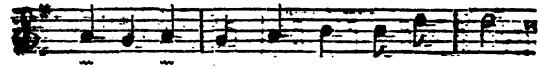
il l'eſ-prit, Bi-ri-bi, A

la façon de Bar-ba-ri Mon a-mi.

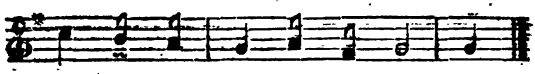
Air : *Dans un détour.*



Sur un ſo-pha U-ne Dia-bleſſe

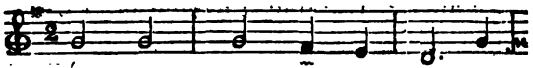


en fal-ba-la, Aux regards fri-pons,

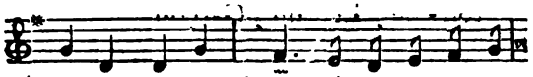


Dé-couvroit deux jo-lis monts Ronds

Air : *Au fond de mon Caveau.*

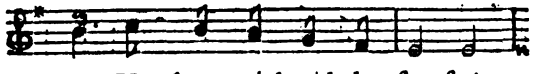


Ronflant comme un co-chon, On

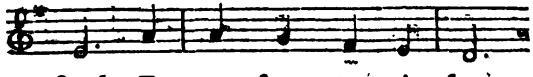


voyoit ſur un thrône Un des envoyés

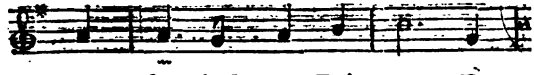
de Plu-ton: Il por-toit pour cou-



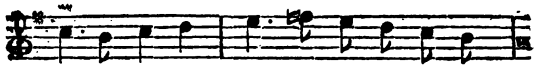
: ronne Un vieux réchaud de fer ſans



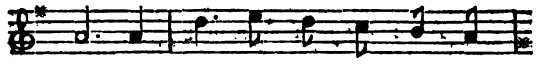
fond, Et pour ſceptre un ti-ſon.



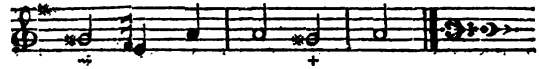
Sous ſes pieds un Dé-mon En



for-me de Dra-gon, Vomiſſoit du ca-

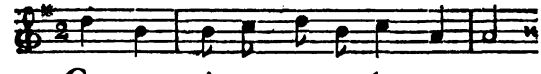


non. Le Dia-ble s'éveille & s'é-

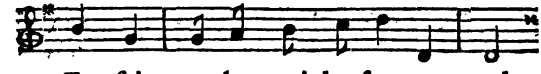


ton-ne, Et dit, Garçon

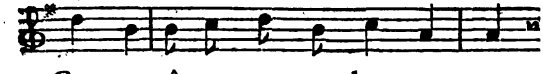
Air : *La Pierre-Fitoiſe.* Contredanſe.



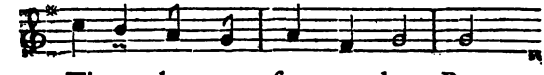
COUREZ vî-te, prenez le pa-tron,



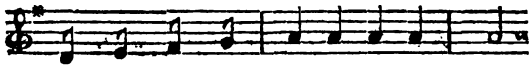
Et fai-tes-le moi danſer en rond:



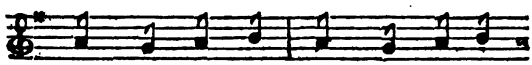
Cou-rez vî-te, prenez le pa-tron,



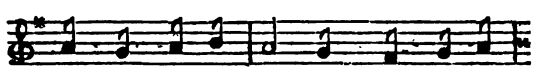
Tirez-le par ſon cor-don, Bon.



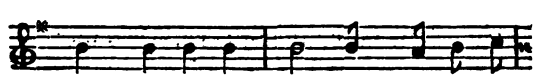
Meſſieurs les Démons, laiſſez-moi donc...



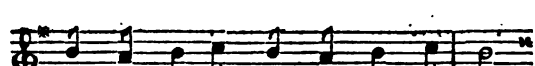
Non, Tu chan-te - ras, Tu ſau-te - -



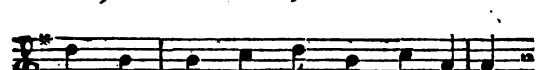
ras, Tu dan-ſe - ras. Meſſieurs les Dé -



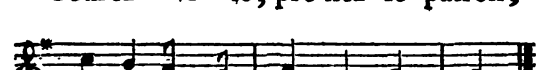
mons, laiſſez-moi donc. Non, Tu chante-



ras, Tu ſau-te - ras, Tu dan-ſe - ras.

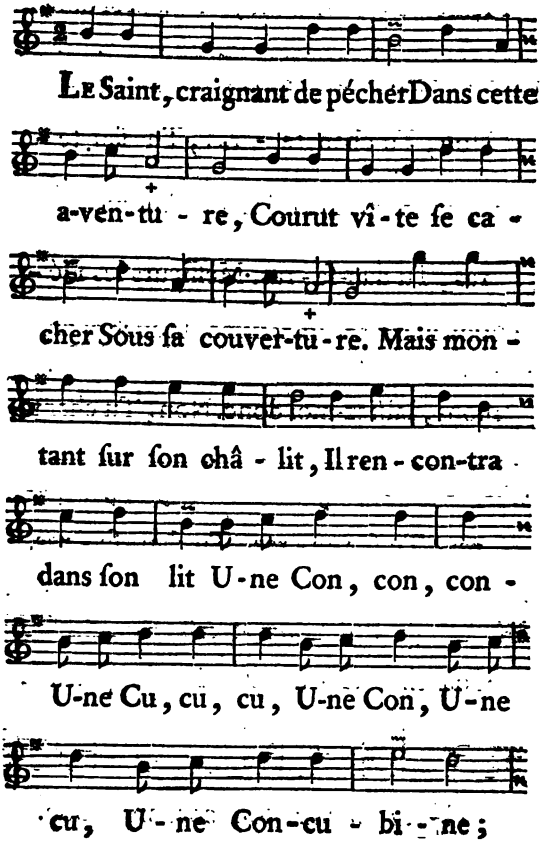


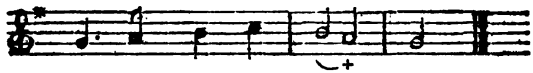
Courez vî - te, pre-nez le patron,



Ti-rez-le par ſon cordon. Bon.

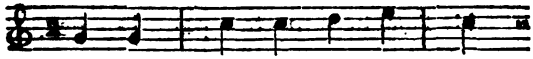
Air : *Quand la Mer rouge apparut.*



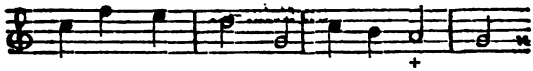


C'é-toit Pro-fer - pi - ne.

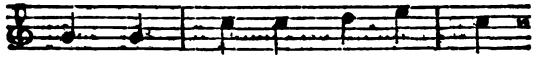
Air : Nous autres bons Villageois.



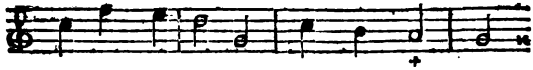
PIQUÉ, dans ce bac-cha - nal,



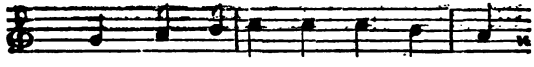
D'avoir vû qu'on briſoit ſa cru-che,



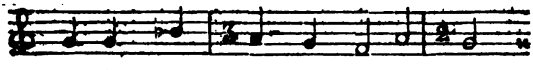
Et qu'un der-riere in-fer - nal



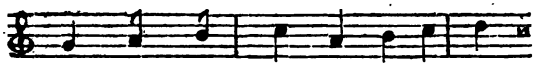
Avoit fait ca-ca dans ſa hu - che ;



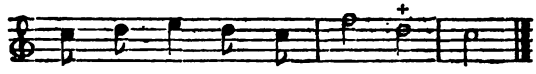
Crainte auſ-ſi de ten-ta - ti - on,



Notre Saint prit un gou-pil-lon,

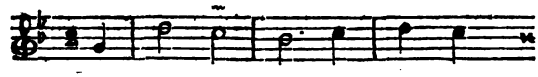


Et flanque aux Démons é-ton-nés

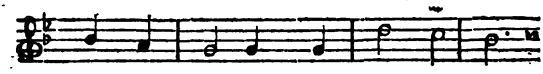


De l'eau bé-ni-te par le nez.

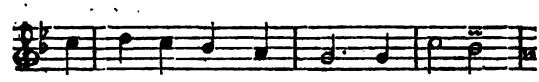
Air : *Des Folies d'Eſpagne*, noté ci-devant pag. 291. ou *Celui-ci.*



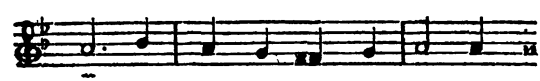
TEL qu'un vo-leur, ſi-tôt qu'il



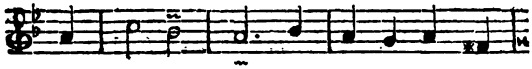
voit main for-te ; Tel qu'un ſol-dat



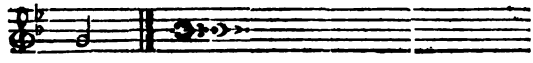
à l'aſpect des Pré-vots : On vit s'en-



fuir l'in-fer-na-le co-hor-te,

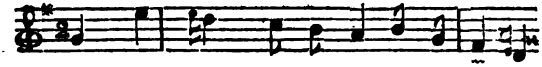


Et s'a-bî-mer dans ſes affreux ca-

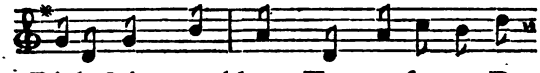


chots.

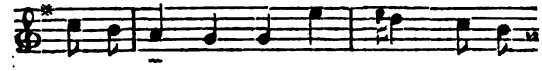
Air : *Ah ! Maman, que je l'échappe belle.*



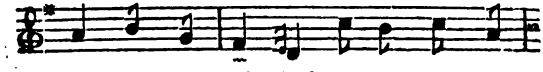
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !



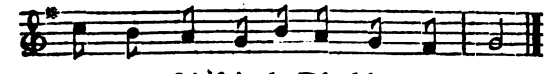
Dit le Saint tremblant, Tout en ſortant De



ſa ru-el-le. Ah ! mon Dieu ! que je

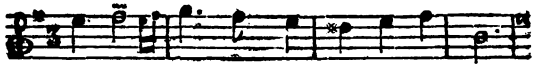


l'é-chap-pe bel-le ! Un moment plus

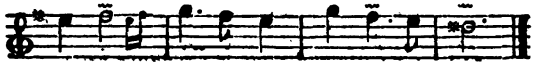


tard Je fai-ſois le Dia-ble cor-nard.

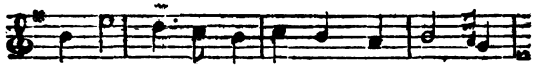
Air : Le Démon malicieux & fin.



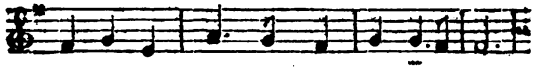
LE Démon, quoiqu'il paſſe pour fin,



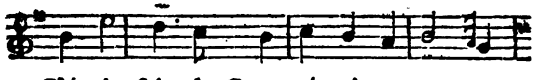
Ne fut pas a-lors aſſez ma-lin.



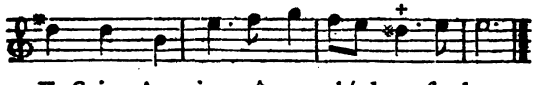
S'il eut pris la for-me de Toi-net-te,



Son air charmant, ſa taille & ſes appas;



C'étoit fait, la Grace é-toit mu-et-te,



Et Saint Antoine eût vo-lé dans ſes bras.

CXI.

Du même.

Air : *Il eſt une Sophie*, noté pag. 17.

BABET m'a ſçû charmer,
Babet a ma tendreſſe ;
Qui voudroit m'en blâmer,
N'a pas vu ma Maîtreſſe.
C'eſt un air ſi fin,
Une taille, un ſein !
C'eſt la plus belle fille !
N'eût-elle que des jupons courts ;
Et ſon corſet de tous les jours,
Vous diriez, fuſſiez-vous un Ours,
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

QUAND Babet a dit oui,
C'eſt oui, qu'il faut comprendre ;
Chacun eſt réjoui,
Sitôt qu'on peut l'entendre :

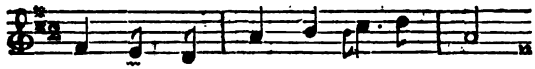
C'eſt la Vérité,
La Simplicité;
Point de détour de fille.
Fut-ce le ſoir ou le matin,
Qu'on la voie, adieu le chagrin;
Qu'elle chante, on eſt tout en train.
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

Un gros Fermier d'ici,
A dit, Babet, je t'aime;
Je mourrai de ſouci,
Si tu n'en dis de même:
Tiens, veux-tu de l'or,
De l'argent encor?
Tiens, prends, prends-en ma fille:
Mais elle: Bon! allez, Monſieur,
Quoique pauvre, j'ons de l'honneur;
Quand j'ai ſçu ça, j'ai dit d'un cœur:
Babet, que t'es gentille!
Babet, que t'es gentille!

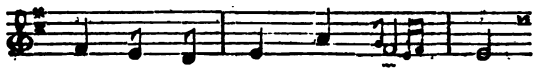
J'IRAI trouver Babet,
J'irai trouver ſa Mere...
Non... d'abord en ſecret...
Mais je crains ſa colere.
Je lui parlerai,
Oui, je lui dirai :
Ah ! Babet, ah ! ma fille !
Si tous les jours je ſuis tes pas,
C'eſt que l'amour & tes appas...
Tiens... je... oui... non, je ne ments pas :
Babet, que t'es gentille !
Babet, que t'es gentille !

CXII.

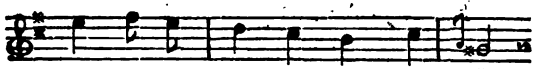
DE M. DORAT (1)



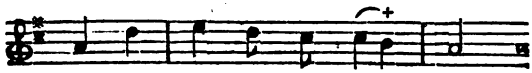
TES yeux pro-mettent le bon-heur,



Con-fir-me leur lan-ga-ge.



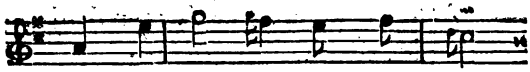
Va, le plai-ſir vaut bien l'honneur



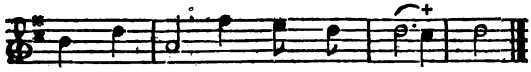
D'ê-tre fiere & ſau-va-ge:

---

(1) Auteur d'une Tragédie de *Zulica*, qui annonçoit beaucoup de talent. Il a donné depuis, au public, différentes Héroïdes & Lettres en vers, qui ont eu le plus grand ſuccès. On connoît encore de lui pluſieurs vers agréables & légers, qui ont couru manuſcrits, & qui réuniſſent l'eſprit, la grace & la gaieté.



Quand l'Amant n'eſt point trom-peur,



Son triomphe eſt un hom-ma-ge.

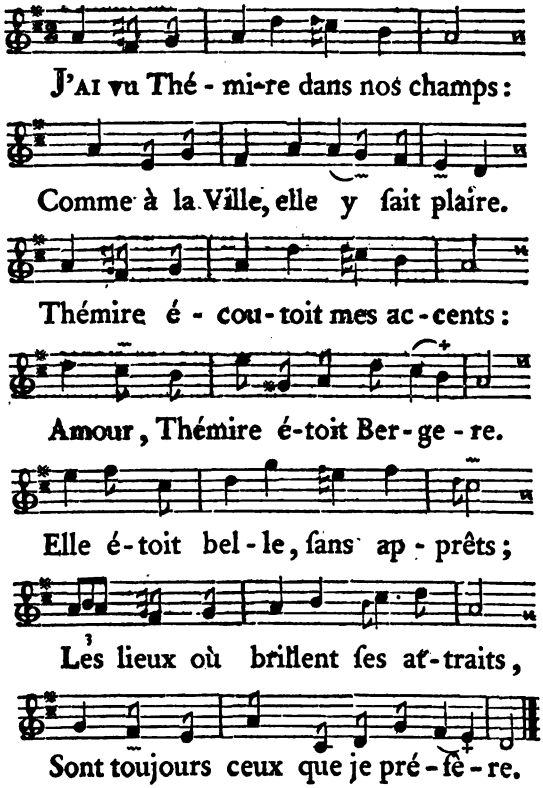
Sous l'aîle du tendre Zéphir,
Vois cette roſe éclore ;
Vois ſon incarnat s'embellir
Des baiſers de l'Aurore.
Jeune Eglé, c'eſt le plaiſir
Qui l'anime & la colore.

COMBIEN de fois ai-je chanté
L'objet de mes allarmes ?
Mais célébre-t-on la beauté,
En répandant des larmes ?
Ce n'eſt que la volupté
Qui pourroit peindre tes charmes.

AMOUR, prends ſoin de mon deſtin,
Rends Eglé moins cruelle ;
Laiſſe-moi mourir ſur ſon ſein,
Et renaître pour elle :
C'eſt-là que je veux enfin
M'écrier, Dieux ! qu'elle eſt belle !

CXIII.

Du même.



PAR la beauté, par le talent,
De triompher elle eſt bien ſûre.
Au milieu d'un cercle brillant,
Comme ſous un dais de verdure,
Tout, près d'elle paroît charmant;
De tout elle fait l'ornement,
Et rien ne lui ſert de parure.

SI l'art quelquefois la ſéduit
Dans le ſéjour de l'impoſture,
Cet art qu'elle ſeule embellit,
Devient rival de la Nature.
Oui, c'eſt une onde que les vents
Troublent pendant quelques moments;
Mais dont la ſource eſt toujours pure.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES CHANSONS

Contenues dans ce Volume.

A

	Pag.
AMI, tel eſt notre deſtin,	178
A moi charmant Anacréon,	258
Annette à l'âge de quinze ans,	221
A peine ai-je quitté l'enfance,	249
A ton ſerviteur la Roſe,	173
Auprès d'un vieil époux au lever de l'Aurore,	54
Au rendez-vous	160

B

BABET m'a ſçu charmer,	303
Baiſer charmant, ſignal des plaiſirs,	280

PAG.

C

CE gage précieux de mon ardeur extrême, 87
Célébrons notre Hôteſſe, 38
Ce petit air badin, 33
C'eſt l'Amour qui me fait écrire, 271
Chanſonniers mes Confreres, 143
Ciel ! l'Univers va-t'il donc ſe diſſoudre, 289
Contre un engagement, 22

D

DANS cette belle contrée, 285
Dans l'Univers, tout aime, tout deſire, 213
Dans ma jeuneſſe, 42
Dans un boſquet près du Hameau, 75
Dans un détour, 216
Dans un ſonge flatteur, 225
De la ſombre jalouſie, 62
De quel bruit effrayant rétentiſſent les airs, 59
De votre eſprit la force eſt ſi puiſſante, 89

E

ECOUTEZ l'hiſtoire, 183
Ecoutez ma leçon, 79
Elle m'aima cette belle Aſpaſie, 19
Eſt-il de plus douces odeurs, 231

PAG.

F

FAIS-nous brûler de tes flammes, 135

G

GENS de bien pretez ſilence, 116
Grace à tant de tromperies, 253

H

HÉLAS ! qu'eſt-ce donc que je ſens, 112

I

IL eſt une Divinité, 130
Il eſt une Sophie, onc il n'en ſera d'autre, 17
Il faut quand on aime une fois, 5
Ils ont la peau d'un rôt qui brûle, 40
Iris, Thémire & Danaé, 198

J

J'AI couru chez le pauvre Abbé, 8
J'ai la marotte, 147
J'aime beaucoup mon cabinet, 104
J'aime une ingrate Beauté, 233
J'ai vu de notre Roi, 282

PAG.
J'ai vu Thémire dans nos champs; 300
J'avois cru que Colinet, 122
Je mépriſe la ſervitude, 245
Je ne croyois pas poſſible, 155
Je n'entends plus deſſous l'ormeau, 93
Je rêvois l'autre jour, 48
Jeune Iris, ſouffrez ſans courroux, 108
Je vais vous croquer le tableau, 169
Je vis deux Oiſeaux amoureux, 232
Je voudrois mes amis vous donner du nouveau, 71

L

LA Maîtreſſe du Cabaret, 198
L'Amour eſt un traître, un parjure, 239
L'Amour de la Philoſophie, 119
L'Amour m'a fait la peinture, 274
L'Amour qui de tout diſpoſe, 125
L'Amour, ſuivant ſa fantaiſie, 175
L'autre jour Blaiſe m'embraſſa, 163
Le connois-tu ma chere Eléonore, 196
Le Papillon coquet, 229
Le Plaiſir couronné de fleurs, 194
L'intérêt qui nous domine, 56
Liſette eſt faite pour Colin, 96

PAG.

M

MA belle, ma toute belle, 266

N

N'ATTENDEZ pas qu'ici l'on vous révére, 51
N'étiez-vous point cette Armide, 15
Ninon, t'as biau dire, 268
Non, la fidélité, 106
Non, non ma femme, il n'en eſt rien, 207

O

ON dépeint l'Amour dans l'enfance, 223
On dit dans nos Hameaux que l'Empereur eſt mort, 100
On dit que l'Amour me guette, 278
On file, avant d'être Epoux, 240
On voit encor des Belles, 236

P

PLUS inconſtant que l'onde & le nuage, 13
Point de bruit, 264
Pourquoi regretter nos beaux jours, 3
Prenez au Village une Maîtreſſe, 241
Prends ton froc, 29

PAG.

Q

QUAND nos ames avec transports, 131
Que j'aime cette main charmante, 111
Que l'Hymen & l'Amour ſe raſſemblent pour vous, 91
Que ne ſuis-je la fougere, 261
Qu'importe à mes tendres deſirs, 247
Qui par fortune trouvera, 25
Quoi vous partez, ſans que rien vous arrête, 1

S

SANS humeur, 200
Sexe charmant dans votre chaîne, 65
Si l'on peut compter ſur un cœur, 77
Si tu veux imiter, 177
Si tu veux que je boive, Ami, 114
Soleil, précipites tes feux, 133
Sous ce cachet, 18
Sous cet habillement champêtre, 256
Souvent un air de vérité, 85
Sur une écorce légere, 140

T

TANT que l'homme déſirera, 167
Tant qu'un jeune Galant deſire, 69

PAG.
Tendre fruit des pleurs de l'Aurore, 136
Tes yeux promettent le bonheur, 306
Toutes les Meres, 202
Triſte regrets ſortez de ma penſée, 181

U

UN homme aimable, un homme à femmes, 152
Un ſoir revenoit Cadet, 157

V

VENGE-moi d'une ingrate Maîtreſſe, 11
Veux-tu toujours être cruelle, 67
Vive notre vénérable Abbé, 35
Vois à l'ombre de ce tremble, 220
Vous me flattez de la douce eſpérance, 84
Vous ne devez tenir compte à perſonne, 83
Vous qui du vulgaire ſtupide, 127

Fin de la Table.

520276

UNS. 157 i. 9.